

CALISTE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Savinie.	2 vol. in-8.
L'Abbé Maurice.	2 vol. in-8.
Une Passion en province.	2 vol. in-8.
Scènes de la Vie anglaise.	2 vol. in-8.
Les Rêveries dans les Montagnes.	2 vol. in-8.
Sténia.	2 vol. in-8.
Élise et Marie.	2 vol. in-8.
Melchior.	2 vol. in-8.
Anaïs.	2 vol. in-8.
Pascaline.	2 vol. in-8.
Contes vrais.	2 vol. in-8.
L'Abanico.	1 vol. in-8.
Un Remords.	1 vol. in-8.
La Cour d'Assises.	4 vol. in-12.
Le Dernier Amour.	2 vol. in-12.
Une sur Mille.	4 vol. in-12.
Les Confessions de ma Tante.	4 vol. in-12.
Marius et Frédéric.	4 vol. in-12.
La Famille d'un Député.	4 vol. in-12.
Chacun son Tour.	2 vol. in-12.
Nouvelles morales et religieuses.	
Dix ans de la Vie d'une Jeune fille.	

Sous presse :

Jeanne

La Pliniana.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

CALISTE

PAR

Mme CAMILLE BODIN. pseud.
of
Mme Jenny Bastide

1

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841



Entouré de ses auteurs favoris, puisant dans les anciens l'expérience, et dans les modernes les savantes découvertes qui ont fait marcher la science chirurgicale à pas de géant, le docteur Delmot ne s'apercevait pas que son feu s'était presque éteint, et que ses bougies, à leur fin, ne jetaient plus qu'une lueur pâle et incertaine.

Deux heures venaient de sonner,... la pluie fouettait violemment les vitraux des fenêtres, et le bruit des voitures, traversant rapidement les ruisseaux changés en torrens, devenait à chaque instant plus rare; le vent mugissait mélancoliquement, les tuiles se détachaient des toîts et tombaient avec fracas.

— Je ne me trompe pas, s'écria tout à coup le docteur en posant sa plume, j'entends ma sonnette de nuit; sans doute quelque malheureux vient réclamer mon secours. Et il courut à une fenêtre de son cabinet; malgré la pluie glaciale qui tombait sur sa tête chauve et découverte, il ne se retira qu'après avoir essayé de faire entendre qu'on allait ouvrir; mais sa voix se perdit dans le bruit de l'orage et le son alarmant de la sonnette continua.

Le docteur ouvrit la porte de son antichambre où il trouva mademoiselle Geneviève, sa gouvernante, fort mécontente d'avoir été réveillée. Cependant elle allait descendre, lorsque

des pas précipités retentirent dans l'escalier. Le portier du docteur avait enfin bien voulu se déranger, et celui qui causait ce trouble se trouva bientôt devant M. Delmot qui, frappé d'une telle apparition, resta un moment stupéfait.

Un jeune homme d'une figure noble, revêtu d'un brillant uniforme et décoré de plusieurs ordres étincelans de pierreries, la tête découverte, les cheveux imprégnés d'eau, pressa d'une main convulsive celle du docteur; l'émotion, la rapidité de sa course éteignaient sa voix, mais dans ses yeux expressifs se lisait une éloquente prière.

— Venez, s'écria-t-il enfin, venez, je vous en conjure; elle va mourir.

Et sans attendre son consentement il entraînait M. Delmot.

— Il est impossible que vous sortiez par un pareil temps, monsieur, observa Geneviève; entendez-vous cette pluie, ce vent effrayant?

— En effet, reprit le docteur en retirant sa main ; la nuit, par un temps si affreux... Je ne refuse pas mes secours, mais dans quelques heures...

—Dans quelques heures, balbutia l'inconnu, dans quelques heures elle sera morte, et je n'aurai plus qu'à la suivre...

Trop ému pour résister davantage, le docteur n'hésita plus ; Geneviève elle-même, tout en voyant avec inquiétude son cher maître sortir à une heure aussi avancée, courut chercher sa douillette de soie, l'en enveloppa avec soin et l'éclaira jusqu'à la porte de la rue, non sans de nombreuses exclamations de crainte que ne justifiait que trop le redoublement de l'orage.

Le docteur, soutenu par son jeune guide, s'efforçait d'imiter son étonnante rapidité; mais bientôt il s'arrêta, et s'appuyant sur le parapet humide d'un pont qu'ils traversaient :

— De grâce, dit-il, laissez-moi respirer un

instant, si vous voulez que j'arrive où vous voulez me conduire, et profitez de ce moment pour m'apprendre quelle maladie, quel accident, quel malheur peut-être nécessitent de si prompts secours.

— Quel malheur! le déshonneur, la mort même; car elle va devenir mère, et elle sera perdue sans ressource si au jour elle n'est pas chez elle...

Le docteur soupira et se remit à marcher en gardant le silence, mais se parlant à lui-même : « Toujours, se disait-il, toujours les passions et le déshonneur; encore quelque fille séduite ou quelque épouse déshonorée. Combien de fois déjà n'ai-je pas aidé à cacher une faute, à empêcher un crime; et j'aurais pu hésiter! » Et l'excellent homme trouva une force nouvelle pour résister à la violence du vent et de la pluie.

Une exclamation de joie sortit de la poitrine de l'officier.

— Nous y voilà! dit-il en entraînant M. Del-

mot au fond d'une allée qui ressemblait à un passage ; une porte s'entr'ouvrit et une voix de femme demanda bien bas :

— Est-ce vous, monsieur le Comte?

Celui à qui l'on venait de donner ce titre introduisit M. Delmot dans une grande chambre à peine meublée et faiblement éclairée.

Sur un lit était étendue une femme dont l'éclatante parure contrastait avec la misère qui l'entourait. Les gémissemens qu'elle laissait échapper malgré elle prouvaient d'atroces souffrances. Dès qu'elle entendit M. Delmot demander qu'on l'éclairât davantage, elle cacha sa figure dans ses mains, long-temps même elle repoussa ses soins ; mais vaincue par les prières du comte, elle se laissa approcher. Au bout de quelques instans, un cri qu'elle essaya vainement d'étouffer, annonça qu'elle était mère.

Un évanouissement prolongé qui survint aussitôt inquiéta beaucoup le docteur, et porta le désespoir du jeune homme jusqu'à la frénésie.

M. Delmot, en s'efforçant de la rappeler à la vie, put alors remarquer la merveilleuse beauté de l'inconnue qui ne pouvait plus se soustraire à ses regards. Les longues tresses de ses cheveux d'ébène s'étaient échappées du bandeau de diamans qui les retenait, les fleurs qui y étaient mêlées, éparses autour d'elle, celles qui garnissaient sa robe brillante et légère, tout décélait que, surprise par la douleur au milieu d'une fête, elle allait peut-être passer des joies du monde au secret de l'éternité.

Cependant elle revint à elle et retrouva une force et une énergie qui étonna M. Delmot. Il put alors s'occuper du pauvre petit être qui venait de naître.

— Cet enfant est venu avant terme, dit le docteur.

— Peut-il vivre? demanda le jeune homme avec anxiété.

— Si le jour me surprend ici, je suis déshonorée, déshonorée à jamais! s'écria la mère,

sans jeter un seul regard sur son malheureux enfant.

Vainement M. Delmot lui fit-il observer le danger qu'elle pouvait courir si elle sortait; elle répétait : Et qu'importe ma vie si je sauve ma réputation.

— Caliste, ajouta-t-elle avec violence, je pars seule si vous ne m'emmenez à l'instant même; est-il rien qui doive vous arrêter dans l'horrible situation où...

— Vous voyez quelle cruelle alternative, interrompit le comte en jetant un regard suppliant à M. Delmot. Docteur, emportez cet enfant, faites-le mettre en nourrice; sous peu de temps vous aurez de mes nouvelles, et jamais, jamais je n'oublierai ce bienfait.

Le docteur allait refuser une si embarrassante et peut-être si dangereuse mission, quand la jeune femme ajouta : — Si vous refusez, monsieur, je meurs à vos pieds.

Aucune tendresse maternelle, aucune pitié

même ne se faisait sentir dans son accent, mais il y régnait un désespoir farouche et véhément qui entraînait sans attendrir. Aussi le docteur reçut-il, sans faire d'objections, l'étrange dépôt qu'on lui confiait.

Nuls préparatifs ne paraissaient avoir été faits pour la naissance de cet enfant qui semblait entrer dans la vie déshérité de tous soins et de toute espérance. On l'avait seulement enveloppé dans un riche tissu des Indes qui couvrait sa mère; ce fut ainsi qu'il fût remis dans les bras tremblans du docteur. Cédant aux profondes instances de la jeune femme, le comte s'éloigna précipitamment avec elle.

Le docteur cacha soigneusement sous l'ample vêtement dont il était couvert lui-même son étrange fardeau, et se hâta de quitter la maison; personne ne s'offrit à ses regards; il atteignit la porte de la rue sans le moindre obstacle. Le jour commençait à paraître, et quoique la pluie eut cessé de tomber, le temps n'en était pas

moins effroyable; le vent semblait avoir redoublé de violence, les réverbères balancés dans l'air éclataient avec fracas, et les rues étaient presque désertes.

Cette circonstance servit le bon M. Delmot, et il pressa le pas autant que pouvait le lui permettre ses jambes alourdies par une nuit si fatigante et le poids de soixante années.

Jusqu'au moment où il atteignit, sans accident et sans fâcheuses rencontres la porte de son appartement, le docteur n'avait point songé à ce qu'il allait dire chez lui, et à tous les embarras où son bon cœur et son humanité allaient l'entraîner.

Il y pensa alors avec quelque inquiétude; il craignait les réflexions de Geneviève, dont, sous quelques rapports, il reconnaissait d'avance la justesse. Il redoutait son humeur grondeuse, quoique parfaitement maître chez lui, le docteur supportait, comme tous les vieux célibataires, ce joug domestique auquel on se soumet

par bonté et par indulgence, alors que de longs services, un attachement et un dévoûment de tous les instans font un véritable embarras de réprimer sévèrement des observations qui ne semblent être dictées que par l'intérêt. Aussi, M. Delmot reculait-il autant que possible à parler de ce qui lui était arrivé durant son absence; de son côté, Geneviève était impatiente de savoir où était demeuré si long-temps son maître, et tout en lui prodiguant ses soins, en attisant le feu pour qu'il pût se réchauffer, ses yeux l'interrogeaient curieusement.

Elle commençait même à s'étonner d'un silence aussi prolongé, lorsqu'un faible cri lui fit tourner la tête avec un mouvement de surprise et d'effroi.

Geneviève courut soulever la douillette que le docteur avait posé avec précaution sur le canapé, et découvrit l'enfant.

— Bon Dieu! s'écria-t-elle, à quoi pense monsieur? et d'où vient cet enfant? Nul vêtement,

aucuns préparatifs, rapporté à cette heure; à qui est-il? où est sa mère? et que monsieur veut-il en faire?

—Le garder, répondit tranquillement M. Delmot.

— Le garder! Puissances du ciel, y pensez-vous, monsieur? Sans doute il est le fruit du libertinage, et ses parens abusant de votre bonté, ou plutôt de votre faiblesse, sont exprès venus à vous pour se débarrasser de ce fardeau. Mais il est un moyen bien simple; il existe des asiles pour ces petits malheureux, sans que vous songiez, à votre âge, à vous donner un tel souci. Qui sait d'ailleurs si, né...

Le faible objet de la diatribe de Geneviève jeta un second cri plus plaintif et plus douloureux que le premier. Ce cri frappa au cœur de M. Delmot. Etait-ce ainsi qu'il avait coutume d'agir, et n'avait-il accepté le dépôt qu'on venait de lui confier, que pour le négliger avec tant de cruauté? Peut-être cet enfant venait-il

d'expirer sans qu'on lui eût donné le plus léger secours. Ce reproche que se fit à lui-même le docteur, le rendit, pour la première fois, presque sévère.

— Il y a vingt-cinq ans, s'écria-t-il, en prenant dans ses bras l'innocente créature que repoussait Geneviève, il y a vingt-cinq ans qu'à cette même place, une jeune fille embrassa mes genoux; me confia toutes ses douleurs et trouva en moi un appui. Je ne la traitai pas en coupable parce qu'elle était malheureuse, et le fruit de sa faute ne fut point puni de l'erreur de sa mère : oh! Geneviève, Geneviève, ajouta M. Delmot d'un ton déjà plus doux, les années ôtent-elles donc aux femmes le souvenir et la plus belle vertu, la pitié...

Les sanglots de Geneviève se mêlaient aux cris de la petite fille, car la protégée de M. Delmot était une fille, il chercha à calmer l'une et l'autre, et parvint enfin à consoler sa gouvernante.

— N'en parlons plus, répéta-t-il plusieurs fois, cet enfant m'a été remis d'une manière étrange et que je ne puis confier à personne; il faut lui chercher une nourrice s'il peut vivre, car il est né avant terme.

Geneviève, maintenant aussi empressée qu'elle s'était montrée dure, prit la pauvre petite, l'enveloppa soigneusement, et ne put s'empêcher, en la retirant du châle qui la couvrait, d'en remarquer la magnificence et la beauté.

— Il faut le garder soigneusement, avec ceci, dit le docteur en tirant de sa poche un petit paquet que lui avait remis l'officier. Voyons avant ce qu'il contient.

Il ne s'étonna point d'y trouver beaucoup d'or; mais il fut profondément attendri en reconnaissant les décorations qui brillaient sur la poitrine de l'étranger, M. Delmot les serra précieusement.

— Peut-être un jour les remettras-tu toi-

même à ton malheureux père, continua-t-il, en caressant avec tendresse la pauvre petite, car j'en ai la certitude, cet officier est ton père, peut-être même va-t-il bientôt venir t'enlever à moi ! Et déjà se faisant une douleur de cette crainte, le bon docteur prouvait qu'un cœur sensible se crée presque toujours une nouvelle peine, en se donnant une nouvelle affection.

Des soins plus pressans vinrent le distraire de cette inquiétude. Il fallait constater la naissance de l'enfant et dire au moins quelle était sa mère. La profession de M. Delmot lui donnait plus de facilité qu'à personne, dans cette circonstance, et cependant elle n'applanissait pas toutes les difficultés. Enfin, il pensa qu'il était seul au monde, qu'il était libre de donner son nom qu'une vie honorable et un beau talent avaient illustré; et la petite fille reçut le nom de Caliste Delmot. Le docteur éprouva quelque plaisir à lui donner ce nom

de Caliste; c'était celui du jeune officier, il se le rappelait, il ne pouvait jamais l'oublier.

Cependant l'objet de tant de sollicitudes et de soins ne paraissait pas devoir en profiter long-temps, et sa naissance prématurée, une complexion très-délicate, rendaient M. Delmot fort difficile sur le choix d'une nourrice. Aucune ne lui paraissait digne d'élever un objet si cher, lorsque Geneviève, jalouse de réparer ses torts, rappela à M. Delmot la jardinière d'un petit bien qu'il possédait à vingt lieues de Paris. Il y allait souvent, et Caliste ne pouvait être mieux nulle part. Il fut donc décidé que Geneviève l'y conduirait.

M. Delmot au moment de les laisser partir sentit une très vive peine à se séparer de sa fille adoptive, avant de l'avoir remise et recommandée lui-même à la nourrice; il n'avait aucun malade en danger, et il put sans inconvénient prier un de ses confrères de le remplacer quelques jours.

La maison de M. Delmot, voisine d'une des routes de Normandie, était une des plus modestes du village de Valbreuse, village qui tirait son nom d'un magnifique château appartenant à une ancienne et noble famille. De hautes tourelles, un parc spacieux, des bois magnifiques donnaient à cette propriété quelque chose de fastueux et de féodal. Peu maltraité durant le règne de la terreur, on disait que ce château, revenu depuis quelques années à son ancien propriétaire, allait être restauré entièrement pour être habité de nouveau.

M. Delmot écoutait très indifféremment ces détails que lui donnait Geneviève. Médecin de l'humble habitant des chaumières, sa jolie solitude, placée au bout du village, cachée par des arbres et des fleurs, suffisait à ses désirs. Sans ambition, content de sa modique fortune, riche d'amis, ce n'était point parmi ceux qui pouvaient prôner ses talens que M. Delmot les avait choisis. A une bonté rare, il joignait

un caractère élévé et un esprit rempli de philosophie. De grands malheurs avaient attristé sa vie sans rider son front, ni ulcérer son âme, et la haine et le ressentiment lui étaient étrangers. Jeune, il avait aimé et surmontant mille obstacles pour s'unir à l'objet de son amour, il avait été trahi. Cependant, quand l'heure du repentir était arrivée, sa main généreuse avait essuyé des larmes qui étaient encore une offense, qu'il pardonna comme il avait pardonné la trahison.

Sa femme était morte, lui recommandant une fille qu'il aurait eu le droit de repousser; mais recueillant dans sa maison l'enfant de celle qu'il avait tant aimée, il l'avait élevée jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle le quitta pour un étranger. C'était depuis ce temps que Geneviève, qui avait tant de raisons pour bénir l'indulgence du docteur, était devenue sa gouvernante.

Faire du bien était l'aliment de la vie de

M. Delmot; les yeux fixés sur la pâle figure de Caliste, ouvrant et refermant les glaces de la voiture, dans la crainte qu'elle n'eut ou trop chaud ou trop froid, il commença dès le lendemain de la naissance de cet enfant, son voyage pour Valbreuse.

La voiture montait assez lentement la grande avenue des Champs-Élysées, lorsqu'une file d'équipages venant du faubourg Saint-Honoré, attira l'attention de la gouvernante. M. Delmot voulait passer outre, mais il craignait tellement d'imposer la moindre contrainte aux autres, qu'il céda au désir que manifesta Geneviève de voir ce brillant cortège. C'était une noce, et sans doute celle d'un grand : une riche livrée, des voitures armoriées l'annonçaient.

Ces voitures s'arrêtèrent à la petite église située près de la barrière de l'Étoile; déjà on avait vu disparaître dans l'intérieur ceux qui, sans doute, remplis de bonheur et d'espéran-

ces, regardaient ce jour comme le plus beau de leur vie. M. Delmot allait continuer sa route, quand des valets courant avec précipitation et de tous côtés, passèrent près de sa voiture. Leur air effrayé lui fit hasarder une question, et il apprit que le marié venait de tomber dans un profond évanouissement.

Le docteur se hâta d'offrir son ministère, et suivant avec empressement le laquais qui lui frayait un passage dans la foule, il arriva près du malade qu'on avait placé dans la sacristie. Les ombres de la mort paraissaient déjà l'environner, on eut pu croire que ses yeux étaient fermés pour jamais, si on n'eut aperçu des larmes coulant sur ses joues décolorées.

Il ne fallut qu'un coup-d'œil à M. Delmot pour reconnaître celui dont la taille et la figure ne pouvaient jamais s'effacer de son souvenir. C'est le jeune officier, celui qu'il soupçonne être le père de Caliste. A l'état affreux où il le retrouve, il prévoit qu'il ne s'u-

nit point à celle qu'il aime, qu'il ne va point donner un père à son enfant. Ah ! qui peut mieux alors que le docteur comprendre ce qu'il doit souffrir ; qui pourrait peut-être lui donner plus de consolation?.... Mais il sent trop l'importance de son silence ; et de peur de faire éprouver au comte une surprise dangereuse, après lui avoir prodigué tous les secours de son art, il s'éloigne de quelques pas et le surveille avec une compassion qui s'accrut encore, quand il le vit promener autour de lui des regards remplis d'un sombre désespoir. Combien il en coûtait à M. Delmot de ne pas essayer de diminuer sa douleur en lui disant : ne crains rien au moins pour ton enfant, je serai son père.

Mais un homme à l'aspect imposant s'approche.

— Allons, mon fils, dit-il d'une voix sévère, songez où vous êtes, songez à ce que vous avez promis. Les yeux du malheureux se baissèrent

vers la terre, une rougeur subite remplaça son effrayante pâleur. Il se leva avec effort et marchant d'un pas chancelant vers une jeune personne que le docteur n'avait pas encore remarquée, il la conduisit aux pieds de l'autel.

M. Delmot ne reconnut ni la taille majestueuse, ni la tête si belle de la mère de Caliste. A peine sortie de l'enfance, le regard encore incertain de la jeune mariée ne révèle ni esprit, ni âme; occupée de replacer avec grâce le bouquet qui la pare, et rangeant gracieusement les plis onduleux de sa robe de noces, elle ne pense ni au serment qu'elle va prononcer, ni à la gravité de l'état dans lequel elle va entrer.

Malgré les craintes de M. Delmot, et la délicatesse extrême de Caliste, elle était parvenue jusqu'à l'âge de seize ans sans avoir éprouvé aucune maladie sérieuse. Tant de soins avaient entouré son enfance, elle respirait un air si pur, sa vie était si calme et si réglée qu'on pouvait la comparer à ces plantes précieuses qu'un

habile jardinier garantit avec succès du vent destructeur qui les flétrirait; elle en avait la délicatesse et la grâce.

Aussi, en suivant de l'œil dans les allées de son jardin la marche légère de sa fille adoptive, M. Delmot s'énorgueillissait de ses charmes, et bénissait le hasard qui lui avait envoyé un être si aimable à aimer ; car ce n'était point assez d'être douée d'une figure et d'une taille charmantes, Caliste possédait plus encore, l'âme la plus belle et le caractère le plus adorable. Dans ses yeux bruns se peignait l'esprit qui charme et l'intelligence qui attire, et sur sa bouche, moins régulière que séduisante, se jouait un sourire plein de douceur et de finesse. La délicatesse extrême de sa constitution ne laissait paraître sur ses joues les couleurs vives de la jeunesse qu'après une course un peu précipitée, ou une émotion agréable. Les femmes la trouvaient trop pâle ; mais celles que l'envie ne guidait pas avouaient que cette

pâleur était un charme de plus, en ce qu'elle faisait ressortir les lèvres si vermeilles et les yeux si brillans de Caliste.

Mais s'il est facile de décrire les traits remarquable d'une femme belle ou jolie, on s'arrête quand il faut peindre la grâce, la grâce dont le charme consiste à ne pouvoir se définir, celle qui possède ce merveilleux talisman que la nature seule accorde, plaît sans le vouloir, sans le savoir même.

A tant de dons naturels se joignaient encore ceux que peut y joindre une éducation remarquable. Sachant que le secret le mieux caché est celui qu'on ne confie point, M. Delmot n'avait pas voulu que Caliste le quittât depuis l'instant où elle n'avait plus eu besoin des soins de sa nourrice; mais, désirant qu'elle pût respirer souvent l'air de la campagne, chaque été il passait avec elle quelque mois à Valbreuse.

En s'éloignant ainsi de Paris, le docteur avait perdu presque toute sa clientelle, mais il ne la

regrettait pas. Sans jamais refuser ses secours, il ne cherchait point les malades; et, depuis quelques années, il n'était plus, en quelque sorte, que le médecin des habitans de Valbreuse, où il se plaisait chaque jour davantage.

Cependant durant les hivers qu'il avait passé à Paris, les meilleurs maîtres avaient complетté l'éducation de Caliste. D'abord le docteur ne voulait lui en donner qu'une très simple, mais comment résister au désir d'ajouter à une voix mélodieuse tout le développement et le charme de l'art; il fallait bien aussi qu'elle pût s'accompagner, et Caliste apprit la harpe. Le dessin était une occupation bien agréable à la campagne; mais, du simple crayon, sans presque s'en douter, Caliste passa à la peinture. Douée d'une rare intelligence, n'aimant ni les jeux, ni les exercices bruyans de la jeunesse, aucun de ses momens n'était perdu et ses progrès furent rapides.

Sérieuse sans tristesse, élevée par un vieillard d'un caractère rempli de simplicité et de philosophie, il y avait dans les habitudes de cette jeune fille quelque chose qui la plaçait tout naturellement dans une sphère à part. On eut dit qu'un pressentiment l'avertissait que son existence n'était pas complète. Presque toujours un peu souffrante, la rêverie était un état habituel pour elle. Elle ne savait point si les autres jeunes personnes étaient autrement, elle n'en connaissait aucune. M. Delmot, craignant les questions indiscrètes, n'avait cherché pour elle aucune intimité.

Caliste chérissait son grand-père, car elle croyait que M. Delmot était le sien, avec tout l'abandon d'un cœur aimant. Causer de longues heures avec lui, faire de la musique pour lui, dessiner près de lui, telle était sa vie, son bonheur, ses seuls désirs. Elle aimait aussi Geneviève comme une vieille amie et l'idée de la contrarier, ou de lui désobéir, ne se

présentait jamais à elle. Aussi Geneviève à son tour était pleine de tendresse, de soins, et l'enfant abandonné était le trésor de cette maison de paix et de bienfaisance.

Durant les hivers que M. Delmot avait passé à Paris, il avait souvent mené sa fille adoptive aux théâtres. Mais l'air des salles de spectacles était trop épais pour la pauvre enfant, et elle payait de plusieurs jours de souffrance ces innocens plaisirs, M. Delmot se décida alors à se fixer à Valbreuse, et, avec ses pinceaux, sa musique, ses fleurs, Caliste n'éprouvait jamais d'ennui.

Son éducation avait été trop éclairée pour qu'elle ne sût pas qu'il existait des passions; ses lectures et son vieux père lui avaient appris tous les maux qu'elles causent, et son innocence et sa pureté n'étaient point basées sur une entière ignorance.

Elle me perdra bientôt, disait le bon Delmot, il faut donc qu'elle sache que l'amour

peut influer sur sa vie; elle est femme, elle aimera...; et puis ne faudra-t-il pas qu'à mon lit de mort je lui découvre le secret de sa naissance, et, avec son caractère, je crains que ce coup ne soit terrible. Son cœur si sensible sera profondément blessé de ne plus tenir à rien sur la terre; hélas! après moi, qui la protégera.

Ces réflexions attristaient beaucoup M. Delmot, quelquefois il essayait de préparer Caliste à sa mort et au secret qu'il voulait lui révéler; mais il s'arrêtait aussitôt, effrayé de l'amère douleur qu'il lisait dans ses yeux.

Cependant s'il n'en disait point assez pour l'instruire entièrement, il en faisait trop entendre pour ne pas inquiéter une jeune fille d'un caractère très impressionnable et très sensible. D'ailleurs Caliste avait souvent remarqué l'embarras de son vieux père et celui de Geneviève, quand elle amenait la conversation sur ses parens. Jamais elle n'avait pu

obtenir aucun détail sur eux. Elle en avait conclu qu'ils avaient dû commettre quelque grande faute envers leur père, et sa reconnaissance pour M. Delmot en augmentait encore. Mais elle se disait, ou plutôt un instinct naturel la portait à penser qu'il y avait quelque triste secret dans sa famille ou dans sa naissance.

Ce pressentiment rendait Caliste plus mélancolique; satisfaite d'être établie entièrement à la campagne, elle admirait une belle soirée d'été avec le même enthousiasme qu'une autre jeune personne aurait ressenti pour un bal, ou pour une brillante assemblée. Contente alors qu'elle voyait à son grand-père quelque société qui l'intéressât, elle quittait le jardin qui entourait la maison, et s'enfonçait dans les grands bois de Valbreuse. D'un côté ces bois se joignaient au parc, mais ce n'était pas la partie qu'elle préférait. Sa promenade favorite c'était un bosquet planté d'arbres vieux

comme le monde, au milieu duquel se trouvait un pavillon solitaire et peu élevé.

Entouré de murailles nouvellement construites, fermé par une porte basse et épaisse, ce pavillon donnait à ce côté du bois quelque chose de sauvage et d'austère; de jeunes peupliers balançaient déjà leurs cîmes légères au-dessus de ces tristes murailles. Mais on jugeait qu'en les plantant, on avait eu plutôt l'intention de cacher le pavillon que de l'embellir.

C'était pendant un des voyages de Caliste à Paris que ce lieu avait subi ce changement; elle se rappelait parfaitement que, dans son enfance une clairière entourait seule ce pavillon qui avait été un rendez-vous de chasse. Bien des fois Caliste, accompagnée de Geneviève, était venue voir le bon garde-chasse et sa vieille compagne. Ils s'empressaient tous deux autour de l'aimable enfant, car là aussi M. Delmot avait signalé son obligeance. Mais

le vieux Robert était mort, et ce côté du bois avait éprouvé le changement qu'on vient de décrire.

Caliste avait entendu raconter une triste histoire sur la nouvelle destination du pavillon. On disait qu'il servait de retraite, ou plutôt de prison, au fils aîné du comte de Valbreuse, atteint depuis bien long-temps d'une aliénation mentale.

Un soir que Caliste, plus rêveuse que de coutume, fixait les yeux sur ce triste asile, elle vit la lourde porte s'ouvrir, et un homme d'une taille élégante et d'une mise recherchée en sortir à pas lents. Plus embarrassée qu'effrayée de se trouver ainsi surprise dans un lieu aussi retiré, Caliste entra précipitamment dans l'allée qui se trouvait devant elle, sans penser qu'elle conduisait directement au parc de Valbreuse, comme elle marchait très vite, elle eut atteint bientôt la grille qui le séparait du bois.

Embarrassée de s'être ainsi rapprochée d'un

endroit qu'elle savait être habité, Caliste reprit plus rapidement encore l'allée qui ramenait au pavillon; elle allait bientôt l'atteindre, quand elle se trouva en face de l'étranger qu'elle avait voulu éviter. L'étranger s'inclina profondément et parut saisi d'une profonde admiration à la vue de la jeune fille.

Le jour touchait à sa fin, le ciel, calme et d'un gris bleu ne laissait passer que de faibles rayons d'un doux soleil d'automne et une bise légère agitait doucement les arbres de la forêt. Jamais la beauté de Caliste n'avait paru plus à son avantage; sa taille élégante se balançait au milieu des arbres, ses joues, un peu colorées par sa course, ajoutaient un éclat inaccoutumé à ses yeux; et sur son front blanc, où brillait l'innocence et la candeur; se dessinaient deux larges bandeaux de cheveux noirs et brillans.

Cette coiffure simple donnait à cette tête

charmante quelque chose d'angélique qui rappelait le type de la beauté antique.

On ne s'étonnera donc pas si les yeux de l'étranger suivirent, tant qu'ils purent l'apercevoir, cette merveilleuse apparition; et même depuis long-temps ils ne pouvaient plus la distinguer qu'ils la cherchaient encore.

Caliste arriva hors d'haleine à la petite porte du jardin de son père, et, sans se rendre compte du motif qui la guidait, elle en poussa en dedans les deux verroux avec une espèce d'effroi. Cette rencontre était, il est vrai, un événement pour elle; jamais jusque là elle n'avait rencontré personne dans ses promenades, et elle crut regretter vivement leur solitude habituelle.

Auprès de M. Delmot, Caliste reprit un peu de calme; elle écoutait depuis assez longtemps et sans intérêt sa conversation avec un de ses voisins; mais au nom de Valbreuse, elle leva la tête.

—Non, répondait le docteur, je ne me présenterai point au château ; je désire même n'y être jamais appelé. Ce qu'on dit de la marquise me donne peu d'envie de la connaître. Il est pourtant possible qu'elle ait des vertus.

— L'apparence, murmura Geneviève...; et, si l'on voulait écouter les voisins, et surtout la veuve de ce pauvre Robert, qui a été obligée de se faire servante de basse-cour à soixante ans passés, après avoir conservé soigneusement durant l'émigration du marquis le pavillon de chasse de la forêt ; si on voulait l'écouter, on saurait... Mais je me tais, il y a une justice, et...

— Doit-on ajouter foi à des propos de vieilles femmes, interrompit M. Delmot.

— Vieilles femmes, vieilles femmes, reprit Geneviève ; il semble, à entendre monsieur, qu'une vieille femme ne puisse rien dire de bien. Cependant il n'en est pas moins vrai que le pauvre Robert était déjà très malade, quand on l'a chassé pour mettre à sa place un grand

homme sec, à figure rébarbative; du reste, bien fait pour remplir l'emploi de geôlier.

— Geôlier, répéta avec étonnement M. Delmot.

— Sans doute, puisqu'on a fait de ce joli pavillon une prison pour le fils du marquis, ajouta la gouvernante; on dit qu'il est fou, mais...

— Mais cela n'est que trop vrai, interrompit le voisin, et je me souviendrai toujours de la soirée où il fut conduit ici; il y a de cela dix ans. Depuis le matin je chassais dans les bois, et je revenais par l'avenue qui longe le pavillon, lorsque j'entendis le roulement d'une voiture; deux hommes l'escortaient et portaient des flambeaux qui répandaient une lueur sinistre sur les arbres dépouillés, car c'était dans l'hiver, et il avait tombé de la neige pendant la journée. Ce triste cortége s'arrêta à la porte du pavillon : j'eus peut-être tort, mais je me cachai pour voir ce qui allait se passer. La voiture s'ouvrit, deux hommes en sortirent

en soutenant un autre enveloppé de fourrures, qui paraissait se traîner avec peine. Il ne voulut pas franchir la porte du pavillon, il se débattit même, quoique faiblement. La lueur des flambeaux donnait sur sa figure; elle était d'une pâleur et d'une maigreur effrayante ; ses grands yeux paraissaient sortir de leur orbite.

Emu de pitié j'allais me montrer et voler au secours de cet infortuné, quand je me rappelai avoir entendu dire, lorsqu'on arrangeait le pavillon, qu'il était destiné au fils du général de Valbreuse, renfermé depuis long-temps dans une maison de fous. Je réfléchis que je ne devais pas me mêler de cette affaire, qui était une mesure de famille. Je ne pouvais cependant me résoudre à m'en aller, tant que j'entendis les cris de ce malheureux. Ils cessèrent enfin; épuisé, il tomba évanoui et fut transporté dans sa prison.

Le château de Valbreuse avait été réparé et remeublé entièrement, à peu près à l'époque

où Caliste fut mise en nourrice chez la jardinière de M. Delmot. On s'attendait dès-lors à voir le comte venir habiter sa terre.

Mais il fut nommé à une ambassade et partit emmenant avec lui sa jeune épouse. Quelques années plus tard, son fils aîné fut transporté au pavillon. Il se répandit quelques bruits confus au sujet de sa folie ; on l'attribuait à une passion malheureuse, à un mariage auquel on l'avait forcé.

C'était une demeure magnifique que le château de Valbreuse, et qui attirait l'admiration de tous les voyageurs. La beauté du parc, l'immensité des bois, l'abondance des eaux, en faisaient un séjour presque royal. Sa magnificence l'avait préservé pendant la terreur, parce qu'il fut confisqué au profit du gouvernement. Quand Napoléon en devint chef, il pensa à faire de Valbreuse un apanage pour un membre de sa famille ; mais le marquis, profitant d'une loi favorable, rentra en France, y prit du service,

se distingua par son dévoûment, et obtint de rentrer dans l'héritage de ses pères. Son orgueil ne fut pas médiocrement flatté de cette faveur, et il ne crut pouvoir donner à son souverain une plus grande preuve de reconnaissance que de destiner ses deux fils à son service.

Une différence assez marquée dans leur âge, dut en établir naturellement dans leur destination. L'aîné devait entrer dans un régiment de cavalerie qui était alors en Italie; Henri fut admis à l'École Polytechnique. Rien ne se ressemblait moins que le caractère des deux frères. Le jeune comte, ayant émigré avec sa famille, avait été élevé presque entièrement par sa mère, puisqu'après avoir conduit madame de Valbreuse en Angleterre, le marquis avait rejoint l'armée des princes. Colonel avant la révolution, possédant une immense fortune, le désir des honneurs et des faveurs de la cour avait dominé toute sa vie; il avait émigré, parce que la première noblesse de

France avait agi ainsi; mais ce n'était pas sans regret qu'il songeait au magnifique château de Valbreuse, et à autres propriétés non moins importantes qu'il avait été forcé d'abandonner.

Fort peu sensible, le marquis ne se fût guère tourmenté du fils qu'il avait laissé en France, sans les lettres de sa femme qui parlaient sans cesse du jeune Henri. Elle l'engageait depuis quelque mois, et avec plus d'instance, à venir la rejoindre à Richemont, où elle s'était établie, mais le marquis reculait de jour en jour leur réunion. Le bonheur intérieur était peu apprécié par lui. A Richemont il aurait fallu vivre en époux, en père, et c'étaient des titres et des sentimens qui touchaient faiblement M. de Valbreuse. Aussi son fils aîné avait-il déjà dix-huit ans, lorsqu'il se décida à rejoindre la marquise. Encore, le manque de ressources, et une lettre de sa femme qui lui apprenait le triste état de sa santé, le déterminèrent seuls à partir pour l'Angleterre.

Il recula d'étonnement en apercevant le changement qu'avaient produit sur la marquise le peu d'années qui venaient de s'écouler. La mort était déjà empreinte sur cette figure naguère si charmante, et le marquis ne se rapprocha de sa femme que pour recevoir son dernier soupir.

Sans le savoir, ou du moins sans s'en préoccuper, il avait par son indifférence creusé la tombe d'un être bon et aimable. Il avait cru qu'elle devait être heureuse seulement d'épouser un homme jeune, beau et très-recherché à la cour.

Il y a des cœurs pour lesquels tous ces avantages ne sont rien. Et quand la marquise s'aperçut qu'elle n'était point aimée, quand elle eut remarqué une entière indifférence se joindre à l'infidélité, elle dit adieu au bonheur que donne l'amour, et concentra sa vie dans ses enfans; mais forcée d'en laisser un en France à cause de sa grande jeunesse, exilée sous un

climat trop sévère, sa santé s'altéra, et si elle sollicita avec de plus vives instances la présence de son époux, c'est qu'elle voulait lui parler de ses enfans, en lui disant adieu, et qu'elle espérait que des prières et des recommandations, faites dans un moment solennel, produiraient une impression ineffaçable; mais le caractère du marquis était tellement léger qu'il fut bientôt consolé. Fatigué même de la longue douleur de son fils, il saisit avec empressement l'occasion de le quitter.

La marquise s'était fait des amis en Angleterre. Un d'eux, d'un caractère dévoué, se chargea du jeune comte, et en rentrant en France, le marquis se trouva à l'abri de tout embarras à ce sujet. Dans sa patrie, il fut comblé de faveurs, servit avec zèle et ne mit plus de bornes à ses ambitieuses espérances. On ne saurait même dire, si jamais il s'était senti plus fier que le jour où il fit blasonner sur ses voitures les armes d'un comte de l'empire, en

remplacement de celles d'un marquis de l'ancien régime. Une circonstance vint l'énorgueillir encore.

— Comte de Valbreuse, dit un jour l'empereur, je veux vous marier, vous ou votre fils aîné; car peut-être la jeune personne vous le préférerait-elle.

Le comte se trouvait précisément placé en face d'une grande glace qui répétait sa figure parfaitement conservée et sa taille haute et bien prise. Il s'inclina, tout en pensant que le monarque aurait pu se dispenser d'exprimer un tel doute, et il se promit bien de faire revenir le plus tard possible son fils d'Angleterre.

Napoléon s'aperçut qu'il avait blessé le comte, et comme il craignait de se faire un ennemi dans l'ancienne noblesse, il ajouta :

— Je ne doute pas, au reste, que vous ne lui conveniez, et il faudrait, en effet, qu'elle fût bien difficile. Mais cette jeune personne ne possède qu'une naissance illustre et une beauté qu'on

dit merveilleuse. Je viens d'attacher à ma personne son frère et un de ses cousins; il serait digne de vous, général, de relever cette maison, et de rendre à une ancienne famille un nouvel éclat.

Le comte s'inclina plus profondément, l'empereur continua :

— Nous avons à la cour deux ou trois vieilles femmes qui se mêleraient volontiers de ce mariage; je serais bien aise qu'il se terminât promptement.

De telles insinuations étaient un ordre, et le comte était trop habile pour s'y soustraire. Il s'avoua cependant qu'il eût préféré ne pas se remarier et vivre un peu à son goût. L'idée de présenter son fils lui vint; mais alors il faudrait qu'il se dégarnît d'une partie de sa fortune pour l'établir, qu'il jouât le rôle de père, auquel il ne se sentait pas du tout disposé. Et puis il était déjà question dans le monde du mariage du comte; on pourrait imaginer

qu'il était refusé, parce qu'il n'était ni assez jeune, ni assez séduisant. La vanité l'emporta dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, et M. de Valbreuse n'écouta qu'elle.

Il fut présenté à Marguerite de Montgelas et resta ébloui. Jamais beauté plus parfaite, plus majestueuse n'avait frappé ses regards; et, sans rien connaître de son caractère ni de ses sentimens, le général se promit qu'elle serait comtesse de Valbreuse. Il mit tant de zèle et d'empressement, qu'un mois ne se passa pas sans que l'empereur n'apposât sa signature au contrat qui plaçait Marguerite au nombre des plus nobles et des plus brillantes femmes de sa cour.

Cependant au milieu des somptüeux préparatifs de son hymen, et seulement en présentant à sa jeune fiancée une riche corbeille, le comte lui parla légèrement de la joie que ses enfans auraient en connaissant une mère et si

belle et si grâcieuse. Le front hautain de Marguerite se couvrit d'un nuage, mais se remettant promptement, elle demanda la première à voir Henri, sorti récemment de l'école de St.-Cyr. Il lui fut présenté, et le tribut d'admiration qu'il paya à ses charmes, la disposa en sa faveur. Henri, élevé par des étrangers, ne s'inquiéta pas si son père allait diminuer encore la part déjà si légère d'affection qu'il portait à ses enfans. Il ne se dit pas que rien ne peut remplacer une mère; il n'avait jamais connu le bonheur que répand sur la vie une si douce affection.

Il ne vit que des fètes magnifiques, une maison somptueuse, une femme jeune et brillante autour de laquelle tout s'empressait, et peu à peu il s'accoutuma à lui laisser prendre un grand empire sur lui.

Adroite, dissimulée, ne se compromettant jamais, ni par un instant d'abandon ; ni par la plus légère émotion ; Marguerite entrait dans

le monde avec tous les moyens d'y réussir. Trop fine pour ne pas paraître d'une égalité remarquable, ne montrant jamais de volonté, on ne parlait que de l'exigeance de caractère du comte; quelques personnes même, dupes de cet inaltérable douceur, ne voyaient dans Marguerite qu'une esclave portant des chaînes dorées. Mais le petit nombre de ceux qui étaient en état de la bien juger, reconnaissait, dans cette apparente abnégation d'elle-même, une femme impérieuse, usant habilement de l'empire qu'exerce un esprit fort sur un esprit faible.

Quatre ans s'étaient écoulés et la comtesse perdait l'espoir de devenir mère. Tirant habilement parti de cette stérilité pour s'attacher plus intimement Henri, lui insinuant tous ses goûts et sa manière de penser, elle se donnait dans le monde la réputation de la belle-mère la plus tendre. Devinant dans ce jeune homme une tête exaltée, un cœur froid, elle sentit que,

facile à dominer, il pourrait aider à l'illustration de sa famille.

Mais cette bienveillance que la comtesse éprouvait pour Henri, ne s'étendait pas jusqu'au fils aîné du comte, le jugeant par ses lettres et par ce que lui en avait dit M. de Valbreuse, Marguerite éprouvait pour ce fils un profond éloignement, et, avec une incroyable adresse, elle détruisit pour toujours le peu de tendresse et d'intérêt que lui conservait le cœur égoïste et froid de son père. Le présentant tantôt comme un jeune rival, tantôt tournant en ridicule son caractère romanesque, Marguerite faisait redouter au comte le moment où il reverrait son fils. Malgré tous ses efforts, cette époque ne pût être plus long-temps retardée. L'empereur réclama impérieusement le serviteur qu'on lui avait promis.

L'ordre de rappel du jeune de Valbreuse partit, et Marguerite attendit avec une sorte de

répulsion l'arrivée de celui qu'elle regardait d'avance comme un ennemi.

Cette répulsion fut encore augmentée par la lettre où il annonçait qu'il se rendait aux ordres qu'il avait reçus. La joie de rentrer dans sa patrie était, disait-il, cruellement troublée par la pensée de ne pas la revoir avec sa mère, dont il rapportait les cendres pour les déposer dans les caveaux du château de Valbreuse.

Le fils aîné du comte ignorait les nouveaux liens qu'avait contractés M. de Valbreuse, et lorsqu'il arriva avec le cercueil de sa mère, au tombeau de ses aïeux, au berceau de son enfance, il apprit seulement alors que son père était remarié.

Cinq heures venaient de sonner à l'église du village de Valbreuse; une jeune fille légèrement vêtue, la tête découverte et recevant une pluie d'automne forte et serrée, les avait comptées avec une anxiété pénible. C'était l'enfant adoptif du docteur Delmot, Caliste ; appuyée sur le même arbre où peu de mois

auparavant elle donnait quelques soupirs de compassion au prisonnier du pavillon. Caliste n'en considérait plus avec sympathie les froides et hautes murailles; toutes ses pensées étaient dirigées sur elle-même. Ses regards inquiets cherchaient dans l'allée qui conduisait au parc de Valbreuse célui qu'elle attendait depuis long-temps.

Caliste était bien changée sous tous les rapports, depuis le jour où elle fuyait avec tant d'empressement l'objet qu'elle attend aujourd'hui. Une sombre préoccupation a remplacé la douce sérénité sur ce visage si jeune, que les passions troublent déjà. La nature avait aussi perdu sa brillante parure; mais quelques mois pouvaient lui rendre tous ses charmes, et la pauvre Caliste retrouvera-t-elle jamais la tranquillité que le contentement de soi-même peut seul donner.

Il ne vient pas, répétait-elle, en avançant à chaque instant un peu plus près de la grille du

parc; voici la nuit, mon père va s'inquiéter, m'envoyer chercher, peut-être venir me chercher lui-même; il faut rentrer, perdre l'espoir de le voir aujourd'hui! et cependant combien j'en aurais besoin.

En parlant ainsi, Caliste appuyait ses deux mains sur son cœur oppressé, et se répétant qu'il fallait partir, elle restait.

«Le voilà, s'écria-t-elle en entendant courir sur les feuilles sèches qui jonchaient la terre. Le voilà!» Et elle se sentit pressée dans les bras de celui qu'elle désirait avec tant d'impatience; il couvrait ses mains de baisers et mille pardons se mêlaient aux expressions les plus passionnées.

— Henri, dit Caliste en le repoussant doucement, vous aurait-il été tout à fait impossible de ne pas me faire attendre ainsi? L'heure est avancée et il faut que je vous quitte après avoir perdu de si douces heures à vous.....

— Me quitter, me quitter à présent, s'écria

Henri, en se rapprochant d'elle avec plus d'ardeur encore. Oh ! ne l'espère pas, ma bien aimée, depuis trop long-temps je résiste à la passion que tu m'inspires ; puisque tu m'aimes, pourquoi ne m'appartiendrais-tu pas tout entière? Et il la pressait avec transport sur son cœur.

— Grand Dieu! s'écria Caliste en se dégageant, je ne vous reconnais plus. Oh! Henri ! ne m'aimez-vous que pour m'avilir? oubliez-vous vos promesses de respecter celle dont vous voulez faire votre compagne, et qu'ai-je fait pour mériter cet indigne traitement?

— Ce que tu as fait, interrompit son amant? accuse et cette beauté merveilleuse et ces grâces enchanteresses qui te rendent si dangereuse, accuse tous les dons que le ciel t'a prodigués. Quoi, depuis quatre mois, je te vois tous les jours, tu m'accordes mille preuves de tendresse et tu me refuserais celle devant laquelle toutes les autres ne sont rien? n'aug-

menterais-tu pas tes droits sur moi en te montrant plus tendre? Et notre union, écrite dans le ciel, n'en sera-t-elle pas mille fois plus sacrée, quand tu m'auras donné des droits que je ne devrai qu'à l'amour?

En tenant ce langage perfide, le comte Henri poursuivait ses dangereuses entreprises. Déjà Caliste, à demi vaincue par l'amour, ne résistait plus que faiblement, la terre allait compter une égarée de plus, quand tout à coup, des sons doux et harmonieux se firent entendre.

Le comte ne retint plus Caliste, qui s'appuya sans force contre la muraille du pavillon et pleura amèrement.

La mesure de l'air était lente et mélancolique, mais de temps en temps elle s'élevait comme une prière qu'on envoyait au ciel.

— Mon pauvre frère est là, dit Henri d'une voix basse : il prie, et moi..... Il s'approcha alors de Caliste en lui disant : ne crains plus

rien, la raison m'est revenue. La musique cessa et ils s'éloignèrent lentement et en silence du pavillon.

—Henri, dit Caliste, que d'actions de grâces ne dois-je pas à cet infortuné ! Sans lui, combien nous étions coupables; mais je ne m'exposerai plus aux mêmes dangers; hélas ! n'ai-je pas déjà assez de reproches à me faire. Tous les jours je vous vois, et mon père l'ignore, et je trompe sa confiance. De quel front aurais-je pu me présenter à lui, si je m'en étais rendue tout à fait indigne. Mais tu me l'as promis, dans peu je pourrai tout lui apprendre; oh! mon ami, avec quel charme ne lui peindrai-je pas tout le bonheur que je te dois. Parle, mon Henri; n'est-ce pas ce matin que tu devais tout confier à la marquise?

— Il est vrai, répondit le comte, mais il y avait aujourd'hui beaucoup d'étrangers au château et je n'ai pu trouver ma belle-mère

seule. J'ai même eu bien de la peine à m'échapper au milieu du repas, et il faut que je te quitte, pour ne pas augmenter les soupçons que je crains que la marquise....

— Qu'importe, interrompit Caliste avec un peu de fierté : si la marquise était ta mère ; si tu n'étais pas d'un âge à disposer de toi-même, je comprendrais peut-être tes ménagemens ; mais elle n'est pas la maîtresse enfin, et telle illustre que soit ta naissance, celle de mon père est honorable. Sans s'être appesanti sur un sujet qui ne me présentait aucun intérêt, M. Delmot m'a cependant plusieurs fois répété que sa fortune pouvait contenter mon ambition. Qui peut donc t'arrêter Henri, et te verrais-je si timide pour lier ton sort au mien, après t'être montré si passionné et si tendre pour te faire aimer? Du reste, ne crains rien, sois tranquille, si je devais perdre un jour ma confiance en ton amour, ce ne serait point sur la terre que je chercherais ma vengeance et un

refuge. Et sans l'écouter, elle dégagea son bras de celui de Henri et le quitta précipitamment.

—Il est bien tard, mon enfant, dit avec bonté le docteur, comment t'exposes-tu dans cette saison, aussi peu vêtue et avec ta délicate santé à faire des excursions si loin, seule et à cette heure. Tu sais, Caliste, que je crains de te contrarier, mais si mes prières sont insuffisantes, j'aurai, je crois, le courage de t'ordonner de ne pas sortir. Tâche donc, chère petite, de m'éviter cette innovation; car, je te le répète, je n'aime pas faire usage de mon autorité.

Et pour adoucir des paroles déjà si tendres, M. Delmot essuyait et séchait lui-même les longs cheveux de sa fille chérie, mouillés par la froide humidité du soir. Ses mains débiles ranimaient le feu, et il ne cessa ses attentions qu'après avoir vu les couleurs reparaître peu à peu sur les joues de Caliste.

Mais si tant de soins et de tendresse avaient ranimé Caliste, sa tristesse n'en était pas moins profonde. Cette dernière entrevue avec Henri l'avait vivement blessée. Dans le premier instant la passion avait plaidé pour lui, mais maintenant qu'elle était près de son père, la conduite d'Henri lui paraissait cent fois plus coupable ; son embarras, quand elle lui avait parlé de leur union solennellement jurée tant de fois, était une atteinte portée à sa fierté. Dans ce moment se présentait aussi à la pensée de Caliste, ce pressentiment tant de fois repoussé, qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans le silence qu'on gardait sur sa famille. Exaltée par la passion et poussée par une inquiétude poignante, peut-être allait-elle interroger son vieux père, quand il lui demanda un peu de musique.

— Prends ta harpe, mon enfant, lui dit-il, la musique fait du bien à l'âme et j'ai tant de plaisir à t'entendre.

La pauvre petite posa ses doigts sur les cordes et ne tira que des accords mélancoliques.

— Quelle triste harmonie, ma chère Caliste, dit le docteur; ne pourrais-tu me dire ces marches brillantes ou ces gais boléros que tu exécutais si bien l'été dernier. Il est vrai que depuis ce temps tu es bien changée; alors tu essayais d'égayer ton vieux père.

Caliste essaya de ne plus mériter ce reproche; mais les cordes restèrent immobiles, et ses larmes coulèrent malgré elle.

— Tu m'inquiètes véritablement, ma fille, s'écria M. Delmot, en l'attirant vers lui; as-tu donc une peine que je ne puisse adoucir et me caches-tu quelque mystère, à moi, à ton père, ton meilleur ami?

Incapable de dissimuler plus long-temps, l'objet de si doux reproches, posa sa tête abattue sur la poitrine du docteur, et long-temps de violents sanglots répondirent seuls

à la pression de son cœur si bon et si indulgent.

— Enfin Caliste, dit le docteur avec quelque sévérité, caches-tu donc un secret dont tu doives rougir, et ne peux-tu.....

— J'ai juré de me taire encore quelque temps; oh! mon père, ne m'interrogez pas, mais daignez une fois, une seule fois répondre à une question dont jamais je n'ai pu obtenir la solution. Dites, continua-t-elle en fixant ses yeux inquiets sur ceux du docteur, dites, ne peut-on rien reprocher à l'honneur de ceux qui m'ont donné la vie, et m'ont-ils laissé assez de fortune pour....

— Tu es assez riche, interrompit un peu sévèrement M. Delmot, pour être heureuse, si tu sais trouver le bonheur dans la médiocrité; mon nom est le tien; pour le reste, ne m'interroge pas, et ne tente pas le sort en lui demandant plus qu'il ne peut te donner.

— Eh bien! s'écria Caliste, je veux tout

connaître; et dussé-je en mourir, je veux savoir si ma main peut se joindre à celle d'un homme d'un rang illustre; si rien....

— Un rang illustre, reprit vivement le docteur d'une voix grave; que viens-je d'entendre; l'orgueil et l'ambition font-ils couler tes larmes? Ah! mon enfant, quelle étrange folie et que me fais-tu soupçonner? Un rang illustre! insensée, pourquoi me forces-tu à t'affliger, à te dire ce que n'auraient pu m'arracher les faiblesses de l'amour. Tu aimes un grand seigneur qui croira t'honorer en t'avilissant.

— Non, mon père, interrompit Caliste avec fierté, car dans peu je serai son heureuse compagne....

— Et pourquoi donc ces pleurs et ce mystère, reprit M. Delmot, quel est celui qui, avec des vues honorables, eut exigé que tu trompasses ton vieux père. Oh! mon enfant, quel dernier chagrin me réservais-tu au moment

où je vais descendre dans la tombe, et n'y a-t-il pas eu avant toi assez de filles séduites et abandonnées !

Caliste tressaillit; le souvenir de sa dernière entrevue avec son amant se présenta sous son véritable aspect; elle baissa les yeux et n'osa de long-temps les relever sur le docteur. Celui-ci reprit plus tendrement.

Je veux croire à ta sagesse, à ta prudence, mon enfant, cependant aies confiance en moi, peut-être qu'à nous deux nous pourrons davantage pour ton bonheur. Sois vraie, ne me cache rien.

— Encore un jour, un seul, et ensuite je parlerai; mais avant tout, s'écria-t-elle en tombant à genoux, dites, dites la vérité; mon père fût-il digne d'être votre fils! ma mère ne porta-t-elle pas la honte dans votre famille? Pourquoi enfin le profond silence qu'on garde sur eux?

— Plus tard, plus tard, à mon lit de mort tu sauras....

— Votre lit de mort, prononça Caliste d'une voix sombre, qui sait si le mien ne sera pas plus tôt occupé que le vôtre. Parlez donc, je vous en conjure, parlez.

— Ne m'interroge plus, reprit M. Delmot en essayant de la relever; qui sait si ton faible cœur pourrait supporter....

— A présent ou jamais, répéta-t-elle.

— Eh bien! balbutia le docteur, tu n'es point ma fille, et.....

Il fut interrompu par une forte détonnation et Geneviève entra.

— Venez, criait-elle, de la petite terrasse, on distingue parfaitement le feu d'artifice qui se tire au château.

— Un feu d'artifice, répéta M. Delmot, charmé d'être interrompu, et entraînant Caliste.

-- Oui, continua Geneviève, un feu d'artifice magnifique. On assure que c'est pour célébrer les fiançailles de la fille d'un ministre avec le comte Henri de Valbreuse.

Caliste tomba sans connaissance aux pieds de son vieux père.

Durant plusieurs jours et plusieurs nuits, M. Delmot ne quitta presque pas le chevet du lit où sa fille fut retenue par une fièvre dévorante; mais elle repousssait tous les remèdes; elle repoussait même les soins et les caresses de son père. Le nom de Henri s'échappait à chaque instant de ses lèvres, et dévoilait toute la force d'un amour plus profond que l'extrême jeunesse de Caliste n'eût pu le faire supposer.

Ce fut aussi cette jeunesse qui la sauva, du moins qui éloigna le péril le plus éminent, car une fièvre lente continua d'affaiblir ce sang si pur, ce tempéramment déjà si délicat. Cependant le docteur se rassura; et en voyant Caliste reprendre presque toutes ses habitudes,

il eut pu espérer qu'elle se consolerait, s'il n'avait connu la profondeur des impressions de Caliste.

Comme elle ne lui causait plus d'inquiétudes pressantes ; un matin il se décida à visiter quelques-uns de ses voisins malades, qu'il avait été, bien malgré lui, obligé de négliger. Après avoir rempli ce devoir que lui créait seul son bon cœur, M. Delmot revenait avec empressement chez lui, quand il aperçut plusieurs voitures quitter l'avenue du château de Valbreuse et se diriger vers la grande route.

Le docteur entra chez un de ses voisins qu'il voyait plus rarement que les autres ; car il était flatteur, médisant et bavard. Mais peut-être par une curiosité qu'il ne s'avouait pas à lui-même, M. Delmot n'était-il pas fâché dans ce moment de lui trouver ce dernier défaut.

M. Lesbière était à sa fenêtre, il regardait passer la famille de Valbreuse, et essayait de

se faire rendre par les maîtres, les profonds saluts que la livrée remarquait seule.

— Eh bien! voisin, dit M. Lesbière après que la dernière calèche eut disparu; d'où sortez-vous donc? qui vous a retenu? Je croyais chaque jour vous voir au château; car tout ce qu'il y a de mieux dans notre bourg s'y est présenté.

— A mon âge on est peu visiteur, et je ne cherche pas le monde.

—Et vous avez tort, reprit M. Lesbière, on en tire toujours quelque chose, surtout quand on y rencontre une femme telle que la marquise. Savez-vous que si le ministère n'est pas renversé et que le mariage du comte Henri se conclue; cette terre sera érigée en duché-pairie. C'est-à-dire, quand le fils aîné des Valbreuse sera mort, ou que sa folie sera constatée, parce qu'alors la pairie reviendrait de droit au comte Henri.

— Ainsi donc, s'écria amèrement M. Del-

mot, c'est sur la mort de son frère, où sur la certitude de son éternelle folie, que le comte Henri repose ses espérances de grandeur. Mais sur quoi fondez-vous le doute que son mariage ne s'achève pas? ajouta le docteur reprenant un secret espoir.

— D'abord, répondit M. Lesbière, sur la répugnance du comte pour la jeune personne. Il est triste, s'éloigne de sa belle-mère et a, dit-on, d'anciens ou de nouveaux liens qui le retiennent. Ensuite le ministre, l'oncle de cette riche héritière, n'est pas très-solide, à ce qu'on assure, et la marquise est trop habile pour ne pas deviner de loin une disgrâce. Peste! quelle maîtresse femme que cette marquise et quels projets elle a pour notre endroit; d'abord la place de maire sera retirée à ce vieux rustaud de Durant, et, entre nous, je suppose que la marquise veut me l'offrir; on rétablira les chasses royales, les droits seigneuriaux, et ce beau couvent, dont on a fait

une sale tannerie, reviendra au clergé; on bâtira une seconde église, et l'enseignement mutuel qui rend les enfans si malins, sera remplacé par....

— Par les ignorantins, interrompit M. Delmot, tout cela pourrait bien ne convenir qu'à vous seul, monsieur, et même ne pas arriver. Si le comte Henri ne veut pas de ce mariage, adieu le grand crédit de la marquise.

— Ne veut pas, ne veut pas, reprit M. Lesbière, je désirerais bien que vous m'apprissiez qui pourrait résister long-temps aux volontés de madame de Valbreuse; d'un regard cette femme vous atterre, d'une parole elle vous domine, et son beau-fils obéira.

— Cependant, observa M. Delmot, le comte est d'un âge à user de sa volonté et....

— D'abord, interrompit le bavard Lesbière, je crois que le comte est faible et ambitieux, et c'est précisément parce qu'il n'est pas très-jeune que ce dernier sentiment l'em-

portera. Le connaissez-vous, c'est un fort bel homme, doux, humain, généreux.

— Généreux, répéta tout bas M. Delmot en prenant congé de son voisin, ah! j'espère encore pour ma Caliste.

Et il se hâta de retourner près d'elle.

Elle était loin d'être mieux qu'au moment où il l'avait quittée. Geneviève ignorant le mal qu'elle pouvait faire, lui avait appris le départ des habitans du château. M. Delmot se convainquit que pour la soulager il fallait lui parler ouvertement de ses peines; et pressant sur son cœur la main amaigrie de la pauvre enfant, il demanda enfin une confiance qu'il était en droit d'attendre depuis long-temps.

— Qu'exigez-vous, murmura Caliste, puisqu'il n'est plus d'espérance, je dois pleurer seule mon imprudence, et mes torts, envers vous, monsieur.

— Monsieur! reprit le bon docteur et sa voix brisée prouva son émotion, monsieur!

comment ai-je mérité que tu me retires le titre si doux de père, ai-je pu t'aimer davantage, et depuis seize ans n'es-tu pas le seul but, le seul charme de ma vie.

— Caliste cacha sa tête dans le sein du vieillard, et répéta plusieurs fois, je ne suis pas votre fille, je dois sans doute la vie à des parens criminels, la honte....

— Paix, paix, mon enfant, une telle supposition ne t'est pas permise, et tu dois la repousser; je t'ai donné mon nom, ma fortune, tu serais ingrate envers le ciel de te plaindre de ton sort; tu peux même, sans te livrer à de folles espérances, compter sur le bonheur, peut-être même avec le comte Henri.

A ce nom, les yeux de Caliste brillèrent d'un éclat extraordinaire :

— N'a-t-on pas célébré ses fiançailles? murmura-t-elle tristement.

— Non, mon enfant; Geneviève s'est trompée, et nous n'avons pas réfléchi que ce feu

d'artifice était tiré pour célébrer la fête du roi. Il est vrai que la marquise presse son beau-fils d'épouser une jeune personne d'un rang élevé, dont l'alliance peut servir à l'agrandissement de sa maison; mais M. de Valbreuse résiste et aime, dit-on, ailleurs.

— Cher Henri, s'écria Caliste; non, tu ne peux être faux et perfide.

— Pour que j'en juge mieux, reprit M. Delmot, raconte-moi tout ce qui s'est passé; cette connaissance est nécessaire à l'accomplissement de mes projets.

— Que vous apprendrai-je, mon père, répondit Caliste en baissant les yeux; je le vis, je l'aimai. La première fois, j'avais fui à son approche, je l'avais rencontré dans les bois du pavillon, et pendant plusieurs jours je n'y retournai plus; mais je me dis que cet étranger n'y serait pas revenu, et, entraînée par un attrait que je ne pourrais définir, je me retrouvai au même endroit; il y était, mon père... J'es-

sayai de fuir encore; sa main retint la mienne; sa voix si douce, ses yeux si tendres me fixèrent à ma place et je l'écoutai.

Chaque jour il approcha plus près de la porte de notre jardin; je sentis combien je l'aimais : il le sut aussitôt que moi.

Ah! mon père, quel langage enivrant que celui de l'amour! avec quel charme mon cœur s'ouvrit aux émotions qu'il fait naître. Combien la nature me parut plus belle. Je crus ne vivre qu'alors, et je livrai mon âme tout entière. Henri fut le premier à parler des obstacles qui s'opposaient à notre union en me jurant qu'il saurait les vaincre. L'ambition de sa belle-mère le fatiguait, mais ne l'inquiétait pas. Je remarquai pourtant que, malgré sa tendresse, l'espoir de jouer un rôle important dans le monde lui souriait encore; mais au lieu de me craindre comme un obstacle, il aimait à relever mes faibles avantages. Il disait que votre fille pouvait briller dans le rang le plus

élevé, qu'il fallait seulement attendre et cacher prudemment notre amour.

Cependant, croyez-le bien, mon plus grand tourment était de ne pas tout vous confier. Oh! mon père, que de peines se mêlaient au bonheur de mes entrevues avec Henri, quand je vous voyais vous inquiéter de mes absences pour ma faible santé. Hélas! mon cœur était plus faible encore, puisque les prières de Henri ont obtenu que je vous trompasse si longtemps.

— Et, demanda en hésitant M. Delmot, te parlait-il de son mariage avec...

— Comme d'un projet sans importance, répondit Caliste; quand il arrivait près de moi, il ressentait, il est vrai, l'influence de sa belle-mère, mais peu à peu il revenait tout à moi, et me montrait une passion si profonde, que la pensée de me méfier de lui ne m'est jamais venue à l'esprit.

— Alors, interrompit M. Delmot, je le crois

plus faible que coupable; il t'aime, il est impossible qu'il ne t'aime pas; je le verrai, je saurai....

— Vous, mon père, s'écria Caliste avec transport. Ah! je suis sauvée; Henri vous chargera de notre bonheur et il est impossible que vous ne l'assuriez pas.

— Ne te livre pas trop à l'espérance, dit le respectable vieillard en la calmant doucement. L'ambition lutte contre toi et c'est un sentiment bien puissant, cependant il est probable que le comte sera venu te chercher à vos rendez-vous ordinaires; il avait peut-être quelque chose d'important à t'apprendre, il ne faut pas le juger sans l'entendre. Aussitôt que tu seras rétablie, je partirai pour Paris; mais quand j'aurai fait tout ce que m'inspirera ton bonheur, promets-moi, mon enfant, que si je trouve le comte Henri indigne de toi, tu l'oublieras et ne feras jamais aucune démarche sans me consulter.

— Je vous le promets, mon père, répondit Caliste : Si je ne puis cesser de l'aimer, je saurai mourir.

M. Delmot la pressa sur son cœur, et parvint à lui rendre du courage. L'espérance, la jeunesse triomphèrent encore un moment, et quelques jours après, Caliste se trouvant beaucoup mieux, le docteur Delmot partit pour Paris.

Vingt années s'étaient écoulées depuis le jour où Marguerite de Montgelas, fière de sa beauté et de sa naissance, avait senti s'accroître son orgueil en épousant le comte de Valbreuse, tout en ressentant un profond mépris pour cette nouvelle noblesse que son époux avait acceptée, condescendance qui lui donnait les nouveaux honneurs dont il jouissait.

Élevée par une tante, abbesse d'un riche couvent de province, Marguerite était loin d'avoir puisé dans cette éducation monastique l'humilité qui devrait être la première vertu de la religion. Celle qu'on lui avait enseignée était remplie de hauteur et d'exigences. Orphe line en bas âge, au moment où la France commençait à secouer le joug de la noblesse et de la féodalité, Marguerite avait été remise à sa tante par un tuteur qui crut ne pouvoir la placer plus sûrement qu'entre les mains de la seule parente qui lui restât.

Bien dirigé, le caractère de Marguerite fut devenu remarquable de noblesse et de fermeté, gouvernée par une religieuse qui regardait son couvent comme son royaume, et ses sœurs comme ses sujettes, Marguerite devint haute, égoïste et profondément dissimulée. A peine sortie de l'enfance quand les couvens furent détruits, mademoiselle de Montgelas ne trouva d'asile, ainsi que sa tante, que dans une petite

ville obscure où elles vécurent réduite à une médiocrité qui les irritait l'une et l'autre.

La haine de la révolution, les préjugés de la naissance étaient naturels chez l'abbesse; cependant elle savait dissimuler, et, à son école, Marguerite apprit à haïr en silence; mais sa haine était passionnée comme tous ses sentimens, car la force et la puissance de son esprit venait toujours à l'appui de ce qu'elle ressentait.

Sa rare beauté se développait dans l'ombre et prêtait un nouveau charme à un esprit fin et pénétrant et à une facilité d'expression heureuse et brillante. L'abbesse avait reçu une éducation remarquable; Marguerite avait beaucoup appris d'elle; mais elle la surpassait, et à l'âge où les illusions consolent de tout, elle était désillusionnée comme si elle avait été trompée; et elle pensait que tout, jusqu'à sa beauté, devait être pour elle un moyen de fortune.

Ce fut dans de telles dispositions que Mar-

guerite fut amenée à Paris. Sa tante était fort âgée, une partie de sa famille entourait le trône de Napoléon, il fallut se soumettre et baisser la tête sous le joug d'un soldat parvenu; Marguerite renferma sa haine dans le fond de son cœur... De la haine à dix-huit ans! que sera-t-elle plus tard?

Cependant, malgré sa haute raison et sa situation précaire, elle n'eut pas accepté la main d'un général de Bonaparte, si elle n'avait espéré qu'à la place de la nouvelle couronne du comte de l'empire, elle verrait un jour briller celle des marquis de Valbreuse.

Avec une finesse qui est presque toujours jointe à une profonde dissimulation, Marguerite jugea facilement son époux; elle reconnut en lui un homme égoïste, plus vain qu'ambitieux, et conservant dans un âge avancé les prétentions de la jeunesse. Le comte avait épousé mademoiselle de Montgelas, d'abord parce que l'empereur le voulait, et puis parce qu'il pensait

qu'un homme comme lui devait posséder la plus belle femme de la cour; mais il ne l'aimait pas plus qu'il n'avait aimé sa première épouse, pas plus qu'il n'aimait ses enfans. Cette absence de sensibilité n'inquiétait point madame de Valbreuse. Quoique peu avancée dans la vie, elle avait deviné qu'on mène les hommes plus par la flatterie que par l'amour; et, à l'aide de ce puissant auxiliaire, elle dominait son mari en lui persuadant qu'elle obéissait à toutes ses volontés.

Sans pouvoir se l'expliquer, Marguerite se sentit dès le principe une haine profonde pour le fils aîné du comte. Les lettres de celui-ci à son père annonçaient une âme noble, élevée, généreuse, une sensibilité un peu romanesque, sensibilité que Marguerite affectait de tourner en dérision, et une espèce de pressentiment lui disait que leur caractère, leurs manières de sentir étaient totalement opposés. Cette haine s'augmenta de la démarche de son beau-fils qui

annonça qu'il ramenait en France les restes de sa mère. Par faiblesse, M. de Valbreuse n'avait point annoncé son mariage à son fils aîné, et le même motif l'avait engagé à taire à sa femme le silence qu'il avait gardé sur cette importante démarche. Marguerite, blessée des regrets amers qu'exprimait le jeune homme en parlant de sa mère, crut y voir une offense pour elle, ne pouvant s'opposer à ce qu'il vînt à Paris, au moins durant quelques jours; elle saisit ce moment pour reconduire Henri à l'école de Metz, qu'il n'avait quittée que pour assister au mariage de son père.

Les hommages dont elle fut accablée à Metz, l'empire qu'elle exerçait sur Henri ne pouvaient lui faire oublier que celui qu'elle détestait était sous le toît paternel; et satisfaite d'avoir éloigné son frère de lui, parce qu'elle savait qu'elle lui avait causé une peine profonde, elle commençait ainsi sa vengeance.

Henri avait bien demandé de rester à Paris

pour voir son frère; mais sa tendresse fraternelle, tiède et passagère comme tous ses sentimens, céda facilement à l'adresse avec laquelle la comtesse présentait à Henri ce frère inconnu. Elle le peignait comme un pédant; elle employait l'arme du ridicule, arme bien forte entre des mains adroites et dirigée sur un caractère faible et léger; et la légèreté et la faiblesse étaient justement les principaux défauts de celui de Henri. Plus spirituel, plus aimable que son père, il avait beaucoup de rapports avec lui. Supérieur par son éducation et ses connaissances, il possédait comme lui ces formes douces que l'on prend facilement pour de la bonté, il craignait d'affliger parce que l'image de la douleur lui était pénible; toutes ses manières étaient remplies de grâces, et son fin et doux sourire le rendait séduisant; ses passions étaient passagères mais violentes, et sans qu'on put l'accuser de manquer d'une certaine générosité, on sen-

tait, en le pratiquant souvent, que l'intérêt personnel avait un grand empire sur lui. Peu stable dans ses opinions, comme tout les jeunes gens qui ont une haute idée d'eux-mêmes, Henri croyait son jugement supérieur.

Bien jeune, il avait eu quelques-unes de ces bonnes fortunes que la société d'une ville de garnison procure si facilement; par elles il avait jugé les femmes. Marguerite seule échappait à la sévérité de son opinion. La dignité de ses manières, sa supériorité bien marquée en faisait à ses yeux une création à part. Attentive et tendre avec lui, excitant son ambition, flattant son amour-propre, madame de Valbreuse le regardait comme un être sur lequel elle exercerait constamment un puissant empire, car elle connaissait Henri, mieux qu'il ne se connaissait lui-même.

L'instant où il lui échapperait allait cependant arriver. Il devait servir avec activité dans le corps du génie dont il n'était encore

qu'élève. Dès ce moment les projets de la comtesse pour l'avancement de Henri, ne s'arrêtèrent plus, et voulant assurer encore mieux son empire, sous le prétexte de visiter des parens qu'elle avait en Lorraine, elle prolongea son séjour à Metz, jusqu'à l'instant de sa promotion.

Le général l'avertit qu'il partirait bientôt avec l'empereur. La comtesse alors feignit un état de santé qui ne lui permettait pas de revenir de suite, et atteignit ainsi l'époque où elle apprit que le fils aîné de son époux avait rejoint l'armée et qu'Henri était nommé dans une division commandée par un général, auprès de qui elle avait de puissantes recommandations. La comtesse n'arriva à Paris que peu de jours avant le départ du général pour l'Allemagne.

Madame de Valbreuse ne tarda point à s'apercevoir qu'il était blessé dans son amour-propre, le seul endroit où il fut véritablement suscep-

tible de l'être; avec un peu d'adresse elle découvrit que son fils aîné en était cause. Il fallut bien que le comte avouât que, présenté par lui à l'empereur, le jeune de Valbreuse avait montré dans ses réponses aux questions que le monarque lui avait adressées tant de noblesse et de connaissances, jointes à un si chevaleresque dévoûment, que Napoléon en avait paru enchanté.

— Mais, sans doute, dit Marguerite d'un ton ironique, ce savant, ce sage est dénué de grâce et d'usage.

— Au contraire, reprit le comte en soupirant, je l'avais quitté fort jeune, et quoiqu'il ne fût pas mal, je ne m'attendais pas à le trouver si remarquable. Sa taille est haute et bien prise, et quoi qu'il ait une grâce un peu étrangère, ses manières sont distinguées. Il n'est peut-être pas si beau que Henri, il a les yeux de sa mère, remplis de douceur et d'esprit, son teint un peu pâle est...

—Ah! mon Dieu! quelle fadeur s'écria Marguerite : mon cher comte, vous savez mieux que personne quel est le genre de beauté qui me convient, et je vois d'ici que je ne partagerai pas votre admiration pour cette merveille. Mais enfin le voilà éloigné de la cour et dans un régiment.....

—L'empereur a dit qu'il ne l'y laisserait pas long-temps, reprit le comte...

— Il faut s'occuper des équipages de Henri, interrompit de nouveau Marguerite; vous partez tous deux, je suis tentée de suivre aux eaux la baronne de Béthune.

—Attendez, reprit le comte, attendez; peut-être vous écrirai-je dans quelque temps de venir me rejoindre.

Peu de jours après, Henri partit; le comte ne tarda pas à rejoindre sa division, et l'Allemagne réunit à la fois deux frères qui ne se connaissaient pas, et un père plus occupé de lui-même que de ses enfans, même de celui

qu'il aimait autant qu'il pouvait aimer.

Henri, favorisé de la fortune et de la nature, rempli de défauts brillans, était un de ces officiers comme il y en a tant. Il savait son métier, le faisait avec exactitude, disait et même prouvait dans l'occasion que sa vie appartenait à son pays; et il avait puisé dans l'intimité d'une femme adroite, une espèce de machiavélisme fort commode à exercer. Ambitieux, mais trop jeune encore pour sacrifier ses plaisirs, se reposant sur son bonheur et sur les promesses de la comtesse, il y avait beaucoup plus de légèreté que de projets arrêtés dans sa tête. Aussi le voyait-on dans le même jour, le matin, remplir une mission dangereuse, le soir faire trois déclarations à trois femmes différentes et perdre au jeu des sommes considérables.

La comtesse avait persuadé à Henri, que son frère et lui ne pourraient jamais se convenir et durant le court séjour qu'il avait fait à Paris en

revenant de Metz, il avait entendu citer ce frère comme un modèle de perfection.

A la bonne heure, disait légèrement Henri, qu'il reste sage, philosophe, et moi un franc étourdi.

Mais il fut profondément touché, quand un jour, envoyé pour faire une reconnaissance, entouré par un parti ennemi et sentant déjà un fer meurtrier sur sa poitrine, une épée française lui rendit la liberté et sauva ses jours.

— Votre nom? dit-il, au moment où l'officier à qui il doit la vie va s'éloigner rapidement; votre nom?

— Valbreuse.

— Mon frère, s'écrie Henri, en s'élançant dans ses bras, est-ce ici seulement que je devais te voir pour la première fois.

— Hélas! reprit Valbreuse, ce n'est pas moi qui t'ai négligé; mais dans ce moment il faut que je te quitte, ne m'oublie pas, notre mère nous voit.

En prenant le parti de venir demander lui-même une explication au comte Henri, le docteur Delmot faisait taire toutes ses répugnances, soit pour se rapprocher d'une classe que ses opinions philosophiques lui faisaient juger peut-être avec trop de sévérité, soit pour venir réclamer, presque comme une grâce,

les promesses d'un cœur dont il se méfiait. Mais rien n'égalait l'indulgente bonté du protecteur de Caliste : alors qu'il s'agissait de rendre heureux ce qu'il aimait, il ne songeait jamais à lui.

Cependant, il ne dissimulait pas toutes les difficultés qui l'attendaient. Décidé à doter sa fille adoptive d'une fortune assez considérable, il sentait que ce ne serait vraisemblablement pas suffisant pour effacer la tache d'une naissance sur laquelle il ne pouvait donner aucun éclaircissement.

Heureux de conserver Caliste, le dernier bonheur de sa vieillesse, M. Delmot n'avait rien fait pour être plus instruit. Mais dans ce moment, sa conscience réveillée par sa tendresse, lui disait qu'il aurait dû, le jour où il se trouva presque témoin du mariage de celui qu'il croyait le père de Caliste, interroger quelqu'un ; savoir au moins le nom de cette famille.

Au contraire, après avoir prodigué les secours de son art à celui qui paraissait accomplir un sacrifice si pénible, M. Delmot avait quitté précipitamment l'église, comme s'il eut craint que la moindre démarche vint lui ravir le trésor qui lui semblait déjà si précieux.

Il se disait, il est vrai, pour pallier le tort que son silence d'alors faisait peut-être dans ce moment à Caliste, que si le père ou la mère avaient pu réclamer cet enfant, ils l'auraient fait?

Seize années de possession et de bonheur méritaient de la part du docteur la plus vive reconnaissance envers le ciel; mais il sentait que ce bonheur était à son terme, et un triste pressentiment lui disait que l'existence de Caliste était menacée d'une longue suite de peines.

M. Delmot entra dans Paris, cette grande et tumultueuse ville qu'il avait quittée depuis assez de temps pour avoir perdu l'habitude de l'étourdissement qu'elle cause. Il lui en coûtait,

à son âge, de reprendre cette vie agitée, si différente de celle qu'il menait depuis long-temps; et ce ne fut pas sans pousser plus d'un soupir de répugnance qu'il descendit à un hôtel du faubourg Saint-Germain.

Il aurait pu réclamer l'hospitalité de plusieurs amis qu'il avait conservés à Paris; mais l'affaire qui l'y amenait demandait une espèce de mystère, ou du moins de ménagemens qui ne se seraient point arrangés avec la vie que le docteur eût menée chez ses amis. Et puis, en se logeant dans le noble faubourg, il était plus près de l'hôtel de Valbreuse qu'il avait eu soin de se faire enseigner avec adresse par le bavard Lesbière. M. Delmot ne se souciait nullement de mettre un pareil homme dans la confidence de ses relations avec la famille Valbreuse, ou plutôt avec le comte Henri, et il se promettait d'éviter tout rapport avec la marquise, dont la réputation de hauteur ins-

pirait au docteur un éloignement approchant de l'aversion.

Avant de se livrer au repos, il se répétait à lui-même tout ce qu'il se promettait de dire et de faire le lendemain pour assurer le bonheur de Caliste, et ce fut dans ces bienveillantes pensées qu'il s'endormit.

Un songe affreux dont la justesse de son esprit ne pouvait repousser l'impression, vint attrister son réveil; dans son sommeil, il avait vu célébrer un mariage; à côté de l'autel s'élevait un cercueil, une couronne de roses blanches dominait le catafalque, des jeunes filles pleuraient leur compagne qui n'avait vécu que peu d'années, et des voix solennelles répétaient le nom de Caliste.

Fatigué et attristé par ce songe funeste, le docteur résolut de ne plus se rendormir; mais il ne pouvait se présenter chez le comte Henri que lorsque la matinée serait plus

avancée, et qu'aurait-il fait en se levant si matin? Le jour était sombre, une neige épaisse était tombée pendant la nuit. Depuis bien des années, M. Delmot ne s'était trouvé aussi isolé, aussi découragé; et les tristes réflexions, qui l'avaient beaucoup abattu, le replongèrent insensiblement dans un lourd sommeil.

Il dormit long-temps : après avoir fait sonner sa montre, il se hâta de commander et de prendre un léger déjeûner, et sortit pour se rendre à l'hôtel de Valbreuse. Il marchait profondément préoccupé de l'entrevue qu'il allait demander, quand un groupe de monde vint lui barrer le passage.

Ce groupe accompagnait un brancard, sur lequel était couchée une femme dont on ne pouvait distinguer que la longue chevelure en désordre toute souillée de sang. Un enfant de huit à dix ans suivait le brancard, en nommant sa mère et poussant des cris lamentables.

Émun jusqu'au fond de l'âme, M. Delmot suivait machinalement ce triste cortège, lorsqu'il aperçut près du brancard un étudiant en médecine dont il avait été le professeur. Celui-ci vint serrer avec empressement la main du docteur dont il avait reçu mille preuves d'intérêt et d'affection. Il lui apprit qu'un accident avait réduit la pauvre créature qu'il escortait à l'état le plus déplorable.

— Il paraît, continua le jeune étudiant, que cette femme demandait l'aumône à la porte de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, quoiqu'elle ait quelque chose en elle de distingué, et qu'elle ait dû être très belle; ses vêtemens sont mauvais, mais non communs, sa tête était recouverte d'une mantille noire, et à son accent, les autres mendians ont décidé qu'elle était étrangère. Le mécontentement de voir augmenter leur nombre, l'envie, la méchanceté, leur ont fait pousser rudement cette malheureuse créature, au moment où une noce magnifique sortait

de l'église. Les uns disent qu'elle est tombée du haut des marches; d'autres, qu'elle a jeté un grand cri en voyant les époux, et s'est précipitée sous les roues de leur voiture.

Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que de fougueux chevaux ont passé sur le corps de cette malheureuse, et qu'elle est grièvement, et je crois même, mortellement blessée. Le sang coule d'une profonde blessure à la tête; on allait la transporter à l'hospice, lorsque je me suis approché. Ce pauvre enfant que vous voyez retenait et appelait sa mère à grands cris. On m'a dit où elle demeurait, et je me suis décidé à la faire conduire chez elle et à lui prodiguer mes secours; mais peut-être aurais-je mieux fait de la laisser conduire à l'hôpital. Si elle est dans la misère, je ne puis guère lui donner que mes soins; mais j'avoue que tout dans cette infortunée m'a inspiré un intérêt extraordinaire.

—Vous avez raison, dit le bon M. Delmot, il

faut la porter chez elle; nous verrons à nous deux, mon jeune ami, puisque vous avez la volonté et moi la faculté d'obliger.

En parlant ainsi, le docteur oubliait entièrement le but de sa sortie. Jamais il n'avait repoussé un appel fait à son cœur; et arrivé au pied d'un noir et difficile escalier il trouva encore des forces pour aider à porter jusqu'au dernier étage la pauvre blessée.

Un cri d'effroi échappa à la vieille femme qui ouvrit la porte d'une chambre presque entièrement démeublée.

— Antonia! répétait-elle, pauvre Antonia, qui t'a mis dans cet état et pourquoi as-tu voulu...

On l'interrompit et elle aida à poser sur l'unique couche de ce pauvre réduit Antonia, que son fils tenait étroitement embrassée, et dont les cris déchiraient le cœur.

— Mon enfant, lui dit le docteur, laisse-nous panser ta mère, et avec la douceur et

l'adresse qu'inspire la bonté, il aida le jeune étudiant.

Sa pitié généreuse eut promptement suppléé à ce qui manquait, et un soupir douloureux annonça que la pauvre Antonia revenait à la vie.

Son premier regard fut pour son fils; les linges sanglans qui étaient encore auprès d'elle, lui rappelèrent son horrible accident.

— Je devais mourir de sa main, murmura-t-elle, mon sort s'accomplit... il était temps.

— Reprenez courage, prononça M. Delmot; nous espérons beaucoup, la blessure n'est pas mortelle. Vous ne manquerez de rien, nous vous soignerons.

Antonia tourna vers lui ses grands yeux noirs que faisaient ressortir encore son extrême pâleur. Elle essaya de parler et ne versa que des larmes.

—Oh! combien je vous remercie, monsieur, dit-elle enfin avec un douloureux effort; mais je ne m'abuse point, et les douleurs

que j'éprouve m'apprennent ce que votre humanité voudrait me cacher. Je vais mourir, hélas! j'ai tant appelé la mort que je devrais être satisfaite. Mais, je suis mère, et je sens dans ce moment combien je tenais encore à la vie. Enfin, puisque ma dernière heure est arrivée, j'ai besoin de la bien employer. Dites-moi donc, dites-moi, car il le faut, puis-je vivre encore une journée?

L'étudiant posa ses doigts sur le pouls d'Antonia, et dit à M. Delmot :

— Puisqu'elle a besoin de savoir la vérité, nous ne pouvons lui dissimuler.....

— Oui, oui, par pitié pour mon fils, la vérité, la vérité?

— Eh bien! répondit le jeune homme, profondément touché, je crains que vous ne voyiez pas le jour de demain.

Un morne silence suivit cet arrêt; les sanglots de l'enfant le troublaient seul; la vieille femme, à genoux près du lit, murmurait des

prières ; le vent soufflait avec violence et ébranlait les vieux châssis d'une fenêtre qui tenait à peine ; le jour, ce jour qui devait être le dernier de l'infortunée Antonia, n'était pas très avancé et cependant il semblait à son déclin, tant le ciel était sombre.

L'étudiant reprit de nouveau le bras d'Antonia. — Il est temps, il est temps, s'écria-t-il, d'appeler ici les secours de la religion, nous ne pouvons plus rien.

— Oui, balbutia Antonia, que je meure réconciliée avec Dieu. Mais avec un prêtre, ajouta-t-elle avec instance, appelez ici le comte Henri de Valbreuse, dites-lui que je vais mourir ; c'est à lui que je dois remettre mon enfant.

M. Delmot frémit à ce nom.

— Je vous en conjure, murmura-t-elle d'une voix mourante, qu'il vienne, et...

L'impitoyable mort fit taire cette prière déchirante ; Antonia s'appuya sur le bras du

docteur Delmot, se débattit un instant, se releva, attira son fils sur sa poitrine, puis retomba, et les dernières paroles qu'on pût distinguer furent le nom de Henri de Valbreuse !...

Après avoir été si brusquement séparé de son frère à l'instant où il venait de le voir pour la première fois, et dans une circonstance aussi touchante, Henri, fidèle à son caractère, se sentit pénétré de tendresse pour lui. Cet ami que lui avait donné la nature, ce don du ciel qu'il avait tant négligé était

devenu à ses yeux un trésor inestimable, il ne voulait plus s'en séparer, et ce fut dans tout le feu d'un premier enthousiasme qu'il écrivit à la comtesse.

Elle avait employé trop d'adresse à l'éloigner de son frère pour qu'Henri pût soupçonner ces secrets sentimens; aussi il se croyait assuré qu'elle emploierait tout son crédit pour qu'il put passer dans la même division que son frère; et il était certain que si elle le voulait, elle réussirait.

Fidèle à son caractère, la comtesse répondit à Henri comme si elle partageait les sentimens qu'il exprimait si vivement. Mais au travers de phrases perfidement sentimentales, elle sut jeter avec adresse, quelques réflexions qui devaient refroidir la chaleur de Henri. Se fiant encore plus sur son caractère léger, elle ne douta point que le temps ne diminuât promptement l'excès d'une reconnaissance et d'une amitié qui ne prenait pas sa

source dans une sensibilité bien profonde.

En effet, après avoir entretenu quelque temps avec son frère une correspondance tendre et soutenue, de nouveaux événemens, de nouveaux plaisirs firent oublier à Henri le désir de se réunir au colonel.

De son côté, le général de Valbreuse s'occupait assez peu de ses enfans. Henri s'en consolait, mais son frère s'affligeait de ne pas trouver dans ceux avec qui il était uni par les liens du sang cette tendresse vive et profonde si nécessaire à son cœur sensible. Après avoir long-temps gémi de cet éloignement, son âme aimante accueillit avec transport un nouvel aliment à son besoin d'attachement et d'intimité.

Valbreuse rencontra enfin ce bien si précieux que rien ne peut remplacer, que la fortune et le bonheur ne donnent pas toujours : il trouva un ami.

Romuald d'Orsini, officier dans le même ré-

giment, ayant les mêmes principes, les mêmes talens, présentait dans son caractère des contrastes qui ne firent que resserrer leurs liens. Passionné et violent, il ne possédait point, comme Valbreuse, une raison supérieure unie à une âme forte; d'une grâce entraînante, d'un commerce facile, son imagination, qu'une éducation sérieuse ne lui avait point appris à gouverner, était la source de toutes ses peines et de toutes ses jouissances. Une passion malheureuse qu'il n'essayait pas de vaincre usait les ressorts d'une existence déjà débile et lui inspirait un profond mépris de la vie, sa bravoure était plutôt la suite du découragement que d'un point d'honneur raisonnable, et plus d'une fois Romuald et Valbreuse avaient donné des preuves d'un éclatant courage, quoique prenant leur source dans des motifs différens. Tous deux avaient reçu sur le même champ de bataille un grade et le signe de l'honneur payés de leur sang, enfin il n'était guère d'oc-

casions où on ne les citât comme des modèles de conduite, et de dévouement l'un envers l'autre.

Des circonstances malheureuses vinrent les unir davantage : Valbreuse fut blessé assez grièvement et Romuald perdit sa mère, le seul lien de famille qui lui restât. Ils se consolèrent ensemble, et sans oublier qu'il avait un frère, sans cesser de désirer son bonheur, le fils aîné du comte de Valbreuse sentit que les liens du sang se relâchent peu à peu quand ils ne sont point cimentés par l'amitié ; et il se sentit chaque jour moins de penchant à se rapprocher d'une famille qui le traitait avec tant d'indifférence.

Le bruit des succès de son fils aîné importunait le comte, et la haine de la comtesse s'en accroissait ; elle s'irritait de l'avancement du colonel de Valbreuse et des éloges qu'on ne cessait de faire de lui ; il lui semblait que c'était autant de vols faits à son favori, songeant d'ail-

leurs à l'âge de son époux, elle pensait aussi avec humeur et crainte que le frère de Henri, appelé à succéder aux titres de son père et annonçant, si jeune encore, de si brillantes qualités et un caractère si ferme, serait un jour un obstacle à la domination qu'elle voulait continuer d'exercer.

Qui peut tenter d'expliquer les sentimens secrets des femmes? Presque toujours injustes ou passionnées dans leurs jugemens, elles haïssent comme elles aiment, sans raison; ce fut du moins pour satisfaire un sentiment d'aversion qu'aucun motif ne justifiait, que la comtesse employa son crédit à faire quitter l'Allemagne à Henri, afin de l'éloigner plus sûrement de son frère.

La guerre s'allumait en Espagne, Henri reçut l'ordre de s'y rendre.

Avec son insouciance ordinaire, il avait laissé échapper plus d'une occasion de revoir son frère ; et au moment de quitter le même

sol que lui, il ressentit le désir de s'en rapprocher. Mais la division du colonel Valbreuse se trouvait assez éloignée, il fallut partir, et le mouvement passager de tendresse qu'avait éprouvé Henri était dissipé à son arrivée à Paris. Après y avoir passé plus de temps qu'il n'eut dû le faire, il rejoignit enfin son nouveau poste au-delà des Pyrénées.

Le fils aîné de M. de Valbreuse en apprenant que son frère avait quitté l'Allemagne sans le revoir, éprouva un sentiment de peine que sut affaiblir l'amitié si vive que lui témoignait Romuald. Peu après, envoyé en mission au quartier-général, il apprit que Napoléon allait quitter la grande armée pour aller jouer le rôle de conciliateur entre le roi des Espagnes et son fils.

Introduit devant l'empereur, le colonel de Valbreuse en se rappelant la bienveillance de son premier accueil sentit renaître le désir de voir se réaliser les espérances qu'il avait con-

çues d'être attaché à sa personne. Mais il aperçut au milieu des généraux qui entouraient Napoléon, le comte de Valbreuse qui détourna les yeux avec embarras ; et il sentit les siens se remplir de larmes.

Après avoir lu les dépêches apportées par le colonel, l'empereur l'interrogea avec intérêt et parut ne rien ignorer des circonstances où il s'était distingué. Le cœur du jeune homme battit de plaisir et d'orgueil quand il entendit ces mots prononcés par celui qui connaissait si bien les hommes.

— Chevalier de Valbreuse, votre conduite fait honneur à votre nom et surtout au nom français. Mon beau-frère, le roi Murat, m'a prié d'attacher à sa personne quelques officiers de mérite ; si cela vous convient, vous pouvez le suivre, il va remplacer le roi Joseph à Naples.

Le colonel s'inclina avec reconnaissance et osa solliciter, pour son ami, la même faveur,

la pensée d'aller en Italie lui était agréable; puisque rien ne le retenait en France.

Cependant s'il eut aperçu un regret dans les yeux de son père, si un mot d'amitié l'avait retenu... Mais non, le comte se détourna avec indifférence; on eut dit qu'il entendait décider de l'avenir d'un étranger.

—J'y consens, répondit Napoléon : Romuald d'Orsini est un officier distingué, d'origine italienne d'ailleurs, ainsi je me fais un plaisir de ne point vous séparer, chevalier; car, pour que vous n'oubliez pas que je vous prête seulement à Joachim, je vous donne une dotation en France.

Le chevalier s'inclina sur la main de l'empereur et sortit le cœur plein de reconnaissance et de tristesse. Qu'avait-il fait pour devenir ainsi étranger à sa famille, à son père? Quoi! pensait-il, on a disposé de mon sort devant lui, sans qu'il daignât s'en occuper. Je serais donc seul au monde sans Romuald! Et

sur son mâle visage coulaient des larmes qu'il essayait vainement de retenir.

Le colonel crut devoir se présenter chez son père avant de quitter le quartier-général. Cette entrevue fut triste pour l'un et embarrassante pour l'autre. Le comte essaya légèrement quelques conseils, parla uniformes, batailles, avancement, pas un mot qui partit du cœur; et quand son fils s'approcha pour lui dire un adieu qui pouvait être bien long, la main du comte pressa indifféremment la sienne, aucune émotion ne se montra sur son visage. Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent.

Aussi ne fut-ce qu'en rejoignant Romuald, en lui apprenant qu'ils ne devaient pas se quitter, que l'âme de Valbreuse retrouva un peu de sérénité. Mais l'émotion de son ami fut si violente en apprenant qu'il allait revoir l'Italie, où il n'avait plus aucun liens de famille, que le colonel se convainquit que la mélancolie de Romuald et sa préoccupation habituelle

prenaient leur source dans un amour passionné pour une femme qui habitait cette contrée. Il ne lui fit aucune question; le colonel de Valbreuse comprenait qu'il est des secrets que l'honneur défend de confier même à l'amitié.

Quand la comtesse apprit que l'objet de sa haine allait quitter la France, elle en éprouva une grande joie qui fut cependant troublée par les inquiétudes qu'elle ressentait pour Henri.

L'Espagne d'abord envahie, ne tarda point à repousser le joug qu'on voulait lui imposer. Elle redemanda son roi, on lui répondit en lui présentant des fers et un nouveau maître. Henri blessé à différens sièges, paya de son sang la décoration des braves qu'on n'accordait alors qu'à la valeur.

Sur tous les points de la péninsule, les Français furent tour à tour vainqueurs et vaincus. Plus d'une fois le découragement se mit parmi les troupes. Les années s'écoulaient sans amener de résultats heureux et le général de Val-

breuse songeait à solliciter pour Henri un changement d'armée, lorsque ses lettres cessèrent et qu'on apprit que Rodrigo, ville importante située sur les frontières du Portugal, était retombée au pouvoir des Espagnols. On apprit en même temps la mort d'Henri de Valbreuse qui commandait le génie de cette place dont les Français avaient été maîtres durant plusieurs mois

Pendant qu'un jour nébuleux éclairait de sa lueur blafarde la misérable couche où mourait Antonia, celui qu'elle avait appelé avec tant d'instances, Henri de Valbreuse, au comble de ses vœux et bercé par les plus brillantes espérances, ramenait de l'autel la fille d'un ministre en faveur, à laquelle il venait de

donner son nom ; et une foi qu'il avait jurée à Antonia, et à Caliste.

Déjà plusieurs heures s'étaient écoulées au milieu des félicitations et d'un banquet splendide que la marquise de Valbreuse présidait avec une grâce et une dignité où perçait la joie d'avoir vu tout céder à sa volonté. Cependant elle jetait avec mécontentement de fréquens regards sur la figure de Henri ; elle le connaissait trop bien pour ne pas y lire, une tristesse qu'il ne pouvait dissimuler, et qui malgré ses efforts, remplissait ses yeux de larmes. Une oppression douloureuse faisait tour à tour pâlir son front, ou le couvrait d'une sueur brûlante.

Cet interminable repas finit, on passa dans les salons où était rassemblée l'élite des artistes de la capitale. Mais tels mélodieux que fussent leurs accens, et leurs accords, ils ne pouvaient faire oublier au comte Henri le cri déchirant qu'il ne craignait que trop d'avoir reconnu ; et

la voix de sa conscience lui criait encore plus que c'était bien Antonia si fidèle, si dévouée, qu'il avait foulé du pied de ses chevaux.

C'était elle, elle à qui il devait la vie et à qui peut-être il avait donné la mort. Et quelle mort que celle qui est précédée par la trahison de ce qu'on aime! Incapable de résister plus long-temps à cette affreuse pensée, Henri s'échappa enfin et s'enfuit dans son appartement. Là, fermant avec frénésie les portes qui conduisaient aux salons, il tomba anéanti sur un siège.

« Je suis donc seul s'écria-t-il, je puis pleurer... Fatale ambition! méprisable caractère! j'ai cédé, j'ai donné à une autre qu'à la mère de mon fils, qu'à ma bienfaitrice, le nom sacré d'épouse!... Antonia, c'était toi, quelle autre voix que la tienne aurait prononcé mon nom avec cet accent déchirant? Quelle autre eut dit comme toi? mon Henri!...

Quelle autre? N'ai-je donc qu'une victime,

reprit-il en se levant avec égarement, Caliste, Caliste que j'avais juré d'aimer, que j'ai été chercher dans sa solitude, dans son heureuse obscurité pour troubler sa vie et l'abandonner lâchement. Et je vis, j'existe après avoir fait tant de mal.

Suis-je donc né méchant ; mon cœur est-il sans pitié ? Non, car je souffre mais je suis pire qu'un méchant, je suis méprisable. Et il fondit en larmes et cacha dans ses mains sa tête en feu.

— Henri, prononça une voix sévère : que faites-vous ici, et pourquoi ces larmes ? Henri leva la tête et aperçut la marquise dont la figure froide et majestueuse lui imposait toujours une crainte et un respect involontaires. Il garda le silence ; elle continua : vous n'êtes plus un enfant, et je vous blâme de vous livrer ainsi à ce désespoir de jeune homme qu'on ne doit plus trouver que dans les romans. Venez, on pourrait s'étonner de votre absence, déjà

on a remarqué votre préoccupation, votre sombre de tristesse; et votre noble épouse aurait droit de s'en offenser.

— Je crains, répondit Henri, qu'elle n'aie sujet de s'offenser bien plus encore, car il m'est impossible de la rejoindre.

— Impossible, reprit la marquise avec dédain, qu'y a-t-il d'impossible pour un homme? Mais j'oublie, ajouta-t-elle ironiquement, que vous n'en avez pas le caractère, et qu'accumulant fautes sur fautes, faiblesses sur faiblesses, vous ne savez réparer le mal que vous avez fait, que par un plus grand encore...

— Voilà la première fois, interrompit Henri avec amertume, que vous êtes vraie avec moi, car vous me jugez aussi coupable que je le suis réellement. Jusqu'à présent vos louanges avaient justifié toutes mes fautes. Mais laissons cette discussion, madame, tâchez de colorer mon absence, et laissez-moi la liberté de pleurer.

— Pleurer, reprit la marquise, mais apprenez-moi au moins à qui vous donnez des larmes. Est-ce à la fille d'un obscur médecin de village, ou à votre héroïque Espagnole? Vous avez, mon cher Henri, une sensibilité si diverse qu'il est toujours difficile d'en connaître l'objet.

— Votre langage est bien changé, madame, vous me plaigniez autrefois, tout en blâmant la faiblesse de mon caractère et la violence de mes passions. Mais, dois-je en effet m'attendre à la pitié, moi qui n'en ai eu pour personne. Moi, qui suis peut-être la cause de la mort de celle qui avait sauvé ma vie. Et le comte Henri retomba anéanti et désespéré.

— Quel enfantillage, s'écria la marquise, croyez-vous réellement que toutes les femmes abandonnées par leurs amans conservent un désespoir éternel. Cette menace est toujours dans leur bouche, mais presque toutes elles se consolent. Au reste, n'étiez-vous pas votre

maître, ai-je forcé votre volonté, n'avez-vous pas senti vous-même, que vous ne pourriez, sans vous avilir, épouser une femme sans nom, sans naissance, que vous avez traînée à votre suite à l'armée et qui avait consenti à porter publiquement le titre de votre maîtresse?

— M'avilir en épousant Antonia! s'écria Henri, non, car son âme était noble et généreuse, elle m'avait tout sacrifié; je l'aimais, je l'aime encore.

— Et cependant, reprit la marquise, toujours avec plus d'ironie, depuis que vous l'avez abandonnée, vous vous êtes cru amoureux plusieurs fois, et dernièrement encore, à Valbreuse, n'a-t-il pas fallu pour charmer vos loisirs que vous vous prissiez de belle passion pour une jeune fille, dont on vante, il est vrai, la beauté? Mais vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez, même alors, vous considérer comme libre, puisque vous aviez reconnu avec moi, l'importance de votre mariage avec la nièce

du ministre. Et en effet, ne va-t-il pas amener ce que nous désirons l'un et l'autre. Valbreuse sera érigé en duché, et la pairie va vous revenir de droit, car il faut pourtant faire constater la folie de votre frère. En prononçant ces derniers mots, la voix de la marquise s'altéra, elle pâlit et parut à son tour vivement émue. Enfin, reprit-elle en relevant bientôt la tête avec fierté, enfin, tout vous sourit, et cependant, vous livrant à des souvenirs inutiles, vous regrettez aujourd'hui ce que vous dédaigniez hier. Et suivant la règle des gens faible, vous vous en prenez à tout le monde de vos fautes, avant de vous en accuser vous-même.

— Hélas! dit Henri, je pouvais m'étourdir sur des torts qu'on s'accoutume dans le monde à traiter légèrement : l'abandon d'une femme. Mais sa mort, mais l'avoir causée, cette pensée me déchire.

— Vous vous créez à plaisir des remords, reprit la marquise. A l'époque de votre sépa-

ration d'avec Antonia, vous lui offrîtes pour elle et son fils, une existence au-dessus du besoin.....

— Elle refusa tout, interrompit Henri.

— Il est vrai, mais vous ne pouviez vous punir de cette fierté mal placée ; elle partit pour l'Espagne, j'en eus l'assurance...

— Cependant, interrompit-il encore, aujourd'hui-même, il m'a semblé la reconnaître, et cette voix déchirante, qui jeta ce cri lamentable au moment où...

— C'était une vieille mendiante qu'un accident, dont nous ne pouvons être responsables, a jetée sous les pieds des chevaux. J'ai donné l'ordre qu'on en prît soin, et heureusement elle n'a été que légèrement blessée. Chassez donc, mon cher Henri, ces ridicules souvenirs, quittez cette triste physionomie, remettez-vous et suivez-moi.

Accoutumé à croire la marquise, Henri n'insista plus, et dominé par son caractère insou-

ciant, il rentra avec de plus heureuses dispositions dans l'assemblée, qui commençait à s'étonner de son absence. Bientôt, le prestige du monde, son éclat séduisant s'emparèrent seuls de son esprit ; facilement entraîné par la nouveauté, il pensa qu'avec une fortune considérable, le sort lui livrait aussi une femme jeune et agréable ; il sentit qu'il fallait soutenir cette réputation d'amabilité à qui il croyait devoir ses succès ; grâce à son inconcevable légèreté, il se montra plus aimable, plus brillant que jamais ; et si on lui eut demandé dans cet instant quel était l'homme le mieux traité du sort : son sourire orgueilleux aurait été la meilleure réponse.

La marquise l'examina plusieurs fois sans qu'il le remarquât ; et après avoir conduit la jeune épouse à la chambre nuptiale, elle se retrouva seule chez elle et se dit avec le plus froid mépris : Marionnette sans dignité, sans caractère, dupe de son amour-

propre et de tous ceux qui voudront le flatter ! Ah ! quelle différence entre lui et cet infortuné... Après ces paroles murmurées sourdement, elle tomba dans la plus sombre rêverie, et les premiers rayons du jour la retrouvèrent à la même place ; mais le jour lui rappela également, qu'une femme qui sacrifie tout à l'ambition, n'a pas le droit de pleurer.

Le docteur Delmot retint long-temps la main d'Antonia, que la mort avait rendue immobile, et il aurait prolongé plus long-temps les réflexions douloureuses que lui inspirait cette fin prématurée et les dernières paroles qu'il avait entendues, si les cris déchirans de l'enfant de la pauvre victime, ne l'avaient

tiré de son accablement; après l'avoir doucement caressé pour essayer de le consoler, M. Delmot demanda à la vieille hôtesse si elle était parente d'Antonia; quels étaient les moyens d'existence de cette infortunée, et à qui on pourrait remettre son fils?

— Hélas! répondit la bonne femme, je ne lui connais ni parens ni amis. Il y a environ un an qu'elle se présenta chez moi pour louer une chambre garnie. Quoique plongée dans une tristesse approchant du désespoir, elle n'était pourtant ni aussi maigre, ni aussi malade que je l'ai vue depuis. Elle habitait seule et ne voyait son fils que les dimanches à sa pension où elle allait régulièrement; elle ne sortait que pour s'y rendre. Antonia ne recevait personne et passait sa vie dans une profonde solitude. Un peu de lait était ordinairement sa seule nourriture, et même elle restait quelquefois des journées entières sans rien prendre.

Elle me payait exactement; mais je voyais

peu à peu disparaître les effets qu'elle avait apportés qui étaient tous élégans. Un jour, une grande et belle dame vint la demander, je la conduisis à la pièce qu'occupait Antonia, avec qui elle resta long-temps ; je la vis ensuite remonter dans une voiture armoriée, et je pensai qu'Antonia pouvait avoir quelque chose d'heureux à m'apprendre ; je frappai long-temps inutilement à la porte de sa chambre ; inquiète, j'ouvris. La pauvre Antonia était étendue sans connaissance sur la terre ; sa tête avait sans doute frappé avec violence, car elle y avait une blessure d'où sortait beaucoup de sang. A côté d'elle, sur une table était une bourse pleine d'or et une lettre fermée d'un cachet blasonné. Je secourus Antonia et voulus la mettre au lit. Mais elle s'y refusa, tomba à genoux et prononça une longue prière en espagnol, en répétant, au milieu de sanglots déchirans, le nom de Henri.

Comme je savais que c'était celui de son

enfant, je pensai qu'il lui était arrivé quelque accident. Elle me répondit d'un air égaré : il vit puisque j'existe encore. Antonia resta quelques heures dans un anéantissement effrayant; ensuite, elle compta avec moi, emporta ce qui lui appartenait et je ne sus plus ce qu'elle était devenue. Mais il y a deux mois qu'elle reparut, son enfant avec elle. Hélas ! combien elle était changée, sa pâleur était cadavéreuse, ses yeux étaient caves et rouges de larmes, au milieu de ses longs cheveux noirs, on en voyait briller d'une blancheur éblouissante.

Je savais qu'elle n'avait que vingt-huit ans, et, au premier aspect, elle en montrait cinquante. Sa voix était faible, elle toussait beaucoup. Aussi, je suis bien convaincue que même sans l'accident d'aujourd'hui, elle n'eut pu vivre long-temps. Elle me demanda si je pouvais la loger, et m'apprit qu'elle revenait d'Espagne. A mon tour, je lui racontai que le malheur ne m'avait pas épargnée, qu'on m'avait vo-

lée, que j'avais été malade; enfin, que je n'avais conservé que cette misérable chambre, dont je lui offris cependant la moitié. Elle accepta.

Antonia adorait son fils et ne le laissait manquer de rien; sa vie était encore plus triste que la première fois qu'elle avait demeuré ici, quoiqu'elle sortît beaucoup et seule. Souvent aussi elle écrivait, mais n'envoyait ni ne recevait jamais de lettres. Enfin, ces jours derniers, son désespoir parut augmenter, elle pressait son fils dans ses bras et répétait d'une manière convulsive le nom de Henri. Ce matin elle est sortie, et vous savez dans quel état vous l'avez ramenée.

— Et toi, mon enfant, demanda le docteur au fils d'Antonia, connais-tu des parens, des amis?

— Non, monsieur, répondit le pauvre petit : avant d'être dans la pension où maman venait me voir, j'étais à la campagne; on m'y laissa jusqu'à six ans, et j'en suis bien sûr, malgré la volonté de ma pauvre mère, ce qui fit que

lorsque j'entrai en pension, on se moqua de ce que je ne connaissais pas même mes lettres.

— Et avec ta maman, reprit le docteur, n'as-tu jamais vu personne?

— Si fait, dans les commencemens, il venait quelquefois avec elle un monsieur qu'elle me disait de nommer mon père.

— Mais, insista M. Delmot, tu sais sans doute le nom de ton maître de pension, et où nous pourrions le trouver.

— Certainement, monsieur, s'écria l'enfant, avec fermeté, mais maman m'a défendu de jamais le dire. En Espagne, on me l'a souvent demandé, mais j'ai toujours obéi à ma mère.

— Et tu te souviens bien de ce qui s'est passé en Espagne?

— Oui, monsieur, dit l'enfant pleurant plus fort, nous fûmes bien malheureux. Partout on repoussa, on insulta ma mère ; on l'accusait d'avoir sauvé et suivi un Français. Nous fûmes à Rodrigo où était la maison de son père,

mais le gouvernement s'en était emparé ; on nous chassa de partout. Une fois même, des méchans voulurent me tuer parce que, disaient-ils, j'étais le fils d'un Français.

M. Delmot soupira, et pressa avec plus de pitié la petite main de l'enfant.

— Voilà, dit l'hôtesse, qui pendant ce temps avait cherché dans une vieille armoire, Voilà une cassette où sont les papiers d'Antonia, peut-être vous donneront-ils quelques éclaircissemens.

En présence de cette femme et du jeune étudiant, le docteur Delmot l'ouvrit, elle contenait un livre de piété, un chapelet, un médaillon renfermant des cheveux et une croix d'honneur brisée, attachée à un ruban taché de sang; un cri de surprise faillit échapper à M. Delmot, quand il lut ces mots tracés sur l'adresse d'un assez gros paquet : « Papiers de famille à remettre au docteur Delmot, médecin à Paris. »

Il rompit le cachet, et le premier papier qu'il trouva fut l'acte de naissance d'Antonia, fille de Perez d'Aranda, et de Thérèse Delmot.

— Oh! destinée! s'écria-t-il, quoi! cette pauvre délaissée que j'ai assisté à ces derniers momens, est la fille de celle qui m'abandonna quand j'avais recueilli son enfance. Mais, je me soumets, et puisque Dieu m'éprouve ainsi sur le bord de ma tombe, je dois me résigner. Mon ami, reprit-il après un assez long silence en s'adressant au jeune étudiant, admirez avec moi les décrets de la Providence qui permet que je retrouve ma petite fille dans cette jeune femme. J'emmène son fils, j'emporte ses papiers; allez vous reposer, demain je compte encore sur vos bons offices pour m'aider à rendre à cet infortunée les derniers devoirs d'une manière convenable. Et M. Delmot prit la main du fils d'Antonia, et voulut l'emmener.

— Non, s'écria l'enfant, je reste ici, je

veux qu'on m'enterre avec maman, puisque le pauvre Henri n'aurait plus d'amis sur la terre.

— Je serai le tien, dit M. Delmot, en élevant la main sur le cadavre d'Antonia, comme pour le prendre à témoin de son serment ; je veillerai sur toi tant que je vivrai, et après moi, Caliste te protégera, à moins que..... Mais, je le jure, du moins, tu ne souffriras jamais du besoin.

Henri avait enfin consenti à partir, sous la condition qu'on lui montrerait encore sa mère le lendemain. Après lui avoir fait prendre quelque nourriture, M. Delmot le fit coucher dans son propre appartement et le pauvre orphelin, vaincu par la douleur et fatigué d'avoir versé tant de larmes, s'endormit en prononçant le nom de sa mère.

Ce fut alors que M. Delmot put se livrer à ses réflexions. Il n'en pouvait douter, Henri de Valbreuse était le séducteur d'Antonia, et

il avait payé son amour d'un lâche abandon. Mais que penser de l'exclamation de cette infortunée : Je devais mourir de ta main, Henri!... Elle avait été foulée par des chevaux qui traînaient de nouveaux époux. Serait-il vrai que tant d'horreurs fussent possibles, et le comte serait-il marié!

Le souvenir de sa chère Caliste qu'avait éloigné les événemens de la journée, se présenta au docteur. Pauvre enfant! se dit-il, comment supportera-t-elle ce dernier coup, se consolera-t-elle en apprenant la trahison du perfide Henri. Non, sans doute, car il n'est que trop vrai que l'on aime encore alors qu'on n'estime plus. Elle en mourra, se disait le docteur, elle en mourra! Oh! mon Dieu, que ce ne soit pas du moins avant que je ne descende le premier dans la tombe. Mais cet orphelin, qui le protégera alors?

Dans ce moment, le jeune Henri endormi

appela sa mère d'un accent douloureux et effrayé.

— Hélas! tu l'appelles en vain, soupira le docteur; elle dort d'un sommeil qui n'a point de réveil. Elle est là où tous les malheurs sont comptés comme des vertus quand on les a supportés avec résignation, et qu'on ne les a pas mérités. Puisse la connaissance des papiers d'Antonia ne point servir à me révéler des fautes que Dieu seul pardonne, et sur lesquelles les hommes jettent le mépris et la honte.

M. Delmot ouvrit la cassette, tremblant autant de découvrir ce qui concernait Antonia, que d'acquérir la certitude qu'Henri de Valbreuse était son séducteur, et la cause de sa mort. S'il en est ainsi, s'il est le bourreau d'Antonia; se disait le docteur, je ne le verrai point, je ne lui demanderai rien pour son fils. Je retournerai vers Caliste, je lui ramènerai cet innocent à aimer et je tâcherai qu'elle oublie le passé.

Le docteur visita tous les papiers renfermés dans la cassette et trouva au fond un cahier dont l'écriture était inégale. Le nom de Valbreuse y était vingt fois répété; et ces mots écrits sur la dernière page ne lui laissèrent plus de doute : « Henri se marie demain, demain!... Eh bien! je veux le voir encore, je suis sûre d'en mourir et c'est ce que je veux!.. » M. Delmot ne put résister à l'intérêt que ces lignes firent naître en lui, et quoique l'heure fût assez avancée et que sa fatigue fut extrême, il lut sans s'interrompre ce qui suit :

« Isolée, étrangère dans le monde où je n'avais qu'une espérance, qu'un appui, si je retrace les rapides instans heureux de ma vie et mes longues infortunes, ce n'est point pour que la connaissance en vienne à personne; mais par ce besoin douloureux qu'on éprouve de se rappeler ce qu'on a souffert. Mon fils, dont on a voulu me séparer, me reste; mais il ne peut

encore me comprendre; je ne veux point d'ailleurs flétrir sa jeune âme en lui découvrant qu'on peut rencontrer dans le monde tant d'injustice et de perfidie. Je ne veux point lui apprendre à haïr, à mépriser son père. Henri! est-il donc vrai que vous êtes méprisable?..... Que vous, à qui j'avais sacrifié plus que ma vie, vous m'ayez repoussée... abandonnée!.. L'honneur est-il éteint dans votre âme; et ce sentiment à défaut d'amour n'aurait-il pas dû vous arrêter?

« Mais! qu'elle est insensée celle qui espère que la pitié ou l'honneur retiennent les hommes, quand leur passion est détruite!

« Beau soleil de ma patrie! toi qui n'échaufferas pas ma tombe, et qui éclairas mon berceau, soleil si doux, que mes compatriotes regardent comme le premier bienfait du ciel, tu ne parais jamais dans cet asile où la misère et la douleur ont fixé leur séjour! Quelquefois je t'appelle pour réchauffer mes membres en-

gourdis, mais tout est froid autour de moi, froid comme le cœur de Henri.

« Quelle différence des premières années de ma vie avec les dernières? Comme tout était riant autour de moi dans mon enfance! De beaux orangers ombrageaient ma tête, et de leurs fleurs odorantes je faisais des guirlandes pour ma mère. Nous habitions Coïmbre en Portugal, où j'étais née, et où mon père exerçait la médecine. Ses travaux occupaient une grande partie de sa vie. Quand je pus comprendre, je vis que c'était une des peines de ma mère. Elle se plaignait qu'elle ne le voyait pas assez. Un peu plus tard, je reconnus aussi qu'elle ne se plaisait pas autant que moi en Portugal. Elle était Française et regrettait les usages et les plaisirs de sa patrie. Souvent elle m'en entretenait, et peu à peu m'apprit à parler sa langue maternelle. En grandissant, je pris naturellement une partie de ses goûts, j'aimai la France sans la connaître, et ce fut

sans aucun effroi qu'elle et moi nous apprîmes que les Français entraient en Portugal.

« Elle était femme, j'étais enfant, nous ne comprenions, ni l'une ni l'autre, les conséquences que devait avoir cette malheureuse invasion. Mais mon père, tout en estimant les Français, chez qui il avait passé quelques années et où il avait choisi sa compagne, mon père ne prévit que trop les suites qn'auraient la guerre, et il saisit avec empressement l'occasion de nous emmener loin du théâtre où elle régnait. L'Espagne était alors libre, et les bruits de mésintelligence entre le roi et son fils étaient bien sourds, et bien vagues encore.

« Mon père avait sa mère établie à Ciudad-Rodrigo, ville d'Espagne, située sur les frontières du Portugal. Cette mère était âgée, et venait de tomber en paralysie. Tout le rappelait donc près d'elle, et il nous y conduisit. Cette maison, occupée par une femme âgée et infirme, dans une ville assez laide, dé-

plut encore plus à ma mère, et sa mélancolie s'en accrut; j'en devins moins gaie à mon tour. Je sortais de l'adolescence pour entrer dans la jeunesse; époque charmante où tout est illusion et espérance, cependant ce qui m'entourait ne servait qu'à détruire cette heureuse propension. Mon père s'occupait beaucoup de mon éducation, mais d'une manière trop sérieuse pour que je ne me sentisse pas souvent fatiguée, et c'était avec un plaisir d'autant plus vif, que je me retrouvais près de ma mère qui me donnait des leçons de français et de musique. Elle était très forte sur la harpe, et l'éducation qu'elle avait reçue était remarquable. Cependant, si j'aimais à parler français, c'était toujours en espagnol que je m'adressais à Dieu; avec ma grand'mère je disais de longues prières. Mais ma religion n'avait point une base sûre et invariable, je priais sans conviction, ce n'était qu'un exercice que l'habitude me rendait nécessaire. Plus tard, dans les

angoisses d'une douleur intolérable, j'ai plus sincèrement prié Dieu. Mes prières ne sont pas montées jusqu'à lui... du moins, ce n'est pas dans ce monde qu'il les exaucera.

« Deux années s'étaient écoulées depuis que nous étions venus nous établir à Rodrigo, lorsque l'Espagne à son tour fut envahie : cette ville fut attaquée et prise. Mon père fut tué d'un boulet de canon, au moment où il donnait des secours à un ami blessé sur nos remparts. Ses dernières paroles furent le nom de ma mère et le mien ; de ce moment le deuil entra dans notre maison et n'en sortit plus. Ma mère, au bout de quelques mois, rejoignit son époux, et, jusqu'à sa fin, elle me parla de son amour pour lui, de son père qu'elle avait abandonné pour le suivre, et me recommanda, si quelque circonstance ou le malheur me chassaient de ma patrie, de remettre à M. Delmot, médecin à Paris, tous nos papiers de famille : en invoquant sa protection comme sa

petite fille. Je suis venue dans cette belle France tant regrettée par ma mère ; j'ai foulé cette terre de plaisir et de joie où je n'ai fait que souffrir. J'aurais pu implorer la protection de mon gand-père; mais me présenter fille déshonorée, avec un enfant méconnu, le voir rougir de moi ou me repousser. Non, je mourrai seule, je recommanderai mon fils à la pitié de Henri. Tant que j'existe, il ne doit rien recevoir de lui; mais après moi il le faudra bien.....

« Depuis la mort de mes parens, je soignais seule ma grand'mère, dont la paralysie avait fait de tels progrès qu'elle ne quittait plus son lit. Son esprit avait beaucoup baissé et sa raison chancelante lui avait à peine laissé comprendre la perte de son fils! Dans un âge très avancé, les sensations sont tellement émoussées, qu'on ne tient plus qu'aux jouissances physiques qui restent les dernières, pour prouver que nous existons encore.

Ma grand'mère passait ses journées à rouler dans ses doigts les grains d'un chapelet dont elle ne comprenait même plus les prières, ou bien à m'entendre répéter des chants mélancoliques.

« Telle était ma vie, et j'avais dix-huit ans; aucune distraction, aucun plaisir ne m'était permis. Je ne sortais jamais et me contentais de prendre l'air derrière une large jalousie. De là, je voyais passer beaucoup d'officiers français, un surtout me semblait plus remarquable que les autres par sa grâce et son élégance. Notre vieille servante dit devant moi qu'il demeurait chez une Espagnole, dont l'époux était avec les Cortès; qu'il n'était question dans la ville que de l'intrigue de cette femme avec cet officier. Sans savoir pourquoi, cette conversation me déplut, j'imposai silence à Martha avec une sévérité qui ne m'était pas ordinaire. J'aimais bien mieux entendre Marco, mon frère de lait, qui avait trois ans

de plus que moi, j'aimais bien mieux l'entendre vanter l'humanité de don Henri, qui toujours, assurait Marco, défendait ceux qu'on maltraitait, et venait au secours des habitans. Marco mettait dans ses éloges l'enthousiasme de la reconnaissance, car, dans une rixe, don Henri lui avait sauvé la vie.

« Tous les matins je voyais ce jeune officier se rendre aux remparts, que je pouvais distinguer de ma fenêtre; notre maison en était peu éloignée. Ces momens eussent été remplis de charmes, si la vue de la maîtresse de don Henri ne les eût troublés. Chaque soir elle passait accompagnée par lui; alors mon cœur se serrait, mes yeux se remplissaient de larmes. J'enviais à cette femme sa beauté que je m'exagérais, sa coquetterie qui semblait la rendre si attrayante, et, faut-il l'avouer, presque jusqu'à son déshonneur.

« Cependant, le souvenir de ma mère, l'amour du bien qni m'était naturel, me rame-

naient à des sentimens plus convenables, et durant quelques jours, j'avais le courage de m'éloigner de ma fenêtre, quoique je reconnusse bien sur les dalles qui bordaient la maison le pas de don Henri. Alors mon cœur cessait de battre, je retenais ma respiration pour l'entendre, et je m'applaudissais d'avoir remporté une grande victoire en ne m'approchant pas.

« Résolue à ne jamais me faire connaître à Henri, je voulus du moins l'occuper de moi et blesser l'amour-propre de celle qu'il aimait. Je savais que son éducation, comme celle de presque toutes les Espagnoles, était fort négligée. J'étais sûre que mon talent sur la harpe frapperait son amant. A l'heure où il allait passer avec elle, je m'établis près de la fenêtre et j'exécutai une cavatine très difficile. Il leva la tête avec étonnement, et je le vis chaque soir, à la même heure, venir attendre les sons de ma harpe, regarder ma jalousie tou-

jours hermétiquement fermée, et s'étonner, s'attrister lorsqu'il n'entendait rien, car quelquefois je ne jouais pas pour jouir de son attente et de son inquiétude de ne pouvoir dédécouvrir qui pinçait de la harpe; pendant ce temps. J'étais sûre qu'il ne s'occupait pas d'une autre, et je jouissais du dépit que je faisais éprouver à celle que j'enviais comme la plus heureuse des mortelles.

« Hélas! je n'eus pas long-temps le courage de m'éloigner de ma fenêtre, de fuir la vue de Henri, car depuis quelque temps il me devenait plus cher; on parlait hautement de sa rupture avec sa maîtresse, dont il avait quitté la maison, et je ne pouvais douter qu'il ne sût que la musicienne était une femme, car il venait seul sous mes fenêtres; chaque soir, il y demeurait long-temps. Avec quelle ferveur je demandais un ciel, un ciel sans nuage qui me permît de le bien voir. Séparés par une légère persienne, je pouvais presque entendre son

souffle, je m'en enivrais, et la moitié de mes nuits se passaient ainsi.

« Une mortelle inquiétude vint m'accabler; Henri resta seul commandant le génie de la place, la garnison fut diminuée, la ville mise en état de défense et bientôt assiégée par l'armée anglaise, le bruit terrible du canon gronda de nouveau.

« Cette fois, les vœux des habitans n'étaient plus pour ceux qui défendaient les remparts de leur ville. Ils souhaitaient leur défaite et les trahissaient non-seulement par leurs vœux, mais encore par leurs intelligences avec les assiégeans. Sans doute, ils avaient raison; ils étaient Espagnols, on voulait leur donner un maître et des fers étrangers; tout devait leur paraître juste pour se soustraire à cet asservissement. Mais moi, mon sang était à moitié français, je parlais cette langue comme la mienne; c'était le pays de ma mère; enfin, j'aimais un Français. Je ne pouvais donc

partager les opinions de mes compatriotes; chaque coup de canon me causait une profonde terreur, je passais mes journées à la fenêtre pour épier les blessés qu'on rapportait de la tranchée. Je frémissais d'y reconnaître Henri, et je frémissais plus encore en ne le reconnaissant pas; on ne rapportait pas les morts.

« Je n'osais confier mon anxiété à personne, et je fuyais surtout la vieille Martha, qui se réjouissait du peu de ressources qui restaient aux Français. Ils étaient en effet en petit nombre; les munitions de guerre commençaient à leur manquer; je n'apercevais presque plus Henri. Enfin, au bout de plusieurs semaines d'angoisses, et à la fin d'une journée qui avait été terrible, des cris de victoire succédèrent à un morne silence. La mitraille cessa; la ville rentra au pouvoir des Espagnols.

« Je restai toute la journée à genoux, la tête cachée sur la couche de ma vieille grand-

mère, qui me demandait de lui faire de la musique, et se plaignait de ne plus entendre le bruit du canon qui lui servait de distraction et l'amusait. Les cris de triomphe des vainqueurs me déchiraient le cœur, je les haïssais d'avoir remporté la victoire et versé sans doute le sang de Henri. Enfin, la nuit fit tout rentrer dans le silence ; ma mère s'endormit, j'entendis la vieille Martha aller se coucher, en chantant de sa voix cassée une chanson nationale remplie d'injures contre les Français ; Marco seul ne s'éloigna pas.

« — Eh bien ! me dit-il alors, ce pauvre don Henri est sans doute mort ou prisonnier, et je crains bien que ma première supposition ne soit la plus juste, car j'ai vu les prisonniers, il n'y était pas.

« Mon cœur se brisa, je fondis en larmes ; mais un pressentiment m'exalta, et je dis à Marco :

« — Tu es Espagnol, la reconnaissance doit

être un devoir pour toi; Marco, je veux savoir le sort du commandant Henri.

« — J'y pense bien aussi, reprit Marco, et demain.....

« — Demain, m'écriais-je en l'entraînant, pas un jour, pas une heure, ou je mourrai. Viens, suis-moi !

« Le pauvre garçon me regarda avec effroi et voulut me retenir; mais il m'aimait, il était accoutumé à m'obéir, et le courage de me contrarier ne pouvait lui demeurer longtemps. Je m'approchai de ma grand'mère, elle dormait profondément; je ne balançai pas, et descendant légèrement l'escalier, j'eus bientôt franchi la porte de notre habitation et l'espace qui la séparait des remparts. Plusieurs sentinelles y étaient placées, mais c'était vers l'extrémité, elles ne pouvaient m'apercevoir.

« Quel spectacle horrible à contempler! La nuit était claire et sereine, et quoique nous

fussions au milieu de l'hiver, aucun souffle n'agitait le drapeau espagnol qui flottait sur les remparts. La destruction régnait en souveraine, des armes brisées, des cadavres déjà dépouillés, l'image de la mort, d'une mort prompte, sans qu'une main amie, un mot consolateur eût adouci cette heure terrible pour les malheureux qui gisaient autour de moi, et Henri, Henri sans doute était du nombre. Cette crainte portait ma douleur jusqu'au désespoir; cependant je ne sais quelle voix me disait de ne pas me décourager encore. Suivie de Marco, j'avançais péniblement au milieu de ces cadavres. J'eus la force de poser ma main sur le cœur de plusieurs. On n'avait pas eu le temps de les dépouiller tous, et je reconnaissais facilement l'uniforme français. Parmi eux pourtant il y avait des Anglais, et même de mes compatriotes. Je détournais la tête avec terreur, avec pitié; mais peu à peu l'espérance rentrait dans mon âme, puisque

être un devoir pour toi ; Marco, je veux savoir le sort du commandant Henri.

« — J'y pense bien aussi, reprit Marco, et demain.....

« — Demain, m'écriais-je en l'entraînant, pas un jour, pas une heure, ou je mourrai. Viens, suis-moi !

« Le pauvre garçon me regarda avec effroi et voulut me retenir ; mais il m'aimait, il était accoutumé à m'obéir, et le courage de me contrarier ne pouvait lui demeurer longtemps. Je m'approchai de ma grand'mère, elle dormait profondément ; je ne balançai pas, et descendant légèrement l'escalier, j'eus bientôt franchi la porte de notre habitation et l'espace qui la séparait des remparts. Plusieurs sentinelles y étaient placées, mais c'était vers l'extrémité, elles ne pouvaient m'apercevoir.

« Quel spectacle horrible à contempler! La nuit était claire et sereine ; et quoique nous

fussions au milieu de l'hiver, aucun souffle n'agitait le drapeau espagnol qui flottait sur les remparts. La destruction régnait en souveraine, des armes brisées, des cadavres déjà dépouillés, l'image de la mort, d'une mort prompte, sans qu'une main amie, un mot consolateur eût adouci cette heure terrible pour les malheureux qui gisaient autour de moi, et Henri, Henri sans doute était du nombre. Cette crainte portait ma douleur jusqu'au désespoir; cependant je ne sais quelle voix me disait de ne pas me décourager encore. Suivie de Marco, j'avançais péniblement au milieu de ces cadavres. J'eus la force de poser ma main sur le cœur de plusieurs. On n'avait pas eu le temps de les dépouiller tous, et je reconnaissais facilement l'uniforme français. Parmi eux pourtant il y avait des Anglais, et même de mes compatriotes. Je détournais la tête avec terreur, avec pitié; mais peu à peu l'espérance rentrait dans mon âme, puisque

soit sauvée. Non, il faut l'emporter et le soustraire à tous les yeux.

« — Santa Maria! s'écria le pauvre garçon, pensez-vous que c'est un Français, senora; pensez-vous qu'il y va de votre vie et de la mienne?

« — Pensa-t-il que tu étais Espagnol lorsqu'il défendit la tienne. Ecoute : nous avons sucé le même lait, vingt fois tu m'as dit que tu donnerais ton sang pour moi; eh bien! aujourd'hui je te demande seulement de m'aider à sauver ton bienfaiteur; je prends tout sur moi, ne crains rien.

« Sans me répondre, d'un bras vigoureux Marco emporta Henri, dont je soutenais la tête défaillante. L'espace qui nous séparait de la maison fut bientôt franchi. Dieu, qui me permit de sauver ce que j'aimais, me prêta son appui; nous arrivâmes sans accident sous le portique de notre demeure; tout était silencieux, et une fois la porte refermée, je ne crai-

gnais plus rien. Nous portâmes Henri dans la chambre qu'occupait jadis mon père; on n'y entrait jamais, et j'étais sûre de pouvoir, à l'aide de Marco, le soustraire aux regards de ceux qui auraient intérêt à le découvrir.

« D'une main inhabile et tremblante, je pansai son affreuse blessure, mon inexpérience m'en cachait le danger; mais il fallait qu'elle fut bien grave, puisque pendant plus d'un mois Henri demeura dans un état d'anéantissement et de faiblesse qui ne lui permettait pas de rien reconnaître autour de lui. Je ne le quittais le jour que pour soigner ma grand'mère; la nuit je ne m'éloignais jamais. A chaque minute j'interrogeais son pouls, ou j'approchais de ses lèvres une boisson calmante. Je lisais avec attention les livres de médecine restés dans la bibliothèque de mon père, je tâchais de suivre exactement ce qu'ils prescrivaient. Enfin, mes soins et la nature, plus forte que tout le reste, rendirent Henri à la vie.

« Une nuit, qu'assise près de la couche où il souffrait depuis si long-temps, mes yeux ne quittaient le livre où je cherchais les moyens de le soulager, que pour se reporter sur sa figure inanimée. Je vis se soulever sa paupière appesantie.

« — Où suis-je? prononça-t-il faiblement.

« Mon émotion m'ôtait la force de répondre; il crut qu'on ne l'avait pas compris, il répéta la même question en espagnol.

« — En sûreté, répondis-je en français; on ne vous demande que de la confiance, du repos; et je soulevai sa tête pour le faire boire.

« — Qu'on est bien là, dit-il en restant appuyé sur mon bras, où il s'endormit profondement.

« Je demeurai plusieurs heures dans cette attitude; mon sang ne circulait plus, mais je puisais un nouveau courage dans la contemplation de cette tête charmante qui, comme une fleur abattue, semblait reprendre de la

force, et du coloris, en goûtant ce long et salutaire repos.

« A dater de ce moment, Henri fut hors de danger, et peu à peu aussi mes habitudes changèrent ; Marco lui prodigua des soins que je n'osais plus lui rendre. Ma grand'mère se plaignait d'ailleurs de ce que j'étais si longtemps loin d'elle, et la nuit seulement je venais respirer l'air avec Henri, à cette même fenêtre d'où je l'avais vu passer tant de fois. Il vit ma harpe et ne s'étonna plus, me dit-il, de m'aimer avec tant d'excès, maintenant que la reconnaissance se joignait au penchant instinctif qui l'attirait vers moi, lorsqu'il ne me connaissait pas.

« Les battemens de mon cœur redoublent en décrivant nos nuits d'innocence et d'amour. Le printemps, si hâtif dans ma patrie, répandait sur la terre un charme enivrant ; la nature, complice d'un amour que je sentais chaste, semblait applaudir à la franchise avec laquelle

je l'avouais ; car sous notre ciel de feu on n'apprend point à feindre, et on ne sait pas mieux cacher la haine que la tendresse. Cependant, je n'oubliais point que si l'on doit le sacrifice de sa vie à ce qu'on aime, on ne lui doit point celui de sa propre estime, et je demeurai pure sinon innocente.

« Notre passion mutuelle s'accroissait chaque jour, et notre séparation nous semblait impossible ; mais nous n'osions parler d'un avenir que tant de périls environnaient. Si Henri était découvert, sa mort et la mienne étaient certaines ; et nous ne prévoyions aucuns moyens de sortir de cette dangereuse position ? Les Anglais avaient laissé à Rodrigo une forte garnison formée de la moitié des leurs, les armées françaises s'étaient éloignées, car à peine pouvaient-elles conserver une partie de l'Espagne, tant qu'elles ne recevaient pas de renfort, et les désastres de la Russie ne leur en faisaient pas espérer. Comment

donc se flatter qu'Henri pourrait les rejoindre, et en restant qu'allait-il devenir! Je n'avais pas le courage de m'affliger de la nécessité qui le contraignait de s'enfermer dans la retraite où il ne vivait que pour moi, et j'oubliais imprudemment les dangers qui nous menaçaient.

« Lui-même, dominé alors par sa passion, regrettait seulement de ne pas combattre avec ses compagnons d'armes. Il oubliait, me répétait-il, parens, patrie, pour aimer Antonia. Antonia, à qui il voulait consacrer une existence qu'elle lui avait conservée. Et moi, confiante comme aux premiers jours de la jeunesse, je croyais mon sort lié au sien, et un doute m'eût paru un outrage. Les mois se succédaient, un hasard inoui avait dérobé à tous les yeux la présence de Henri. Marco seul possédait notre secret, je le connaissais trop pour craindre qu'il le trahît. Un événement longtemps attendu, et cependant redouté, augmenta les embarras de notre position. Ma grand'-

mère tomba dans un état qui laissait peu d'espoir, bientôt les prêtres entourèrent sa couche; unissant mes prières aux leurs, je me garantissais cependant autant que possible de l'ascendant qu'ils cherchaient à prendre dans la maison. Sous le prétexte de me consoler, un d'eux surtout m'obsédait de sa présence, et la nuit seule me rendait la liberté. S'immisçant dans mes affaires de famille, on voyait assez qu'accoutumé à regarder le bien de ses frères comme le sien, il était tout disposé à me proposer d'administrer ma fortune. S'il ne se fût agi que de mon intérêt, peut-être l'aurais-je laissé faire. Mais je me défendais d'une protection qui m'imposait sa présence et pouvait découvrir celle de Henri. Je me fis de cette manière un ennemi qui me prouva plus tard qu'il ne savait point pardonner.

« Ma grand'mère mourut sans avoir retrouvé son entière connaissance. Je la pleurai plus pour moi que pour elle, son existence était si

triste, mais cette existence était une sorte de protection pour moi et m'autorisait à demeurer où j'étais. Maintenant qu'allais-je devenir? que n'avais-je point à craindre? Le moine qui avait assisté ma grand'mère à ses derniers momens, et qui la connaissait depuis longues années, m'avertit qu'il avait écrit à un autre fils qu'elle avait et qui habitait Lisbonne. Je n'avais jamais vu ce frère de mon père, mais son caractère exalté et presque féroce m'était connu. Il poussait jusqu'à la violence la plus cruelle sa haîne pour les Français, et le récit des vengeances qu'il avait exercées sur eux faisait frémir. Long-temps employé dans l'armée du marquis de la Romana, Alvar d'Aranda s'était fait craindre même de ses compatriotes. Tel était le seul parent qui me restât, celui de qui allait dépendre mon sort et ma fortune, il était mon tuteur. Mais ce n'était pas ce qui m'occupait; Henri, que j'aimais plus que ma vie, Henri, comment se sauverait-il?

« La nuit qui précéda l'arrivée de cet oncle si redoutable, nous nous demandâmes quel parti il fallait prendre. — Fuyons, me disait Henri, essayons de rejoindre les Français. Là, j'unirai mon sort au tien et notre bonheur n'aura pas plus de terme que notre amour. Je présenterai à ma famille mon ange tutélaire, mon sauveur, mon Antonia.

« Sans doute, Henri devait partir, il le fallait, mais comment? Et s'il était possible d'en trouver le moyen, devais-je le suivre? oublier ce que je me devais à moi-même? accepter publiquement le mépris public?

« C'était en pleurant que je faisais à Henri ces réflexions, et nous nous perdions l'un et l'autre dans des projets que l'impossibilité venait détruire. Enfin Marco, qui partageait nos inquiétudes et nos dangers, nous ouvrit un avis : Il faut, dit-il, que nous attendions l'arrivée de don Alvar. Son crédit me fera obtenir un sauf-conduit pour aller jusqu'à Val-

ladolid, où je supposerai une affaire d'intérêt, une dette, par exemple, contractée par un habitant de cette ville, envers ma mère.

« — Et ensuite?

« — Au lieu de partir, je me cacherai dans la chambre, où don Henri reste depuis si long-temps; et sous mes habits, il sortira de la ville. Je sais que c'est un moyen dangereux pour lui, pour nous tous; mais nous n'en avons pas d'autres.

« — Hélas! m'écriais-je, tu ne songes pas que tu ne peux te cacher dans cet appartement. Mon oncle ne manquera pas de vouloir y entrer, puisque tous les papiers de mon père y sont renfermés.

« Henri, qui nous écoutait d'un air sombre, s'écria :

« — C'est assez, c'est assez vous causer de souffrance et d'embarras. Je vais me livrer au commandant de la place, et la mort mettra fin à une existence insupportable.

« — Insupportable ! interrompis-je douloureusement ; oh ! Henri ! Et mes yeux parcouraient cet appartement où nous avions passé de si doux instans. Il se précipita à mes pieds, et obtint son pardon, mais j'obtins à mon tour qu'il se laisserait guider, et consentirait à se cacher où je voudrais.

« Marco fût préparer une retraite dans le fond d'un caveau où lui seul entrait, et, aux premiers rayons de l'aurore, j'y conduisis Henri. Je n'avais pas besoin de lui promettre que chaque nuit j'irais adoucir son triste exil, et que j'allais tout employer pour qu'il n'y restât pas long-temps. Je n'osais lui dire que je fuirais avec lui, la raison me le défendait, mais mon cœur se brisait à l'idée d'une séparation, et je sentais que je n'y survivrais pas.

« La journée était à son déclin quand don Alvar arriva. Son premier regard me dévoila son âme tout entière. Sa figure, sombre et austère, avait dû être cependant d'une beauté

et d'une régularité remarquables, elle était maintenant couverte de cicatrices. Un de ses yeux était pour jamais fermé, son bras gauche n'existait plus, et tous ses maux il les devait aux Français. Aussi il lui suffisait de se regarder pour sentir se ranimer sa haine. Elle s'était tellement emparée de lui, qu'il la mêlait à tous ses discours, et ses premières paroles furent des outrages à la mémoire de ma mère à qui il ne pouvait pardonner d'être Française ; il y joignit des expressions amères contre mon père, parce qu'il l'avait épousée.

« Au surplus, ajouta-t-il rudement en voyant couler mes larmes, je ne suis point venu pour me mêler de vos actions, mais pour surveiller mes propres intérêts. Pourvu cependant, ajouta-t-il, que vous ne déshonoriez pas publiquement mon nom, puisque j'ai le malheur de porter le même que vous. Le plus sage parti que vous pourriez prendre serait d'entrer dans un couvent.

« Que pouvais-je attendre d'un homme qui abusait aussi cruellement de mon titre d'orpheline, et de la dépendance où j'étais de lui? Aussi, en revoyant Henri, je ne pus lui cacher que j'étais plus malheureuse et plus inquiète encore, depuis l'arrivée de don Alvar. Henri renouvela la proposition qu'il m'avait faite tant de fois d'essayer de fuir avec lui, ou du moins de venir le rejoindre aussitôt que je le pourrais. Il me jura qu'il légitimerait alors des sermens que le ciel devait approuver, et auquel il attachait le seul bonheur de sa vie, et il fut convenu qu'aussitôt que mes affaires seraient terminées, les comptes de la succession mis en règle, je profiterais de ce que don Alvar m'avait déclaré ne pas vouloir se mêler de ce qui me concernait, si je ne me faisais pas religieuse, pour lui déclarer que je voulais me rendre en France, afin d'y réclamer la protection du père de ma mère.

« Le plus difficile était de faire évader Hen-

ri. Le lendemain, Marco fût prier mon oncle de lui obtenir un sauf-condnit. Don Alvar lui demanda pourquoi il avait attendu son arrivée. Marco lui répondit qu'il avait compté sur sa puissante protection et qu'il n'avait pas cru aussi se permettre de me quitter pendant que ma grand'mère était à son lit de mort et avant que je ne fusse sous sa protection. Don Alvar parut satisfait de cette réponse, et conduisit Marco devant les autorités pour lui faire obtenir le laissez-passer sur lequel nous fondions de si grandes espérances. Elles furent presque détruites quand nous lûmes le signalement qu'on n'avait tracé que trop fidèlement.

« Marco avait les yeux et les cheveux d'un noir d'ébène, son teint était cuivré, sa taille au-dessous de la moyenne, celle de Henri, était élevée, pleine de noblesse et ses yeux d'un bleu céleste éclairaient une physionomie douce et ouverte. Quel rapport pouvions-nous espérer qu'on trouverait entre cette figure fraî-

che et charmante, et celle de mon pauvre frère de lait, cependant il fallait essayer; car de tous les dangers, le plus éminent, c'était de demeurer dans la position où nous étions.

« Marco vint ostensiblement le soir même me faire ses adieux, et recevoir ce qui lui était dû de ses gages. Il était censé s'éloigner au lever de l'aurore, mais il devait se tenir caché dans le caveau où Henri était maintenant renfermé, jusqu'à ce que M. de Valbreuse eut eu le temps de s'éloigner, et qu'il fut vraisemblable que Marco eut eu celui d'aller à Valladolid et d'en revenir. En recevant les apparens adieux de ce fidèle serviteur, mes larmes coulaient, je pensais aux dangers auxquels j'exposais ce brave garçon. Mais je songeais plus encore que j'allais me séparer de ce que j'aimais, et que peut-être c'était pour l'envoyer à la mort, ou en être séparée par mille obstacles que je ne pourrais vaincre. Don Alvar observait ma douleur avec surprise et sévérité; sans doute, elle

lui inspira quelques soupçons, qui amenèrent l'inattendu dénouement qui décida de mon sort.

« Aussitôt qu'il me fut possible de me rendre près de Henri, je pris sur moi une bourse pleine d'or, que je conservais depuis la mort de ma mère, quelques diamans qui lui avaient appartenus, des papiers de famille que j'étais bien aise de mettre en sûreté, et que je comptais confier à Henri, et la croix d'honneur brisée que j'avais trouvée dans sa main mourante. Je voulais lui remettre l'or et les bijoux, mais le prier de me laisser cette croix comme un gage de son honneur et de sa foi. Nous étions depuis long-temps réunis; nos larmes se confondaient et coulaient avec désespoir. Vainement Marco nous avertissait-il que l'aurore allait paraître; nous ne pouvions nous arracher l'un à l'autre, et un dernier adieu semblait à Henri aussi cruel qu'à moi-même.

« Enfin, il va me quitter. Je viens de re-

cevoir son dernier baiser, de lui recommander sa vie avec bien plus de ferveur que je ne lui recommanderais la mienne ; il va partir, quand un bruit léger se fait entendre, on approche du caveau ; et les rayons d'une lumière se font apercevoir au travers de la porte mal jointe. Par précaution, au premier bruit, nous avons éteint la nôtre ; je me jette dans les bras de Henri, décidée à mourir avec lui. Au bout d'un assez long silence qui commence à nous rendre un peu d'espoir, Marco hasarde quelques paroles. Aussitôt une voix que je reconnais avec terreur ordonne d'ouvrir. Nous nous taisons ; mais à l'aide d'un levier, la porte tombe en éclats à nos pieds sous le bras vigoureux de don Alvar ; et Martha, une lumière à la main, éclaire cette scène effrayante.

« — Quel est cet homme ? s'écrie mon oncle en s'approchant pour m'arracher des bras de Henri. Et toi, misérable, continue-t-il en

se tournant vers Marco, que fais-tu ici?

« Le pauvre garçon, convaincu que le plus grand danger est celui qui menace mon amant, balbutie qu'Henri n'est autre que son frère, à qui il m'avait prié de venir dire adieu parce qu'il partait.

« — Fille méprisable, s'écrie mon oncle, c'est donc pour un valet que tu t'avilis!

« — Taisez-vous! s'écrie Henri, respectez Antonia, je suis officier français, et elle sera mon épouse.

« A cet aveu qui perd mon Henri, je jetai un cri de désespoir et retombai mourante dans ses bras. Lorsque je revins à la vie, l'obscurité nous environnait; Henri et Marco étaient près de moi, j'appris d'eux que don Alvar s'était éloigné sans prononcer une parole, et nous avait soigneusement enfermés. Je ne doutai point qu'il ne fût allé dénoncer M. de Valbreuse. Mais dans cette affreuse situation, ce qui calmait mon désespoir et le

changeait en un sombre courage, c'était que je n'ignorais pas que je partagerais le sort de Henri ; c'était que j'étais certaine que mes compatriotes n'hésiteraient pas à me donner la mort. Cette certitude m'était douce, une femme peut seule concevoir la douleur remplie de charmes que nous inspire la certitude de mourir avec et pour ce qu'on aime. Ah ! si j'avais pu soupçonner qu'un jour, je pleurerais la perte d'un amour qui faisait alors tout le charme de ma vie, combien j'aurais béni cette mort que je n'attendais alors qu'avec résignation. Le sort du pauvre Marco m'inspirait un profond remords, il ne lui échappait pas une plainte, nous lui demandions pardon de l'avoir entraîné dans notre fatale destinée, il nous encourageait et parlait de la mort avec l'insouciance d'un Français, ou le fanatique enthousiasme d'un Espagnol.

« Les heures de cette interminable journée s'avançaient, et personne ne paraissait. La

fatigue et le besoin m'accablaient, je tombai dans un sommeil agité, soutenue par le bras de Henri. Une clarté soudaine me réveilla, don Alvar était devant moi.

— Signez ce papier, me dit-il d'une voix dure, et vous, ajouta-t-il, parlant à Henri, prenez ce sauf-conduit avec lequel vous rejoindrez, si vous le pouvez, vos armées. Vous y traînerez cette fille déshonorée, bien digne du sort qu'elle a choisi, et que vous lui réservez. J'aurais pu vous dénoncer, ou même vous tuer moi-même, sans que personne m'eut demandé compte de votre existence, puisque vous êtes mort à tous les yeux. Mais vous aviez des pistolets lorsque je vous ai surpris, vous pouviez tirer sur moi, vous ne l'avez pas fait, et je rougirais de ne pas être aussi généreux qu'un Français. Partez donc, débarrassez-moi de votre vue, et de cette indigne créature; Marco peut vous suivre. Et, arrachant de mes mains le papier que je venais de signer, vous

avez vu, ajouta don Alvar, que c'est une renonciation à la succession de votre père. Quant à cette maison qui vous appartient aussi, le gouvernement s'en emparera sans doute, lorsqu'il saura que vous avez suivi un Français, ce que je ne pourrai, ce que je ne veux point cacher.

« Don Alvar nous fit sortir du caveau, ouvrit le portail, et nous poussa brutalement dehors en m'accablant d'injures. Je conjurai Henri de se contenir, et l'entraînai; j'étais impatiente de fuir cette maison, cette ville où il courait tant de dangers ; et cependant j'en sortais pauvre, deshéritée, maudite, mais j'en sortais fière et riche d'un amour que je croyais devoir être éternel.

« Nous franchîmes sans difficulté les portes de Rodrigo, le laissez-passer remis par don Alvar désignait Henri comme le frère de Marco, et moi, comme l'épouse de ce frère. Les signalemens étaient assez fidèles, mais que n'avions-nous pas à craindre cependant. Don

Alvar ne pouvait-il pas envoyer quelques ordres perfides pour prévenir les autorités des villes par où nous devions passer ? Cette réflexion faite par Marco, nous sembla si prudente, que nous résolûmes de prendre un autre chemin et de nous jeter dans les montagnes.

« Ils seront toujours présens à mon souvenir, ces jours de fatigues et de privations où, nous cachant comme des malfaiteurs, dans les bois et les ravins, nous attendions avec anxiété que Marco nous apportât quelques alimens qu'il ne se procurait pas sans peines, ni sans périls. Je craignais, en nous montrant, d'attirer la curiosité sur Henri, sa figure le rendait très-remarquable. La nuit, nous marchions et tâchions de nous diriger vers l'armée française qui, d'après ce qu'apprenait Marco, s'éloignait chaque jour. Plusieurs fois nous entendîmes, de nos retraites, passer non-loin de nous des bandes de guérillas. Alors, certaine du sort qui m'était réservé si nous étions

découverts, j'armais Henri d'un instrument de mort, et le conjurais de me la donner si nous tombions dans leurs mains ; je savais qu'après m'avoir fait souffrir de la vue des tourmens de Henri, ils me déshonoreraient avant de m'assassiner. Le sort voulut que nous échappâmes à cette horrible extrémité.

« En suivant le chemin des montagnes, sans savoir au juste la route que nous tenions, nous arrivâmes, après un mois de route, en vue de la ville de Saint-Ander. Nous apprîmes que les Français l'avaient évacuée, mais nous ne pouvions nous dispenser d'y entrer. Nos vêtemens en lambeaux, nos chaussures déchirées, ne pouvaient aller plus loin et ne prouvaient que trop ce que nous avions soufferts ; il était embarrassant de justifier une telle situation, bien plus dangereux encore de montrer Henri dans une ville habituée à voir des Français, où on devait facilement le reconnaître à l'accent.

« Après de longues hésitations, nous arrêtâmes que nous ferions passer Henri pour être sourd-muet de naissance. Que nous dirions, Marco et moi, que nous nous rendions à Vittoria pour des affaires de famille ; ce fut ainsi que nous entrâmes à Saint-Ander, tout en appréciant tous les périls que nous courrions. En effet, les habitans auxquels nous nous présentâmes nous reçurent avec défiance. Heureusement nous avions conservé l'or que j'avais remis à Henri ; il nous fut bien nécessaire, la fatigue d'une longue route rouvrit ses blessures, et il tomba dangereusement malade. Ah ! qui fut jamais plus à plaindre que moi, disputant à la mort le seul bien que je possédais sur la terre, n'osant appeler un chirurgien dans la crainte qu'il ne découvrît la feinte de sa prétendue infirmité, entourée d'ennemis fanatisés par la haine, qui pouvaient se faire une vertu d'immoler Henri jusque dans mes bras. Non, je ne pourrai jamais exprimer ce que je souffris

pendant une longue angoisse de deux mois, durant lesquels Henri resta dangereusement malade : une grande faiblesse succéda à ce danger et s'opposait à ce que nous nous remissions en route. Malgré toutes les craintes qui m'accablaient, je voulais attendre que Henri fut entièrement rétabli, lorsque le bon cœur et la prudence d'un enfant vinrent nous arracher au plus éminent péril.

« Un jour, Henri reposait la tête appuyée sur mes genoux ; la fille de notre hôte, âgée de treize ou quatorze ans, entra doucement dans notre appartement, et posant un doigt sur ses lèvres, elle me dit bien bas :

« — Dort-il ?

« — Qu'importe, tu sais bien qu'il ne peut nous entendre.

« La jeune fille baissa la tête comme embarrassée de m'accuser d'altérer la vérité, et me regardant ensuite fixement, elle reprit :

« — Malheureusement je ne suis pas la

seule qui sache qu'il n'est ni sourd ni muet.

« Je frémis, elle reprit vivement.

« — Il ne faut pas perdre un instant. Demain on doit venir vous arrêter tous trois par ordre du gouverneur. Pendant qu'il était malade, on vous a épié, on a écouté aux portes, et on sait parfaitement que ce pauvre jeune homme est Français.

« — Nous sommes perdus, m'écriai-je, en laissant couler mes larmes sur le front pâle de mon bien-aimé Henri, toujours endormi.

« — Non, reprit Lucia, je veux, je puis vous secourir, moi seule ici sait votre secret tout entier. Élevée à Vittoria, j'ai vu beaucoup de Français, j'entends leur langue. Aussi j'ai bien compris tout ce que vous disiez. Vous n'êtes point la femme de celui que vous appelez votre Henri, vous l'avez sauvé : il était commandant de Rodrigo. Si vous êtes arrêtés, vous êtes perdus. Il faut donc fuir, et fuir cette nuit même.

« — Et comment? m'écriais-je en portant à mes lèvres la main de l'ange bienfaisant qui voulait nous sauver.

« — Comment? reprit la jeune fille encore plus bas; écoutez : chaque soir on met la clé du portail dans la chambre de mon père. Je feindrai d'être indisposée pour me retirer de bonne heure, je me cacherai dans sa chambre, et lorsqu'il sera endormi, je déroberai la clé. Il est impossible que votre malade parte à pied, je vous conduirai à notre maison de campagne qui est à la porte de la ville, et je vous donnerai la mule de mon père qui s'y trouve.

« — Impossible, dis-je tristement, vous exposer à la colère de votre famille?

« — Je l'ai bravée plusieurs fois pour des actions qui n'étaient pas si bonnes, dit-elle avec confiance, que me feront-ils d'ailleurs?

« — Chère enfant, quel intérêt...

« — Quel intérêt? celui que m'a inspiré vo-

tre attachement pour ce Français. J'ai vu souvent couler vos larmes, j'ai admiré votre dévoûment pour lui, et je me suis dit : si j'aime un jour, je serai comme elle ; eh bien ! je veux les sauver s'il est possible, et l'amour se chargera de me récompenser.

« Je pressai la main de la charmante enthousiaste, je convins que nous serions prêts à partir au milieu de la nuit, et elle se retira doucement, sans que Henri se fut même réveillé.

« Sachant combien le repos lui était nécessaire, je ne troublai point celui dont il jouissait, et il ne connut la position périlleuse dans laquelle nous étions qu'à la fin de la journée, qui me parut à la fois et si longue et si courte. Il n'y avait point à balancer, il fallait partir, trop heureux d'avoir trouvé un secours aussi inattendu et aussi précieux que celui de Lucia.

« A une heure de la nuit elle ouvrit avec précaution notre porte, nous la suivîmes en silence,

en soutenant Henri, qui décidé ainsi que Marco, à vendre chèrement sa vie, tenait des armes cachées sous ses vêtemens. Notre jeune guide marchait légèrement devant nous; de temps en temps elle s'arrêtait pour écouter si on ne nous poursuivait pas. Mais aucun doute, aucune crainte personnelle, ne se mêlait à son inquiétude.

« Nous sortîmes de la ville et arrivâmes à la maison de campagne du père de Lucia sans mauvaises rencontres. Cependant le gardien de cette maison pouvait s'étonner de voir sa jeune maîtresse au milieu de la nuit, seule avec des étrangers et leur confiant la monture de son père. Heureusement l'ascendant de cette charmante fille leva tous les obstacles. Avant qu'elle n'en usât pour nous sauver, j'avais déjà remarqué le pouvoir qu'elle exerçait; trop triste et trop inquiète pour m'occuper d'autre chose que de Henri, à peine avais-je parlé à Lucia. Mais au moment où il fallut la

quitter, je couvris de baisers et de larmes cette charmante fille. Un jour, lui dis-je, un jour, je l'espère, je viendrai vous remercier, vous revoir... Hélas! oui, je devais la revoir, recevoir d'elle mille preuves de bonté, et acquérir la triste conviction que tout est à craindre pour les cœurs sensibles. Lucia devait payer de son bonheur ce funeste présent.

« A la pointe du jour nous étions assez loin de Saint-Ander, et encore une fois au milieu des bois, et de rochers arides; brûlés le jour par un soleil dévorant; la nuit, couverts d'une rosée froide et malfaisante; redoutant tous les yeux, tous les soupçons; fuyant l'habitation des hommes, leur préférant les réduits les plus sauvages. Nous errâmes ainsi plus d'un mois sans oser prendre un chemin battu, tant nous avions à craindre qu'on ne nous poursuivît de Saint-Ander, puisqu'on savait une partie de notre secret.

« Nous fûmes accablés par de fortes pluies d'automne, qui tombent par torrens dans ma patrie, durent plusieurs mois et rendent les chemins impraticables. Notre courage ne nous soutenait plus, nos forces, surtout les miennes, étaient à bout; et, couchée sur la terre mouillée, je demandais au ciel des secours pour Henri et la mort pour moi, quand un bruit de voitures se fit entendre; nous comprîmes que nous étions près de la grande route, et quelque danger qu'il pût courir, Henri s'en approcha; au bout de quelques minutes, j'entendis un qui va là? prononcé en français. Henri répondit d'une voix non moins éclatante. Il fut à l'instant entouré de ses compatriotes. Nous étions sauvés.

« Je ne décrirai point la joie, l'ivresse avec lesquelles il embrassa ses frères d'armes à qui il présenta sa bienfaitrice. On me transporta comme en triomphe au quartier-général du maréchal M***, qui occupait une petite ville

sur le chemin de Burgos, et je fus durant plusieurs jours l'objet de l'intérêt général. On m'entoura, on me fêta, tant que la curiosité fut excitée.

« Henri avait annoncé solennellement qu'il m'épouserait, et il se hâta d'écrire à sa famille pour lui apprendre son existence, le service que je lui avais rendu, et demander les papiers nécessaires pour célébrer notre mariage. J'attendais la réponse sans inquiétude, me reposant sur l'honneur et la foi de Henri, je ne pouvais penser que cette réponse, quelle qu'elle fût, l'empêchât de tenir ses promesses. Cependant je ne tardai point à m'apercevoir combien ma position était fausse et embarrassante; les dames espagnoles chez qui je logeais me traitaient avec une extrême froideur. Pourtant, il en était bien peu qui n'eût quelque faiblesse à se reprocher et qui fût aussi innocente que moi. Combien en ai-je vu qui, en public, accablaient d'un froid dédain ceux qu'en secret elles com-

blaient de faveurs. Celles-là étaient respectées, admises dans les plus brillantes réunions, tandis que moi j'étais presque délaissée depuis que la première curiosité était satisfaite. Mon devoûment à ce que j'aimais était traité par mes compatriotes comme un crime, et par les compagnons d'armes de Henri comme la preuve de l'amour effréné d'une jeune fille, qui y avait tout sacrifié.

« La réponse des parens de Henri arriva, mais il ne me la communiqua point. Seulement, il me dit avec embarras qu'il fallait attendre pour célébrer notre union qu'il eût reçu la confirmation du nouveau grade que lui annonçait sa belle-mère. Il me parlait bien plus souvent d'elle que du comte de Valbreuse. Son enthousiasme pour la comtesse semblait du fanatisme, et leur correspondance était très suivie. Les jours où il recevait de ses lettres, ses manières étaient toutes différentes. Moins tendre, mais plus passionné, il semblait me

respecter moins, et traiter plus légèrement mes principes et la résistance que je lui opposais. Vainement j'en appelais à ses promesses; il me répondait par ces paroles si puissantes sur le cœur d'une femme, paroles auxquelles elles sacrifient trop souvent le repos de leur existence : Tu ne m'aimes pas.

« Je ne t'aime pas! répondais-je; oh! Henri, vois moi attachée à ton sort, t'ayant sacrifié ma patrie, ma fortune, ma réputation. Je ne te dispute que le droit de ne pas m'avilir à tes propres yeux, et tu dis que je ne t'aime pas.

« Il revenait promptement à lui-même; mais bientôt aussi j'avais à soutenir de nouveaux combats. Henri, si timide quand je passais ma vie presque seule avec lui à Rodrigo, ou au fond des solitudes affreuses de notre route, devenait plus entreprenant, et exigeait chaque jour davantage. Il m'avoua enfin que personne ne voulait croire que notre liaison fût inno-

cente, et qu'on le plaisantait quand il l'assurait. Qu'importe, me disait-il, que tu ne sois pas ma femme aux yeux des hommes, Dieu n'a-t-il pas béni nos sermens. Hélas! je succombai, et de ce jour commença ma punition.

L'armée française en était réduite à quitter les villes qu'elle ne pouvait défendre faute de monde. Dans cette vie nomade et fatigante, je suivais Henri, accompagnée de Marco, dont la profonde tristesse égalait la mienne. Lui le bienfaiteur de Henri, était devenu un de ses valets. Encore! me disait Marco, si un mot d'amitié, si une attention de sa part me consolait, je lui pardonnerais; mais il me laisse humilier, et ceux qu'il appelle mes camarades m'abreuvent de mauvais traitemens; tout est trop bon, à leurs yeux, pour un Espagnol. Oh! si ce n'était vous, senora, avec quel empressement je le fuirais, ce Français à qui vous vous êtes confiée. Puissiez-vous ne pas vous en repentir.

« J'excusais Henri, j'appaisais Marco; je lui

cachais mes larmes. Hélas! j'eus bientôt à lui cacher une preuve trop visible de mon déshonneur; je n'y parvins que durant quelque mois; il sut que j'allais être mère, et je ne pouvais l'assurer qu'un jour je serais l'épouse d'Henri. Quoi qu'il fût toujours tendre et passionné, il ne parlait plus de tenir les sermens qu'il avait jurés avec tant de solennité. J'aurais été heureuse de son amour, si j'avais su oublier les principes de vertu et d'honnêteté dans lesquels j'avais été élevée. Mais je n'étais point faite pour vivre déshonorée, et mon front se couvrait de rougeur au moindre regard qu'on jetait sur moi. Plus j'étais coupable, plus je m'étais confiée follement à Henri, plus je me sentais atteinte de cette timidité souffrante qui rend si malheureuse auprès de ce qu'on aime. Ah! qu'il est cruel celui qui ne devine pas, qui ne prévient pas même la prière que la délicatesse retient; et combien il m'en coûtait de hasarder une question sur mon avenir! Henri me

répondait si légèrement et avec des promesses si vagues, que je me taisais de suite pour ne pas l'importuner; avant tout, je voulais qu'il fût heureux et qu'il m'aimât. Mais combien de larmes ne versais-je pas en secret? Elles ne tardèrent pas à couler sur le berceau de mon fils qui vit le jour dans ma patrie opprimée. Son premier cri se mêla au bruit des armes; ses yeux s'ouvrirent au milieu d'un horrible incendie qui dévorait la petite ville où il venait de naître. Il me fallut, à peine délivrée, me remettre en route, soigner et nourrir mon enfant.

« Suivant une armée constamment en marche, je n'aurais pu supporter long-temps des fatigues et des dangers qui devenaient chaque jour plus éminens; mais Henri reçut l'ordre de revenir en France. Quand j'eus franchi les Pyrénées, quand mes yeux n'admirèrent plus le beau soleil de mon pays, je me tournai vers Henri, et, serrant sa main. « Je n'ai plus que toi

sur la terre, lui dis-je; pauvre, orpheline, mère et déshonorée, Henri! ma patrie est la tienne, mon sort dépend de toi. Ah! je t'en conjure, n'accomplis jamais la funeste prédiction de mon oncle. Ne me punis pas de t'avoir trop aimé. » Il me pressa sur son cœur, et fut plus tendre que je ne l'avais vu de long-temps. Je ne m'en étonnai pas, je commençais à le comprendre. Seul avec moi, il était bon et attentif; mais il était facilement accessible à la plus légère plaisanterie, à la distraction et aux mauvais conseils. Henri n'était pas né méchant, mais sa faiblesse était plus cruelle que ne l'eût été peut-être la dureté d'un autre.

« Nous arrivâmes à Paris : peu de mois après, j'appris que l'Espagne était libre, et que les Français, repoussés de la Péninsule, défendaient maintenant leurs propres frontières. J'entendis à leur tour les Français maudire mes compatriotes, et Henri lui-même ne les ménageait pas. Mon pauvre Marco baissait

alors vers la terre son regard morne. Qu'était devenue sa vivacité méridionale? cette gaîté de la jeunesse et de l'espérance? Elles avaient disparu, et c'était moi que je devais en accuser. Reléguée dans un logement assez triste, mais peu éloigné de l'hôtel de Valbreuse, je passais ma vie à soigner mon fils, à attendre Henri. Que de fois cette attente fut trompée! que de journées sans le voir, et qu'elles étaient longues à passer! Cachée dans cette grande ville de Paris où je n'avais aucune connaissance, aucune distraction, mon fils était ma seule consolation. Mais combien l'avenir qui l'attendait mêlait d'amertume à ma tendresse! Son père nous négligeait tellement l'un et l'autre, ses visites étaient si rares que je n'aurais pas dû conserver d'illusions. Cependant il revenait parfois à moi avec une ardeur qui ranimait mes espérances; on eût dit qu'un mauvais génie s'emparait de temps en temps de lui, et le rendait impitoyable; mais que, li-

vré à lui-même, il sentait aussitôt le besoin de me rassurer, et de me rendre un peu de bonheur.

Les événemens politiques marchaient rapidement. Je n'en savais que ce que m'en disait Henri; mais bientôt le bruit général et le grondement du canon m'apprirent qu'on défendait la capitale. M. de Valbreuse parut embarrassé quand je l'interrogeai. Enfin, il partit sans me donner d'autre avertissement qu'un mot d'écrit pour m'engager à ne pas m'inquiéter, et pour m'assurer que son absence ne serait pas longue. En effet, j'appris par Marco, que j'envoyai à son hôtel, que lui et son père étaient revenus avec Louis XVIII, reconnu souverain légitime de la France. Je ne comprenais rien à la politique des gouvernemens, je ne connaissais de Napoléon que ses brillantes conquêtes et son injuste oppression envers ma patrie. Mais j'avais entendu Henri me parler de l'empereur avec tant d'enthou-

siasme et de dévoûment, que je m'imaginais que sa déchéance devait l'affliger profondément. Quelle ne fut donc pas ma surprise en le revoyant? Jamais il ne m'avait paru plus gai, plus satisfait, et une légère nuance d'orgueil de plus, m'apprit assez que j'étais loin d'avoir gagné à ce changement. J'étais déjà fort affaiblie, mon lait était tari, je fus forcée de me séparer de mon fils, de le confier à des mains étrangères. Et combien de prières, je dirai presque de larmes, ne fallait-il pas employer chaque fois que je voulais obtenir de Henri qu'il vînt le voir avec moi. Quand il s'y décidait, il se montrait, il est vrai, bon et aimable; mais mille précautions étaient prises pour cacher ces démarches. Il me fit plusieurs fois changer de demeure, jamais il ne me trouvait assez cachée; et, lorsque je lui demandais le motif de tant de détours, il me répondait que son père était fort malade, et qu'il ne voulait ni l'irriter, ni l'affli-

ger par la connaissance de notre liaison.

« — Ne sait-il donc pas, dis-je un jour avec amertume, les droits que j'ai sur toi et ce qui s'est passé en Espagne!...

« — Sans doute, sans doute, mais il pense que cela ne peut m'engager qu'à des procédés généreux.

« Je baissai les yeux, le rouge de l'indignation colora mes joues qui furent à l'instant baignées de larmes; Marco; qui n'était pas loin, me considérait en silence et jetait des regards sombres et menaçans sur Henri. Je le vis tout à coup tirer de son sein un stylet qui ne l'abandonnait jamais; puis sortir comme s'il eût craint que son indignation n'éclatât.

« Soit que mes questions eussent déplu à Henri, soit qu'il ne put faire autrement, il fut encore plus long-temps sans reparaître chez moi. J'appris que son père était mort, et, au milieu de son affliction et de ses affaires, il ne trouva qu'un moment pour venir me voir.

Je demandai la permission de reprendre mon fils qui était déjà trop grand pour rester en nourrice. Henri s'y refusa en me donnant l'espoir que je pourrais bientôt le rapprocher de moi. Mais les années se passaient, je restais dans la même position, et ma vie devenait plus triste et plus isolée. Henri au contraire passait la sienne dans les plaisirs, et je commençais à comprendre qu'il devait trouver une bien grande différence entre le modeste appartement que j'habitais et les somptueux salons où il se montrait tous les jours. Mes talens, que je cultivais pour lui plaire, ma simplicité, mon dévouement, pouvaient-ils l'emporter sur l'éclat et les brillantes conquêtes qui s'offraient à lui. Je ne me dissimulais plus rien, je devinais même quand une nouvelle fantaisie l'occupait; mais je me taisais. Trop fière pour me permettre un reproche, mais trop délicate pour partager ce que j'aimais, je demandais seulement qu'on me rendît mon fils. Hélas! par

une inconséquence toute dans le caractère de Henri, il se rattachait à moi quand je voulais lui échapper, et par quelques éclairs de bonheur, il me rendait l'espérance, et rivait les chaînes qui nous unissaient. Mais je ne tardais point à payer cher ces courts momens d'ivresse; rassuré sur ma tendresse, il me négligeait de nouveau, et je retombais dans une mélancolie qui minait ma santé.

« Un événement cruel vint rendre mes chagrins plus amers. Mon pauvre Marco tomba dans un état qui ne laissa plus d'espoir. Depuis long-temps il souffrait sans se plaindre, et ne voulait recevoir aucun secours. —Non, me disait-il, non, je ne veux rien faire pour sauver une existence que la vue de vos souffrances rend si pénible. Je voudrais vivre peut-être si vous étiez heureuse; mais croyez-vous donc que je ne devine pas le sujet de vos larmes; elles retombent sur mon cœur, je me les reproche. Sans ma faiblesse, vous seriez

dans votre patrie, heureuse et honorée. Je vous ai aidée à sauver ce Français, cet ingrat, et j'ai creusé l'abîme où vous êtes tombée.

« J'essayais de lui persuader que j'étais contente de mon sort, mais je ne pouvais le convaincre. Enfin, le jour qui devait me ravir le seul ami qui me restât, ce dernier jour qui devait luire pour lui se leva brillant et radieux; Marco me pria de l'aider pour qu'il s'approchât près la fenêtre de sa chambre. Il voulait recevoir les derniers rayons du soleil. Je le voyais s'affaiblir d'heure en heure, mais je ne pouvais croire qu'il fut si mal; jamais je n'avais soupçonné son danger. Le soir, il me pria de lui lire quelques prières dans un livre dont il ne se séparait jamais; à peine avait-il la force d'unir sa voix à la mienne. Je le conjurai de se coucher, de me laisser appeler un médecin. Il m'arrêta et retenant ma main, il me dit.

« — Ne voyez-vous donc pas, Antonia, que je vais mourir.

« Pour la première fois je compris ce que mon inexpérience, la jeunesse de Marco, et plus encore son courage m'avait caché si long-temps. Je versais des torrens de larmes; Marco reprit d'une voix sombre et violente :

« — Ne pleurez pas, chère et malheureuse Antonia, ma mort m'épargne un crime. Je vous remets ce stylet que j'ai été vingt fois prêt à enfoncer dans le cœur de cet ingrat. Je ne pouvais vivre, en vous voyant si malheureuse, sans vous venger, et Dieu ordonne de pardonner.

En parlant ainsi, les yeux de Marco perdirent ce feu sombre et effrayant qui les animait depuis long-temps. Je m'élançai vers la porte pour aller chercher des secours. Il releva la tête, me montra les derniers rayons du soleil couchant, et expira.

« Je restai plusieurs minutes immobile devant le corps de Marco; mes yeux étaient

secs et brûlans; à force de sentir je ne souffrais plus. La nuit était tout-à-fait venue, j'étais seule avec les restes de mon pauvre ami, de celui que j'avais arraché à son pays, à sa famille, et à qui je ne savais même comment donner un tombeau. La femme qui me servait m'avait quittée depuis plusieurs jours; Marco étant malade et Henri ne venant pas, je n'avais sû comment m'en procurer une autre. Quel parti devais-je prendre? et qui n'aurait plaint un sort aussi triste que le mien? Je m'approchai de mon frère de lait, je pris sa main dans la mienne; il ne me faisait pas peur, c'étaient les restes du dernier être qui me protégeât.

« Dix heures sonnèrent, je perdis l'espoir de voir Henri ce jour même. Cependant, il fallait rendre les derniers devoirs à Marco, il m'était absolument interdit d'envoyer personne chez M. de Valbreuse; je me décidai à aller déposer moi-même un billet chez le concierge de son hôtel. Je me hâtai de lui

tracer en peu de lignes mon horrible position; et m'enveloppant de manière à ne pas être remarquée, j'arrivai près de la demeure de Henri, de cette demeure que j'avais cru longtemps devoir habiter avec lui. Quel contraste elle présentait avec la mienne! Les fenêtres étaient brillamment éclairées; de chaque côté de la porte étaient placées des torches flamboyantes servant à guider les voitures qui entraient dans une cour sablée; je m'y glissai furtivement, décidée à m'adresser à un autre domestique qu'au concierge qui me paraissait trop occupé. Soit qu'on me prît pour quelque femme de la maison, ou qu'on ne me remarquât pas, j'eus la facilité d'arriver près de grands arbustes placés sous les fenêtres du rez-de-chaussée qui étaient demeurées ouvertes.

« Quoiqu'elles fussent fort élevées, je distinguai parfaitement un salon richement meublé, des femmes dans la plus éclatante parure

et Henri au milieu d'elles. Je le vis en inviter une, et la personne qu'il avait invitée danser avec un plaisir qui ne le cédait qu'à celui qu'il éprouvait à l'entretenir. Leurs figures à l'un et à l'autre étaient rayonnantes; jamais Henri ne m'avait semblé plus séduisant; sans doute sa charmante danseuse ne le trouvait pas moins aimable, car elle lui répondait avec le plus tendre sourire, et quelques mots qui vinrent jusqu'à moi ne me permirent plus de douter de l'étendue de mon malheur. Henri, après la contredanse, attira sa danseuse près de la fenêtre sous laquelle j'étais appuyée; il prit sa main, la pressa sur son cœur et la couvrit de baisers. J'eus assez de raison pour m'enfuir, je sentais que je ne pourrais me contraindre plus long-temps, que rien ne m'arrêterait pour lui reprocher son lâche abandon. Un domestique me rejoignit; je lui remis mon billet pour son maître, et je revins chez moi. Je tombai à genoux, j'offris à

Dieu mon affreuse douleur, je lui demandai de protéger mon fils et de me retirer d'un monde où pouvait se rencontrer tant de perfidie.

« Henri arriva dans la matinée. Sa figure était fatiguée, mais c'était la fatigue du plaisir. La mienne était bouleversée et ma pâleur effrayante. Je n'avais point quitté Marco. Je montrai son corps à Henri sans verser une larme; elles étaient taries. Il voulut m'entraîner dans une autre pièce, tandis qu'on s'occupait des tristes détails de l'enterrement.

« Avant de le suivre, je pressai sur mon cœur et sur mes lèvres la main froide et inanimée de Marco, et je m'emparai du livre où je lui avais lu les dernières prières.

« Je ne me sentais ni l'envie ni la force d'adresser aucuns reproches à Henri, et je le laissai, sans l'interrompre, essayer de m'abuser encore sur ses sentimens. Mais peu à peu, par une faiblesse si commune dans l'amour, je vins à me persuader que je me trompais en le

croyant coupable. Et encore une fois je retombai sous le charme.

« Je n'obtins de cette dernière scène que la permission de retirer mon fils de chez la nourrice où il était resté si long-temps, et de le placer dans une pension, à Paris, où je pouvais le voir plus souvent. Henri ne s'y montrait jamais, et ce n'était plus que rarement et à la nuit qu'il se rendait chez moi. Les prétextes ne lui manquaient pas pour justifier ces précautions; chaque jour cependant ses prétextes devenaient plus vagues, et il me les donnait avec un redoublement d'humeur. Je m'interdisais tout murmure. Heureuse encore de sa présence, cherchant à m'étourdir sur ses torts, ou plutôt ne pouvant concevoir une si horrible perfidie, je passais ma vie à douter et à croire. Mes dernières illusions devaient être enfin entièrement détruites.

« Un jour, après en être restée plusieurs à

espérer la présence de Henri, je reçus une lettre où il me dévoilait enfin son âme tout entière. Il m'annonçait mon sort; les expressions d'une froide pitié avaient remplacé les promesses passionnées. Notre union, me disait-il, était impossible, elle nuirait à son avancement, à sa fortune, son rang était un obstacle insurmontable. Il ajoutait qu'il ne m'oublierait ni ne m'abandonnerait jamais, et qu'une existence honnête serait assurée à moi et à mon fils.

« Ainsi, Henry croyait payer ma tendresse, mon dêvoûment, et tout l'amour que je lui avais voué, en m'offrant un peu d'or. Ma fierté se réveilla; je crus un instant qu'elle avait éteint ma fatale passion, je crus que je ne l'aimais plus, et, dans ce premier mouvement d'indignation, je résolus de faire valoir les droits de mon fils, je les croyais assurés par les lettres de M. de Valbreuse, remplies de tant de sermens, de promesses. J'ouvre le

meuble où je les tenais renfermées; les lettres de Henri, son portrait, tout avait disparu; il ne me restait que mes papiers de famille. Tout ce qui aurait pu prouver mes liaisons avec M. de Valbreuse m'avait été enlevé. Quelle indigne fausseté employée envers une femme à qui il devait la vie, à qui il devait le titre de père! Je ne doutai point qu'il n'eut profité du temps où j'étais allée voir mon fils pour exécuter cette bassesse, et je rougis d'être obligée d'en reconnaître capable celui que j'avais tant aimé, celui que j'avais déifié comme le plus noble des homme.

« Résolue à ne lui rien devoir, je rassemblai quelques effets, le reste de l'or et des bijoux que j'avais emporté de ma patrie, et je sortis de cette maison où j'avais tant souffert. Seule, sans recommandation, sans un ami, je cherchai une obscure retraite où je pusse me soustraire à tous les yeux.

« La vieille femme qui me loua une cham-

bre ne me fit aucune question; et je demeurai des semaines entières dans un abattement qui minait ma santé et m'òtait entièrement mes forces; j'en retrouvais seulement pour aller voir mon pauvre enfant. Une secrète espérance me soutenait à mon insu dans ses visites. Peut-être Henri, conduit par les remords, y viendrait-il pour avoir de mes nouvelles. Vain espoir; il m'oubliait, et nulle marque d'inquiétude ou d'intérêt n'arrivait jusqu'à moi. Je ne pouvais cependant me persuader que je lui fusse devenue entièrement indifférente. Elle est si longue à pénétrer jusqu'au cœur, la conviction du changement de ce qu'on aime! Long-temps elle frappe l'esprit et la raison, sans que l'âme y veuille croire. Tant qu'on aime soi même, on ne peut s'imaginer qu'on ait cessé d'être aimé.

« Les jours se passaient, j'ignorais ce que j'allais devenir, ce que deviendrait mon fils. J'avais pu, jusqu'à ce moment, recevoir de

Henri des secours, qui n'offensaient pas la femme à qui il avait juré de donner son nom, avec laquelle il devait partager sa fortune. J'avais renoncé à la mienne avec tant de bonheur pour le sauver, que je trouvais tout naturel les sacrifices qu'il faisait à son tour, et que je ne me sentais pas humiliée de tout recevoir de lui. Mais, quand il eut prononcé l'arrêt qui me condamnait à un déshonneur sans retour et au plus cruel abandon, mon âme se révolta à la pensée de lui devoir une existence qu'il abreuvait d'amertume. Ce fut accablée de ces désolantes perplexités que je reçus une visite qui fixa mon sort et aurait dû me faire renoncer pour jamais à tout espoir.

« J'étais plongée dans la plus profonde tristesse, lorsque ma vieille hôtesse introduisit une dame chez moi. A sa beauté si frappante, à sa tournure noble et majestueuse, plus encore à l'expression de hauteur qu'elle ne cherchait point à adoucir, je n'eus pas besoin

qu'elle se nommât, je devinai la marquise de Valbreuse, la belle-mère de Henri. Elle me regarda attentivement, cherchant sans doute dans mes traits flétris quelques vestiges des charmes qui avaient pu captiver l'inconstant Valbreuse; et, après un silence que mon trouble m'empêchait de rompre la première, elle me dit enfin que, chargée par son beau-fils d'une commission aussi étrange que délicate, l'humanité seule l'avait engagée à me voir.

« A ces paroles prononcées d'une expression dédaigneuse, je levai les yeux et regardai la marquise avec une fierté qui lui fit baisser les siens.

Mais elle reprit avec plus de hauteur :

« — M. de Valbreuse m'a chargé de vous remettre ce contrat de rentes, et cet or pour subvenir aux premiers frais de votre établissement, à la condition que ce sera loin de Paris, que jamais vous ne prononcerez son nom et que vous lui remettrez votre enfant qu'il se

charge de faire élever. La marquise déposa près de moi un papier et une bourse, comme si elle ne doutait pas que je n'accédasse de suite à ses propositions.

« Je me levai aussi fière, aussi haute qu'elle; j'avais perdu toute timidité. Ni la richesse, ni le rang de celle qui venait si tranquillement m'enlever mon dernier espoir, ne m'arrêtaient plus. J'avais retrouvé toute la dignité de la vertu; je n'étais plus la faible victime d'une passion qui m'avait si long-temps rendue coupable. Je sentais que par ma conduite envers Henri, et la délicatesse de mes sentimens, j'étais bien au-dessus de mon lâche séducteur et de la femme cruelle qui venait me blesser dans ce que j'avais de plus cher.

« — Remportez, madame, m'écriai-je impérieusement, remportez des secours que je dédaigne. Nul trésor ne peut payer ce que j'ai fait pour un ingrat, ni le bien qu'il veut me ravir. Puisque après tant de sermens de sa part et

de bienfaits de la mienne, il peut s'avilir jusqu'à trahir celle qui lui sacrifia plus que sa vie, je ne sais plus que le haïr et le mépriser.]

« — Le mépriser! répéta la marquise, avec un geste de fureur; mépriser un Valbreuse, un homme de son rang!...

« — Plus il est élevé, plus il s'en est rendu indigne, répondis-je dédaigneusement, et l'obscure Antonia est bien au-dessus de lui. Laissez-moi à mon désespoir, madame, rassurez-vous, je ne réclamerai rien de lui.

« — On peut vous forcer, s'écria avec colère la marquise, à être plus humble; on peut vous enlever votre fils. Mais je vous laisse à vos réflexions, peut-être vous inspireront-elles des sentimens plus modérés, plus humbles.

« Elle sortit, et moi n'étant plus soutenue par l'indignation et la présence de mon ennemie, je tombai sans connaissance sur le plancher. Ma vieille hôtesse vint par ses soins me rendre à moi-même. Je trouvai près de moi la bourse

et le contrat, tout mon sang se souleva de nouveau à la seule idée de rien accepter de la famille de Valbreuse, mais une pensée plus effrayante se présenta tout à coup. Si on allait me ravir mon fils, ma seule, mon unique consolation, je me déterminai à l'aller chercher, à fuir au bout du monde s'il le fallait pour conserver mon enfant, et à ne plus m'occuper de Henri. Dans le premier moment de mon indignation, je croyais le haïr. Ah ! que j'ai bien senti plus tard qu'il est des cœurs qui ne peuvent oublier, et que, malgré tous mes malheurs, je ne voudrais peut-être pas encore guérir de la fatale passion qui me tue. Aussitôt que la crainte de me voir enlever mon enfant se fut présentée, je résolus de l'emmener à l'instant sous le prétexte de faire quelques emplettes à son usage. Je rassemblai le peu d'effets qui me restaient, je vendis un des bijoux que je gardais avec tant de respect parce qu'ils avaient appartenu à ma mère, je remis chez

le suisse de l'hôtel de Valbreuse le contrat et l'or, qu'avait laissés près de moi la marquise, et sans perdre un seul moment je quittai Paris. Par un instinct inexplicable je pris la route qui conduisait en Espagne, et je fuyais Paris et la France comme si je devais laisser sur cette terre toutes mes douleurs. Je ne réfléchissais pas que j'allais chercher de grands dangers dans ma patrie. Je pensais que depuis les malheurs de la France et la chûte de celui qui avait voulu soumettre l'Espagne, toute haîne contre les Français devait y être éteinte. Je croyais devoir le supposer avec d'autant plus de raison, que depuis une année les Français étaient venus comme défenseurs et alliés dans cette même Espagne qu'ils avaient voulu jadis envahir.

« J'arrivai à Bayonne avec le projet arrêté de rentrer dans ma patrie où je me croyais le droit de réclamer quelques portions de mon héritage, la maison de mon père était à moi, mon

oncle peut-être n'existait plus, et le reçu qu'il m'avait arraché devait être considéré comme nul puisque j'étais mineure quand je l'avais signé! Enfin, c'était un devoir pour moi de tenter de retrouver quelque fortune pour mon fils. Je sentais que je ne vivrais pas long-temps; et que je mourrais moins malheureuse si je pouvais le soustraire à l'humiliation de rien demander à celui qui l'avait méconnu, à celui qui avait repoussé et déshonoré sa mère.

« Lorsque je touchai ma terre natale où j'avais connu Henri et l'amour, quand je sentis circuler dans mes veines cet air doux et embaumé du midi, il me sembla que mon cœur oppressé retrouvait au moins la douceur de verser des larmes. Dix années venaient de s'écouler, durant lesquelles je n'avais arraché au sort que quelques rapides et courts instans de félicité; et que de cruels et longs momens n'avais-je point passé dans le désespoir! Je pleurais aussi ce pauvre Marco. Hélas! il

dormait sur une terre étrangère. Henri n'avait pas même daigné acheter un coin de terre pour déposer les restes de celui à qui il devait la vie et la liberté.

J'arrivai jusqu'à Salamanque sans difficulté. Je m'étais confiée à un arriéros obligeant et raisonnable qui se mêlait peu des guerres nouvelles et chassait le souvenir des anciennes où il avait beaucoup souffert. Mon fils l'amusait par sa gaîté et ses saillies. Le pauvre enfant, heureux de ne pas me quitter, jouissait du plaisir de voyager, d'un beau temps continuel, et rien ne lui faisait regretter la pension où il était assez froidement traité. Tout avait été assez bien pour nous jusque-là ; mais quand notre bon guide nous eut quittés, je me trouvai de nouveau fort embarrassée. Après l'avoir payé, ma bourse était bien légère, je m'imposais beaucoup de privations ; mais je ne pouvais en voir souffrir à mon fils. Ce n'était pas le moment de m'abandonner à un découragement

coupable. Je me sentais d'ailleurs une énergie de douleur qui, comme une fièvre brûlante, me donnait une force factice. Il fallait avancer et savoir enfin ce que je pouvais attendre dans ma patrie. En entrant à Rodrigo, je revis la porte que j'avais franchie avec Henri ; j'approchai de la maison de mon père, il était presque nuit, le nouvel arrieros qui nous avait amenés jusque-là ne m'inspirait aucune confiance, il était sombre, méfiant, et sa voix dure effrayait mon pauvre enfant. Après s'être fait payer, il nous déposa à l'entrée de la ville, sans s'inquiéter de ce que nous allions devenir.

« Tenant d'une main le peu d'effets que je possédasse et mon fils de l'autre, je touchais les murs de la maison où ma jeunesse avait reçu de si doux soins, où j'avais vu mourir ma mère, cette maison maintenant fermée pour moi. Une fenêtre s'éclaira, c'était celle où tant de fois je m'étais appuyée pour voir passer Henri, et où tant de fois aussi j'avais entendu

ses sermens d'amour. Je serais, je crois, restée toute la nuit à considérer le toît paternel, sans mon fils qui m'avertit qu'un orage commençait à se former, et qu'il avait peur. Je l'emmenai à une posada située au bout de la rue; elle était jadis occupée par une bonne femme que mon père avait soignée dans une dangereuse maladie, j'espérais y être bien reçue. Cette femme était morte... La posada avait passé en d'autres mains, les nouveaux maîtres me toisèrent d'un air insolent, et me dirent qu'ils n'avaient point de place. Je hasardai uue humble prière, la porte fut refermée sur moi avec un : *Allez avec Dieu*, formule si commune chez les Espagnols qui repoussent le malheur en invoquant le nom du Christ. Je frappai à une autre posada, même réponse, l'orage éclatait alors avec violence et les plaintes de mon fils déchiraient mon cœur. J'errais comme une insensée, cachant sa tête sous mon voile. Enfin, un terri-

ble coup de tonnerre l'effraya à un tel point qu'il tomba évanoui à mes pieds. Je le relevai, et le traînai sous le portail le plus voisin. Il revint à lui, réchauffé par mes caresses, arrosé de mes larmes. Quand je le vis plus rassuré, je regardai autour de moi ; hélas! c'était sous la porte de la maison de mon père que j'avais cherché un asile!...

Je n'eus pas le temps de me livrer à de longues réflexions, le reflet d'une lampe parut au haut de l'escalier, et j'entendis une bénédiction prononcée d'une voix dure, à laquelle répondit une vieille femme qui marmottait des prières, je vis descendre un homme enveloppé d'un vêtement noir, et les bras croisés sur sa poitrine, c'était un moine espagnol, je frémis...

« — Qui êtes-vous? s'écria-t-il, en m'apercevant. La vieille femme était restée sur la dernière marche, mais sa lumière l'éclairait assez pour que je pusse la reconnaître, c'était Mar-

tha. Dix ans de plus, en la vieillissant, avaient ajouté à sa figure, déjà peu aimable, un aspect effrayant, et la méchanceté, qui enlaidit presque la beauté, donnait une expression encore plus repoussante à sa laideur.

« — Qui êtes-vous? cria-t-elle en même temps que le moine. Je baissai les yeux, je ne pouvais me décider à prendre un autre nom, et je n'osais avouer le mien.

« Martha approcha, j'étais bien changée, le chagrin m'avait ôté toute fraîcheur, mais mes traits bien connus d'elle la frappèrent et elle me nomma. Le moine leva la main comme s'il allait m'anéantir, et sa voix tonnante prononça un anathème.

— Fuyez, dit-il, fuyez, ou mille supplices vous attendent. Martha comme une furie, répéta ses horribles imprécations et me poussa vers la porte qui se ferma encore une fois sur moi.

« Mais le bras de Henri, l'attachement de

Marco ne me soutiennent plus; seule, avec un enfant effrayé, au milieu de mes ennemis, par une nuit obscure, je me traînai loin du toît paternel et j'atteignis les remparts. Je m'y jetai à genoux devant le ciel en feu dont la voix menaçante semblait s'unir à celle de mes persécuteurs. Je n'implorais pas la grâce de Dieu, je ne demandais que la mort, je la demandais aussi pour mon fils. Car quel triste don lui avais-je fait que celui de la vie? Quel héritage à lui laisser que ma honte? J'étais à genoux près de la place où j'avais trouvé Henri étendu presque sans vie, où mes bras le relevèrent et le pressèrent sur ce cœur qu'il brise maintenant avec tant d'ingratitude. Mon fils m'avertit tout bas que quelqu'un s'avancait. Je voulais bien mourir, mais non de la main des hommes et livrée à leur vengeance; je reculais devant le supplice qu'ils m'auraient imposé et je demandais au ciel qu'il m'anéantit. Je me mis à fuir, et je traversai, sans que rien m'arrêtât,

une des portes de la ville. Les éclairs me guidaient, mon petit Henri ne pleurait plus, il avait compris un danger plus pressant que celui de l'orage. Personne ne nous suivit, et bientôt nous fûmes assez éloignés de Rodrigo. Sur un des côtés de la route, s'élevait une grande maison percée de nombreuses fenêtres. En m'approchant, j'aperçus le signe des chrétiens s'élevant sur la grille. Des voix de femmes se firent entendre, elles adressaient des prières à Dieu : c'était un couvent.

« Je sonnai à la porte du monastère; on tarda assez long-temps à me répondre, enfin, un guichet ayant été ouvert, et la tourrière ne voyant qu'une femme et un enfant, nous introduisit dans une grande salle où étaient rassemblées plusieurs religieuses. L'abbesse était du nombre, elle m'interrogea et j'allais, je crois, mentir pour obtenir plus sûrement un asile, quand une des religieuses, qui avait attiré mon enfant près d'elle, s'écria du ton de

l'indignation qu'il était fils d'un Français et que j'étais Espagnole. Je me résignai et l'abbesse ordonna que je fusse jetée à la porte. Malgré l'heure et l'orage, on allait exécuter cet ordre inhumain, lorsqu'une des sœurs s'avança au milieu du cercle formé autour de moi par les religieuses. Je la regardai attentivement, rassurée par un regard qu'elle me jeta, et il me sembla retrouver dans son aimable figure un des souvenirs les plus doux de ma vie.

« — Ma mère, dit-elle, en s'adressant à l'abbesse, vous m'avez promis de ne point m'empêcher de faire quelques bonnes actions, c'est à cette seule condition expresse que je laisse à votre couvent une partie de mes revenus. Je demande donc que cette femme et cet enfant soient reçus et soignés chez la tourrière. Demain, nous verrons ce qu'il y aura à faire pour eux, car mon intention est de ne pas les abandonner.

« — Sœur Lucia, répondit l'abbesse en

contraignant sa colère, vous savez que je ne puis rien vous refuser.

« A ce nom de Lucia, je portai un second regard sur ma protectrice, et je reconnus la jeune fille qui nous avait sauvés à Saint-Ander. Mais la vivacité charmante qu'annonçait sa première jeunesse était entièrement éteinte. Une expression mélancolique et touchante donnait un charme inexprimable à sa physionomie, et le bandeau qui s'abaissait sur son front était moins pâle que son teint. La délicatesse de ses traits et de ses formes la faisait ressembler à un ange que le ciel prête un instant à la terre, mais qu'il ne doit pas tarder à rappeler à lui.

« D'après les ordres de l'abbesse, on me conduisit chez la tourrière, mon extrême fatigue fut un prétexte suffisant pour me dispenser de répondre à ses questions, et je passai le reste de la nuit avec assez de calme.

« La présence de Lucia, l'autorité dont elle

paraissait jouir dans cette communauté me rassurait un peu. Aussitôt que le jour parut elle vint me trouver et m'embrassa avec une amitié et un intérêt qui m'annoncèrent qu'elle m'avait reconnue.

— « Ici, seule, avec un enfant, s'écria-t-elle; et où donc est son père? Ce Français à qui vous avez tout sacrifié est sans doute devenu votre époux? Mes sanglots lui répondirent.

« — Infortunée! continua Lucia, est-ce sa mort que vous pleurez? Ah! qui peut alors mieux que moi comprendre vore douleur!

« — Il vit, Lucia, mais il m'abandonne, il abandonne son fils.

« Lucia ne répondit pas, mais, dans son regard si doux, je vis briller l'indignation au travers de ses larmes. Nous gardâmes un moment le silence; enfin, elle me demanda ce que je voulais faire, quels étaient mes projets pour le présent, et pour l'avenir. Elle tressaillit quand je lui eus appris les motifs qui me conduisaient

à Rodrigo, et ce qui m'était arrivé durant le peu de temps que j'y étais restée.

« — Vous vous perdriez, s'écria-t-elle, en essayant de réclamer votre bien : quand j'arrivai ici l'année dernière, votre souvenir qui se mêlait à celui de ma première et heureuse jeunesse, m'était assez présent pour que je m'informasse si on avait entendu parler à Rodrigo d'Antonia d'Aranda. On me répondit presque par des cris d'indignation. J'appris que votre oncle avait quitté Rodrigo et était mort; que votre maison, tombée au pouvoir du clergé, appartenait maintenant à un moine, ancien confesseur de votre grand-mère, que cet homme, ainsi que la vieille Martha ne cessaient de vociférer contre vous, et d'animer autant que possible l'indignation des habitans et des autorités de Rodrigo. N'essayez donc pas, chère Antonia, de lutter contre l'astuce et la méchanceté. Pour ne pas vous rendre votre bien, ils vous sacrifieraient cent fois : ne

connaissez-vous donc pas la ruse et la cruauté de nos moines? Lucia ajouta : Restez quelque temps ici, si la vie religieuse vous convient, si la perte de toutes vos espérances vous fait désirer un asile où on souffre moins en priant Dieu. Si vous voulez prendre le voile enfin, je vous offre une dot, nous placerons votre fils dans quelque université, et la société lui refusa-t-elle un nom, nous tâcherons qu'il puisse au moins mériter celui d'honnête homme.

« Je pressai la main de ma généreuse amie et lui dis : — Je réfléchirai à ce que votre bonté me propose, mais vous, Lucia, ne m'apprendrez-vous pas pourquoi vous êtes religieuse, et ici.

« — Aussitôt après l'office du soir, rendez-vous au jardin, Antonia, je vous dirai ce que j'ai souffert; vous verrez que vous n'avez pas seule le droit de vous plaindre du sort. Puisse mon exemple vous apprendre à vous résigner.

« Je trouvai Lucia au jardin, la lune allait se lever, tout était calme autour de nous. Je n'o-

sais troubler le silence qu'elle gardait, je sentais qu'il était la suite de souvenirs déchirans. Cependant, elle ne pleurait pas, on voyait qu'il y avait dans sa douleur un profond abattement, résultat d'un désespoir qui ne conservait plus d'espérance qu'au ciel.

Vous vous souvenez, me dit Lucia, de m'avoir connue annonçant un caractère heureux, mais une sensibilité déja si développée, qu'elle me fit prendre un intérêt bien vif à vos malheurs. Accoutumée à me tout pardonner, je n'essuyai de ma famille qu'une légère réprimande pour la part que j'avais prise à votre fuite; et je n'éprouvai plus, sur cet événement, que l'inquiétude de savoir si vous aviez rejoint l'armée française. Plusieurs années s'écoulèrent, l'Espagne enfin délivrée des étrangers qui l'avaient voulu asservir, le roi put venir occuper le trône de ses pères. Cependant, dans le fond de bien des cœurs se conservait une fermentation, un germe de révolte qui ne s'é-

teindra même de long-temps, et que les promesses inaccomplies du roi ne faisaient qu'augmenter. J'avais un cousin que je ne connaissais pas, mais que mes parens me destinaient pour époux. Jugez quels furent leurs inquiétudes et leur colère lorsqu'ils apprirent que ce jeune homme s'était jeté dans le parti constitutionnel, et soutenait avec une remarquable énergie ceux qui réclamaient l'exécution de la promesse faite par le monarque de maintenir la constitution. Déjà les partis étaient aux mains, et encore une fois la guerre s'allumait. Il fut alors décidé, dans un conseil de famille, que don Carlos, mon cousin, ne pouvait jamais devenir mon époux. L'idée de m'unir à lui m'avait été jusque-là presque pénible ; mais je trouvais que c'était une profonde injustice que de repousser un homme, parce que l'on ne partageait pas ses opinions généreuses, et qu'il combattait pour une liberté qu'un roi avait solennellement jurée,

liberté que cette même famille défendait lorsque les Français voulaient la détruire. Aussi, ce parent, qui jusqu'alors m'avait intéressé bien faiblement, devint l'objet de toutes mes pensées. Je résolus de le voir s'il s'approchait de la ville que j'habitais; de juger enfin par moi-même celui qu'on condamnait avec tant de sévérité.

« — L'occasion ne se fit pas attendre. Carlos arriva chez ses parens, précédé par une effrayante réputation. On m'emmena de suite à notre maison de campagne, dont on fit pour ainsi dire une espèce de prison. Je sentis s'augmenter le désir de voir Carlos. Son père et sa mère ne tardèrent pas à être bien embarrassés; ils lui avaient pardonné et ne savaient comment l'avouer au reste de la famille. Ils eurent recours à un stratagème et amenèrent Carlos à la campagne de mon père, sous le nom du fils d'un ancien ami de la famille; et annoncèrent en même temps que Carlos était reparti. Tout le monde fut trompé, excepté moi. Ce

n'est point vous, Antonia, qu'il sera difficile de convaincre quand je vous dépeindrai de ces coups de sympathie qui lient l'une à l'autre des âmes à la première vue. Carlos réalisait la chimère que je m'étais faite de celui que je devais aimer. Son caractère était franc, généreux, et une bonté extrême tempérait une énergie portée peut-être jusqu'à la violence, sa figure..... Mais je ne vous en dirai rien, ce qu'on aime nous paraît toujours ce qu'il y a de plus aimable; seulement, je puis vous l'assurer, Antonia, on lisait dans les nobles traits de Carlos toutes les vertus de sa belle âme. Je savais enfin que je pouvais souffrir beaucoup en l'aimant, mais j'étais certaine qu'il ne serait jamais perfide.

« Au bout de quelques jours, il m'avoua qu'il était Carlos, mon sourire lui apprit que je l'avais deviné à la première vue. Bientôt il me demanda de le voir en secret; je n'hésitai pas, je comptais sur son honneur.

« — Lucia, me dit-il, je t'adorais avant de

t'avoir vue, car je savais que ton cœur renfermait les vertus les plus tendres et les plus généreuses; je savais aussi que tu réunissais tout pour attacher et plaire, et que si tu m'aimais, ce serait pour toujours. Tes parens me refusent, mais ils ne peuvent t'empêcher de répondre à mon amour; veux-tu te lier à moi par un serment bien plus puissant que ceux prononcés devant les hommes?

« — Je t'écoute, Carlos.

« — Eh bien! je jure, dit-il en regardant le ciel, de n'aimer que toi, de ne vivre que pour toi et l'honneur; je jure que jamais aucune femme n'aura, fut-ce même un instant, le plus léger droit sur ton Carlos.

« — Et moi, répondis-je aussi avec la même fermeté, je serai à toi, ou à Dieu.

« Carlos passa un anneau à mon doigt, et tirant de son sein une médaille d'argent sur laquelle était gravé ce seul mot : *Liberté*, il me dit :

« — Il est possible que tu sois long-temps

sans me revoir, sans même entendre parler de moi; mais si une circonstance pressante me forçait de t'appeler, promets-moi de suivre celui qui te présenterait une médaille semblable à celle-ci.

« Je le lui promis.

« — Je pars au point du jour, ajouta-t-il, je vais rejoindre ceux qui m'ont nommé leur chef. Peut-être, dans cette circonstance, eût-il été prudent de ne pas te connaître, car je savais d'avance que je t'aimerais avec passion; mais je savais aussi que tu en serais digne, et que tu ne me détournerais pas de mon devoir.

« Je baissai la tête pour cacher mes larmes, Carlos poursuivit :

« — J'ai évité jusqu'à ce moment de combattre les Espagnols; cependant les Français sont entrés sur notre territoire, ils viennent défendre la mauvaise foi et l'injustice, c'est toujours des fers qu'ils nous apportent. Je leur pardonnais plutôt lorsqu'ils voulaient s'emparer, pour eux-mêmes, de notre belle Espagne,

oui, je leur pardonnais plutôt qu'aujourd'hui, où ils veulent appuyer l'oppression qui tend à nous ravir des droits jurés, et dont ils jouissent eux-mêmes.

« Je pars donc; il est possible, il est même presque certain, que nous succomberons; mais mourir pour défendre sa liberté, mourir aimé et regretté de toi, c'est une bien belle destinée. Adieu, Lucia.

« Il s'éloigna, et déjà l'aurore paraissait pour commencer cette longue suite de jours que je devais passer sans lui. Mon père apprit bientôt que Carlos était venu chez lui sous un nom supposé; mais, comme je ne parlais jamais de lui, il ne me montra long-temps ni méfiance, ni mécontentement, Cependant, mon changement finit par frapper ma famille; je n'avais plus de gaîté, je fuyais tous les plaisirs, et les traces de fréquentes larmes se montraient sur mes joues décolorées. Distraite ou sombre, on devinait que j'attendais à tout moment un événement qui devait changer mon sort. Mon

amour pour Carlos était ma vie, mon avenir. Le peu de temps que nous avions passé ensemble l'avait rendu maître de mon cœur ; car il y avait eu, dans notre réunion, quelque chose d'extraordinaire qui aidait encore à toute la puissance de mon imagination. Je m'en occupais sans cesse; je le voyais toujours noble, passionné, et, quoique six mois fussent écoulés depuis son départ, j'étais sûre qu'il ne m'oubliait pas. Le père de mon cousin m'en parlait en secret, il avait deviné que je ne partageais pas les sentimens de mes parens. Il m'apprenait ce qu'on disait des constitutionnels. Ce qu'il me disait était loin d'être rassurant.

« Un soir que je me sentais plus inquiète, j'étais seule dans le jardin, regardant le ciel devant lequel j'avais reçu les sermens de Carlos, quand un léger bruit dans le feuillage me fit tourner la tête. Un homme, soigneusement enveloppé de son manteau et cachant avec précaution sa figure, vint droit à moi et me

présenta une médaille semblable à celle que m'avait remis Carlos.

« — Il vous attend, me dit-il à voix basse.

« —Il m'attend; sans doute un motif puissant...

« — Le plus puissant de tous, reprit l'inconnu d'un accent triste.

« —Restez-là un instant, dis-je en le conduisant hors du jardin, et lui montrant un endroit où il pouvait se soustraire à tous les regards.

« Je rentrai dans la maison. Mon père et ma mère allaient se retirer; je réclamai la bénédiction que je recevais chaque soir, et je baisai leurs mains vénérables. Je savais que je commettais une action condamnable, puisqu'elle allait les livrer à la plus cruelle inquiétude; mais je savais aussi qu'aucune puissance n'aurait pu me retenir. Je volai où m'attendait le messager de Carlos. Nous marchâmes près d'une heure, toujours en suivant les bords de la mer. Enfin, une cabane de pêcheurs s'offrit à mes regards. Non loin du rivage, on apercevait une felouque qui semblait prête

à mettre à la voile. Je crus que Carlos allait réclamer ma promesse et m'emmener avec lui. Mon cœur battit de crainte et de plaisir ; il aurait dû battre de terreur et de désespoir.

« Arrivés à la porte de la cabane, l'inconnu qui me précédait frappa en prononçant deux ou trois mots que je n'entendis pas. La porte s'ouvrit, nous entrâmes dans une pièce où étaient rassemblés plusieurs hommes qui parlaient à voix basse. Je ne vis point Carlos, et j'allais le demander quand mon guide me fit signe de garder le silence, et me conduisit dans une autre pièce. Un spectacle effrayant, qui sera toujours présent à mon souvenir, m'y attendait.

« Couché sur des manteaux entassés et à la lueur d'un bois résineux attaché au mur, je reconnus Carlos, lui qui, depuis six mois, occupait toute ma vie, il était là, pâle, sans force et les yeux éteints.

« — Lucia, me dit-il d'une voix faible, tu remplis ta promesse. De mon côté, je n'ai pas

voulu partir sans te revoir, sans te faire un dernier adieu.

« — Partir, quel voyage?...

« — Un bien long! reprit Carlos; tu es libre.

« — Libre. O! Carlos que t'ai-je fait pour parler ainsi? n'as-tu pas reçu mes sermens? Je pars avec toi, n'importe où tu me conduiras.

« — Tu ne peux me suivre, balbutia-t-il d'une voix toujours plus faible, j'ai voulu te revoir une dernière fois. Adieu donc, sois heureuse.

« — Tu vas mourir, m'écriai-je en tombant à genoux, je tiendrai mon serment, à toi ou à Dieu.

« — Oh! alors, tu prieras pour moi et tu ne m'oublieras jamais. Cruel égoïsme qui me rend heureux de penser qu'après moi tu n'auras d'amour qu'au ciel.

« On frappa trois coups à la fenêtre basse de la chambre où nous étions enfermés.

« — Voilà le dernier signal, dit l'homme qui m'avait amenée, si l'on ne quitte pas à l'instant cette maison, nous serons découverts.

« Carlos se souleva avec une énergie inconcevable : il tenait toujours ma main.

« — Ouvre cette porte, s'écria-t-il, parlant à son ami, qu'ils entrent tous.

— Il fut obéi.

« — Frères! dit Carlos à ses compagnons, je vous remercie du fond de l'âme ; vous n'avez pas voulu me quitter, et vous exposez vos existences pour ne pas me laisser mourir seul ; mais je vous prie, je vous ordonne même de me laisser : la pensée de votre danger rend ma dernière heure trop horrible, partez.....

« — Jamais! interrompirent-ils spontanément, et si tu dois mourir, du moins nous n'aurons point à nous reprocher de t'avoir abandonné.

— Eh bien! balbutia Carlos d'une voix plus basse, en m'attirant vers lui, et pressant de ses lèvres mourantes ma bouche froide et décolorée ; eh bien donc! adieu, Lucia, et vous, mes amis, vous pouvez, vous devez partir.

« Il arracha l'appareil qui couvrait une profonde blessure près du cœur, le sang jaillit, et peu de minutes après, il expira.

« Le lendemain au jour, mon père qui me cherchait, me trouva seule près du corps inanimé de Carlos. Ma douleur ne s'exhalait point par des larmes; on ne pleure pas de pareils malheurs. Je me suis faite religieuse ; ma famille est venue s'établir dans les environs de ce monastère, car elle fut persécutée à Saint-Ander à cause de Carlos. Je n'ai plus ni joie, ni désirs. Je vis en espérant mon dernier jour, mais du moins j'ai tenu ma promesse, et n'ayant pu être à Carlos; je suis à Dieu.

« Depuis long-temps, Lucia ne parlait plus, et je ne me sentais pas la force d'interrompre le silence qu'elle continuait à garder en essayant de froides consolations, si infructueuses sur de pareilles douleurs. Je la trouvais d'ailleurs bien moins à plaindre que moi. Elle n'avait pas souffert de l'inconstance et de la perfidie. Elle avait

perdu, par la mort, celui qu'elle aimait; mais elle était certaine de ne pas lui survivre longtemps. Tandis que moi, moi trahie, après tant de sacrifices, il ne me restait pas même le droit de me donner la mort, et, si le ciel me l'envoyait, j'emporterais la cruelle douleur de laisser mon fils sans appui.

« Lucia et moi, nous nous séparâmes après cet entretien, mais nous nous rejoignions chaque soir, et ce ne fut que quelques jours plus tard qu'elle m'annonça que l'abbesse exigeait que je prisse le voile ou que je sortisse du couvent. Ce ne serait qu'à force de macérations, disait-elle que je me réhabiliterais à ses yeux. Elle mettait aussi pour condition à son indulgence que je consacrerais mon fils aux autels.

« Je reculai devant ce sacrifice que je ne me sentais ni la force ni le droit d'accomplir. Quelque jeune que fut mon petit Henri, sa gaîté, son caractère ouvert, annonçaient qu'une pareille existence serait pour lui une mort antici-

pée. Aurais-je la cruauté de le punir des fautes de sa mère? Faut-il l'avouer aussi, une secrète espérance me soutenait. Si Henri m'aimait encore?.. Sans doute cette espérance n'était qu'une chimère; mais il n'a point aimé, celui qui ne comprendrait pas avec quelle avidité le cœur la caresse. Se croire toujours nécessaire au bonheur de ce qui nous est cher, est une illusion qu'on ne perd qu'à la mort.

« Je confiai mes anxiétés à Lucia; elle voyait bien la folie de mon espérance, mais elle n'osait me l'ôter entièrement. Elle comprenait que cette espérance soutenait ma vie; car, par une aberration inexplicable, je me persuadais que si je n'étais point partie, Henri serait revenu à moi; que peut-être sa belle-mère avait agi sans son consentement; qu'il devait m'accuser de l'avoir abandonné. Ainsi, j'oubliais son indigne conduite pour me faire à moi-même des reproches de m'être éloignée sans essayer de le revoir et de ranimer son amour.

« — S'il en est ainsi, me dit Lucia, après m'avoir entendue, n'étant point protégée par la vie monastique, de grands dangers vous environneraient en Espagne. Il faut vous en éloigner sans délai. Ce soir même, je vous apporterai une somme que je regrette de ne pouvoir vous offrir plus forte. Reprenez le chemin de la France, puisque vous croyez encore y trouver le bonheur. Je n'ose vous presser de vous faire religieuse, quoique je sois persuadée que vous finiriez par retrouver le repos; mais vous êtes mère, et moi je n'attends plus rien que de Dieu.

« Il fut convenu que je partirais le lendemain au jour. Je pressai bien des fois Lucia sur mon cœur, et si ce n'eut été l'intérêt de mon fils, j'aurais vaincu le désir insensé de me rapprocher d'Henri. Il avait été impossible de me procurer aucun moyen de transport, on n'aurait pu y réussir qu'à Rodrigo, où il était essentiel qu'on n'entendît point parler de moi. Je me diri-

geai donc à pied vers un village situé à quelques lieues du monastère. J'espérais y arriver avant la nuit, mon fils marchait aussi lentement que moi, à qui, depuis long-temps, une oppression insupportable, une toux fatigante ôtait toutes les forces. Aussi, il était nuit que nous avions fait bien peu de chemin et étions encore loin d'atteindre où j'avais espéré de trouver un gîte. Heureusement le temps était doux, munie de quelques provisions, et ne pouvant plus me traîner, j'enveloppai Henri de mon vêtement le plus chaud, et me déterminai à rester où j'étais jusqu'au jour. Je cherchai des yeux si je ne découvrirais pas quelque abri, quelque arbre qui put nous garantir un peu. A quelques pas s'élevait un bouquet de jeunes citronniers en fleurs, leur parfum me fit verser des larmes, il me rappelait ma mère. Mon fils venait de s'endormir, lorsque j'entrevis s'avancer de mon côté plusieurs mulets conduits par deux hommes. Ils s'arrêtèrent à quelques

pas et heureusement de manière à ne pouvoir me découvrir. La brise du soir apportait leurs paroles jusqu'à moi, et je reconnus avec effroi l'arrieros qui m'avait amené à Rodrigo. Cet homme m'inspirait une terreur qui était bien fondée dans ce moment.

« — Elle ne saurait être loin, dit-il de sa voix dure et brutale, puisqu'elle est partie du couvent à pied et avec un enfant, elle ne peut aller vîte, nous sommes donc sûrs de l'atteindre.

« — Vous êtes certain qu'elle a de l'argent et des bijoux? demanda son compagnon.

« — Pour des bijoux, je les ai vus, reprit l'autre, et quant à de l'argent, cette jeune religieuse qui protége tous les négros et les vagabonds, lui en a donné : la tourrière me l'a assuré. Nous pouvons tout lui prendre; elle n'oserait se plaindre, car nous n'aurions qu'à dire que son fils est né d'un Français qu'elle a sauvé, à Rodrigo, et son affaire serait bientôt faite. Ainsi, marchons pour la rejoin-

dre, nous ne pouvons tarder à la rencontrer.

« Ils partirent. Je remerciai le ciel qui venait de me soustraire à cet imminent danger, et me déterminai encore plus facilement à passer la nuit où j'étais, puisque mes ennemis s'éloignaient. Par précaution, je cachai les derniers diamans que je possédais dans mes cheveux ; mais il m'était plus difficile de cacher l'argent. Je laissai dormir mon fils tout à son aise, il se reposait ; et, pendant ce temps, mes persécuteurs s'éloignaient. Moi-même, je finis par succomber à la fatigue. Le soleil était déjà levé lorsque nous nous remîmes en route, et il était plus de midi quand nous atteignîmes Miravette ; la chaleur était extrême, je résolus de m'y arrêter, autant pour prendre des alimens que pour trouver quelque moyen de transport. Une posada se trouve sur la route ; plus elle est modeste, plus elle me convient ; hélas ! le sort qui me poursuit me pousse justement sous les pas

de celui que je devais le plus redouter. La première personne que j'aperçus couchée à l'entrée de cette misérable maison, est le cruel qui, la nuit dernière, projetait tranquillement la perte d'une femme et d'un enfant. A son aspect, je frémis et vais peut-être m'éloigner sans être remarquée, quand mon fils, en me voyant reprendre le chemin de la porte, s'écrie qu'il est fatigué, qu'il meurt de soif et ne peut aller plus loin. A sa voix, mon persécuteur ouvre les yeux, les fixe sur moi ; je baisse la tête, je presse en silence mon enfant dans mes bras ; hélas! le pauvre petit nous a perdus, et je n'ai plus pour défense que mes larmes.

« — D'où diable sortez-vous ? me dit d'un ton brusque l'arrieros. Je suis sur vos traces depuis hier matin, envoyé par la sœur Lucia pour vous conduire à Bayonne, elle ne veut pas que vous alliez à pied.

« Je devinai qu'il inventait cette fausseté

pour m'entraîner sur la route et me dépouiller plus facilement, et je résolus de me défendre le plus possible en restant dans le village qui semblait m'offrir quelque ombre de protection. Mais, feignant de croire à la vérité de ce qu'il me disait, j'eus le courage de le remercier, et de lui dire que me sentant un peu malade, je resterais plusieurs jours dans l'endroit où nous étions. Il ne répondit rien, je me retirai dans une misérable chambre où je demeurai jusqu'au soir. Mais lorsque je descendis pour savoir si l'arrieros était parti, je le retrouvai causant avec un homme de mauvaise mine sur la porte de la posada. Je remontai et essayai de m'enfermer, mais la serrure ne m'en offrait aucun moyen; un mauvais matelas composait tout le mobilier, aucun meuble avec lequel je pusse assurer la porte, et rien dans cette maison qui me présentât un secours ou une protection. On ne trouve presque que le couvert dans les auberges d'Espagne, et on y

emploie peu de monde. Souvent un vieillard est seul dans la maison pour vous indiquer, en se dérangeant à peine, la place où vous devez mettre vos montures, et où vous pouvez essayer de vous reposer. Si vous n'êtes muni d'aucune provision, vous manquez de tout.

« Cependant, la nuit était assez avancée et rien n'avait justifié mon effroi. Debout, près de la porte, j'écoutais; mais je n'entendais que la douce respiration de mon fils, du seul bien que j'eusse sur la terre et qui pouvait seul aussi m'engager à défendre ma vie. Tout à coup, on monte l'escalier, ou plutôt l'échelle qui conduit chez moi; ma porte s'ouvre, et je vois paraître l'arrieros et l'homme que j'avais remarqué causant avec lui. Je reculai jusqu'auprès de mon enfant pour le défendre; mais ce n'était pas à lui qu'ils en voulaient.

« — Nous venons, dit mon ancien guide, nous venons vous chercher, car dona Lucia...

« — Je vous ai déclaré, interrompis-je avec as-

sez de fermeté, que je ne pouvais partir avant quelques jours.

« — Pourtant, je me suis chargé de vous conduire à Bayonne, reprit-il, dona Lucia m'a promis pour cela une récompense que je ne veux pas perdre.

« — Elle ignorait que je me trouverais malade.

« — Malade, dit-il en décrochant la lampe de fer et l'approchant près de ma figure! Bah! vous vous portez à merveille et vous allez partir; et, saisissant mon bras, il m'entraîna brutalement vers la porte, tandis que son compagnon s'emparait de mon fils.

« Une telle obstination, la conversation que j'avais entendue, me prouvaient que l'arrieros voulait m'isoler de tout secours pour me dépouiller et peut-être m'assassiner ensuite. Aussi je le repoussai de toutes mes forces et lui déclarai de nouveau que je ne voulais pas partir.

« — Eh bien! s'écria-t-il d'une voix plus menaçante encore, donnez-moi donc la récompense promise, puisque vous me la faites perdre. Et il se saisit du paquet où était renfermée la bourse que m'avait remise Lucia, et se dirigea vers la porte.

« Je jetai un cri déchirant en songeant que ce misérable emportait ce qui m'était si nécessaire pour mon fils. Ce cri fut entendu d'un voyageur qui dormait à côté de la chambre que j'occupais. Il parut à ma porte; je me croyais sauvée, quand mon persécuteur redoutant l'explication que j'allais sans doute donner, déclara que j'étais la misérable qui, dix ans auparavant, avait sauvé le commandant de Rodrigo; que mon fils était celui de ce Français, et que je venais d'être chassée d'un couvent des environs où j'avais volé plusieurs bijoux précieux que j'avais eu l'audace de dérober sur l'image de la patrone de ce couvent. Le cruel songeait aux diamans qu'il m'avait

vus quand il m'avait conduit; bijoux qui, par leur monture antique et à la mode du pays, pouvaient présenter en effet de grandes préventions contre moi.

« Peu d'instans après, l'alcade du village entra dans ma chambre et me signifia que je resterais sa prisonnière jusqu'à ce qu'on m'eut fait conduire à Rodrigo. Malgré mes larmes, les assurances que je donnai de mon innocence, les cris de mon fils, nous fûmes jetés dans une espèce de cachot malsain. A peine nous donnait-on un morceau de pain pour nous soutenir, et les barbares, qu'on appelait des hommes, riaient de l'instance avec laquelle je leur demandais une plus grande quantité d'eau pour apaiser la soif dévorante que me donnait la fièvre. Je demeurai là deux mois entiers, réclamant en vain la pitié, ou sollicitant du moins d'être jugée, si je devais subir un jugement. Mes forces s'affaiblissaient, et je sentais que mes maux étaient au-dessus de mon courage. Mon

pauvre enfant changeait à vue d'œil, et je mourais cent fois de la mort qui paraissait le menacer. J'avais conservé mes diamans cachés dans mes cheveux. Depuis long-temps je n'aurais pas hésité à en faire le sacrifice, si je n'avais réfléchi qu'on me traiterait plus cruellement encore, si je montrais ces bijoux si bien cachés, puisqu'en me fouillant on n'avait pu les trouver et que j'avais nié les avoir. Mais hélas! mon fils allait mourir, et je pensai que lors même qu'on me condamnerait, on ne pourrait envelopper mon enfant dans ma punition, qu'il sortirait enfin de la prison où nous languissions depuis plusieurs mois.

« Je demandai un prêtre, espérant qu'au moins une fois je trouverais de la pitié dans un serviteur de Dieu. Un moine parut, me considéra sans étonnement, car il savait bien qui j'étais; mais moi, affaiblie, plongée dans une obscurité presque complette, il fallut qu'il me parlât pour que je comprisse que je n'avais

pas de pitié à espérer, car je reconnus, à sa voix dure et terrible, le même moine qu'éclairait Martha, celui qui m'avait maudit et chassée de la maison de mon père. Cependant, puisqu'il était là, je devais essayer de le fléchir; je lui racontai ce que j'étais venu faire en Espagne, le conseil que m'avait donné Lucia d'en sortir de suite, et comment, en suivant ce conseil, j'avais été poursuivie par l'arrieros qui m'avait amenée à Rodrigo...

« — Et vous avez volé, interrompit le moine, d'une voix tonnante, vous avez volé des bijoux dans le couvent où vous aviez trouvé un asile.

« — Je vous jure, mon père, que jamais...

« — Jurez donc, ajouta-t-il, en tirant de son sein un crucifix, jurez par ce signe révéré, que vous ne possédez aucuns diamans.

« — Ah! je ne puis jurer, m'écriai-je en fondant en larmes, et déroulant ma longue chevelure; voici des bijoux que je tiens de ma

mère, ajoutai-je, c'est ma dernière ressource, pour nourrir mon fils.

« Le moine s'en empara et me dit :

« — Ces diamans vous les avez volés malheureuse, et ce crime peut vous conduire à une mort certaine; mais j'ai pitié de vous, et je veux bien essayer de vous sauver; ainsi donc, dans quelques heures, sous prétexte de vous conduire moi-même à Rodrigo, je vous mènerai sur la route de France; mais souvenez-vous bien de ne jamais reparaître en Espagne, souvenez-vous-en bien, répéta-t-il avec véhémence, ou vous y subiriez une mort infamante.

« Je promis tout. Peu d'heures après ma prison s'ouvrit, et je me trouvai sur la route de France, à dix lieues de l'endroit où j'avais été si injustement retenue; le moine arrêta sur la grande route la voiture qu'il conduisait lui-même, et, me faisant descendre, il me dit :

« — Voilà votre paquet, deux douros pour faire votre route; allez, je prierai Dieu qu'il

vous pardonne, et vous inspire un salutaire repentir, car vous êtes une grande pécheresse.

« Il s'éloigna, et je me retrouvai avec délices respirant l'air de la liberté. Je ne sentais pas moins tous les dangers qui m'environnaient tant que je serais sur la terre d'Espagne. Hélas! il m'était difficile de m'en éloigner promptement! à pied, avec un enfant, et ne possédant que deux douros. J'avais redemandé ma bourse, mais on m'avait répondu qu'une partie de l'argent avait servi à payer ma nourriture, et qu'avec le reste on dirait des messes pour ma conversion... Plus de cent lieues me séparaient de la frontière de France, pourrais-je jamais l'atteindre, et qu'allais-je y chercher?

« Je marchais courageusement cependant, et aussi vîte que me le permettaient mes forces affaiblies et celles non moins débiles de mon fils. Nous avancions bien lentement, pourtant jusque-là le ciel ne nous avait point tout-à-fait abandonnés, puisque nous avions trouvé à la

fin de chaque journée un gîte et des alimens accordés par la pitié ; mais l'espace entre chaque village devenait de plus en plus considérable, les secours plus rares, la saison plus mauvaise. Enfin un soir, harassé de fatigue, succombant au besoin, ayant consommé le matin le reste de pain que j'avais obtenu de la pitié, je regardais vainement dans le lointain; aucune lumière ne brillait, aucune voix, n'arrivait jusqu'à moi. J'avais toujours suivi la grande route dans la crainte de m'égarer, et j'étais arrivée au milieu d'un carrefour où aboutissaient plusieurs chemins. Une grande croix de pierre était placée au coin de l'un d'eux, elle y avait été élevée en expiation d'un assassinat commis en ce lieu. La date du crime, le nom de la victime y étaient gravés, et je pus les lire aux derniers rayons du jour. Je m'assis au pied de ce monument, j'appuyai la tête de mon fils sur mon sein, et tombée dans un désespoir morne, je restai ainsi toute la nuit. Les yeux fixés sur un

ciel resplendissant de mille étoiles, j'appelais de mes vœux cet autre monde où l'on trouve au moins le repos. Mon abattement était poussé à un tel point, que je ne vis que lorsqu'il fut tout près de nous, un jeune arrieros conduisant plusieurs mulets. Sa figure, remplie de franchise et de bonne humeur, me rappela à l'instant celle du pauvre Marco avant le temps où, gai et heureux, je ne l'avais point enlevé à sa patrie pour l'attacher à mon malheureux sort.

« — Que faites-vous là? me demanda ce jeune homme. A peine fait-il jour, et comment vous êtes-vous mise en route si matin, avec ce pauvre petit qui paraît malade?

« Je pouvais à peine soulever la tête; Henri n'était pas moins abattu.

« — Est-ce la fatigue qui vous retient là? continua le muletier; eh bien! si nous suivons la même route, vous allez monter sur une de

mes mules et je vous conduirai aussi loin que je le pourrai.

« Je pressai sa main, mais je ne répondis pas.

« Il comprit enfin que le besoin m'en ôtait la force, et aussitôt toutes ses provisions furent étalées devant nous. Il nous pressa de manger, nous servit avec un zèle plein de bonté, et peu de minutes après je fus en état de lui exprimer ma reconnaissance. J'acceptai ses offres; heureusement il se dirigeait vers Bayonne; ses soins s'étendaient sur tout ce qui pouvait alléger notre position, et pourtant je lui avais dit que je ne pourrais reconnaître sa générosité. Rien ne l'arrêtait pour nous rendre moins pénible une si longue route, mais je ne m'apercevais que trop: qu'il s'imposait de grandes privations. Les derniers jours surtout il mangeait à peine, et moi je me faisais un devoir de ne prendre que le strict nécessaire.

« Enfin, nous atteignîmes Bayonne, et ce

bon Pablo me dit : Je suis bien embarrassé, je ne puis vous conduire au gîte où je descends ordinairement, on n'y reçoit pas de femmes, on est encore plus difficile dans ce moment, parce qu'il y a deux régimens français en garnison et de la troupe de passage. Mais il ne faut cependant pas se décourager; asseyez-vous sur ce banc, ajouta Pablo en m'en indiquant un placé dans le coin d'une promenade publique, attendez-moi, je ne resterai que le moins de temps possible; ne perdez point patience.

« Je m'assis avec Henri, et j'abaissai sur mon visage ma mantille noire. Plusieurs officiers se promenaient et me regardaient en souriant; je détournai la tête; il me semblait qu'ils devinaient ma misère. Il en passa deux qui m'examinèrent plus attentivement. J'entendis même le plus jeune dire : C'est une Espagnole; je parie dix louis qu'elle est jolie.

« — J'accepte, reprit l'autre, et je soutiens, moi, qu'elle n'est ni jeune ni belle.

« L'étourdi qui avait parlé le premier s'avança seul; son air était plus embarrassé qu'impertinent, et dans son gai sourire il régnait plus de malice que d'effronterie.

« — Belle dame, me dit-il d'un ton moitié leste et moitié poli, seriez-vous assez bonne pour prouver que j'ai gagné le pari que je viens de tenir, en levant un instant ce voile importun?

« Je n'avais qu'un désir, celui d'éloigner de moi une attention fatigante, et, sans hésiter, je découvris ma figure maigre et couverte d'une pâleur presque effrayante; le jeune officier jeta les yeux sur mon Henri, non moins faible que moi, et s'inclina en balbutiant une excuse: Vous paraissez bien souffrir, ajouta-t-il, s'il était en mon pouvoir...

« J'aperçus de loin le bon Pablo et je me hâtai d'aller à lui.

« — Venez, me dit-il, d'un air presque triomphant, j'ai obtenu d'une vieille femme qui tient une des bonnes auberges de cette

ville qu'elle vous reçoive pour cette nuit, demain nous verrons.

« Je fis effort pour marcher vite, car je m'aperçus que le jeune officier qui m'avait parlé nous suivait ; en effet, à peine étais-je entrée dans la petite chambre qu'on avait bien voulu m'accorder, qu'il frappa à la porte.

« — Pardon , dit - il respectueusement , je viens, madame, vous apporter mes excuses pour une démarche que je me suis d'autant plus reproché , que tout en vous annonce la dignité dans le malheur. J'ose donc vous supplier de calmer les remords que je conserverais éternellement, si vous n'acceptiez pas le prix d'un pari que j'aurais toujours honte d'avoir gagné.

« Il posa plusieurs pièces d'or sur la table. Je sentis mon front se couvrir de rougeur, et je le suppliai de les reprendre. Il insista respectueusement, et Pablo se joignit à lui.

« — Acceptez , madame , répétait-il , si ce

n'est pour vous, que ce soit pour que le pauvre petit Henri souffre moins.

« Non, répétais-je avec force, non, je n'ai aucun droit, je ne puis.....

« — Oh! madame, interrompit l'officier, voulez-vous donc que je n'aie pas une bonne action à mettre en balance avec toutes mes folies. Je suis riche, indépendant, peut-être dans une heure vais-je perdre au jeu dix fois ce que je vous offre aujourd'hui. Je vous en conjure, acceptez par pitié pour moi.

« Je levai mes yeux humides de larmes sur les siens; ils étaient remplis d'un attendrissement et d'un intérêt qui me prouva que la bonté peut s'allier avec l'inconséquence et la légèreté. Je ne trouvai plus de paroles pour refuser tant de bienveillance, et je chargeai mon fils de le remercier.

« L'officier sortit en emmenant avec lui mon autre bienfaiteur. Pablo fut assez long-temps à rentrer; mais, à son retour, il paraissait

plus joyeux que je ne l'avais encore vu.

« — C'est un brave jeune homme, que cet officier, s'écria-t-il. Je lui ai appris ce que vous souffrez et ce que je sais de vos malheurs, il a voulu lui-même arrêter et payer deux places pour Paris. Vous partirez demain à la pointe du jour. Que je suis content, madame! du moins vous arriverez plus commodément et plus vite au but de votre voyage.

« — C'est à vous, bon Pablo, que je dois ce secours si nécessaire et si inespéré. A vous que je ne puis récompenser de tant de bienfaits qu'en vous offrant la moitié de cette somme qu'on vient de me forcer d'accepter, bien faible dédommagement de ce que je vous ai coûté et que je ne vous offre...

« — J'aimerais mieux, interrompit-il, mourir de faim que de vous priver d'un argent si indispensable. Mais, soyez tranquille, notre jeune homme s'est exagéré si fort le peu de services que j'ai pu vous rendre, et dont j'ai

été obligé de lui parler en lui contant vos souffrances, qu'il a exigé que je prisse ceci, ajouta Pablo, en me montrant une somme assez forte. Je ne suis que trop payé, moi qui ne voulais l'être que par votre amitié.

« Je reculais cependant devant l'humiliation de tant devoir à un étranger, et je le dis à ce brave Pablo.

« — Bah ! me répondit-il, cet officier est un fou qui jette son argent par les fenêtres. Il est riche, il a bon cœur, et votre titre de mère vous défend, madame, de refuser.

« Ma fierté trouvait bien des objections à former ; mais l'intérêt de mon fils devait la réduire au silence, et je priai Pablo de remercier mille fois l'officier pour moi, car il l'avait prié de venir lui apprendre si j'étais partie plus tranquille.

« Il faisait à peine jour quand je recommençai mon voyage. Quoique je l'achevasse d'une manière moins fatigante, je ne me sentais pas plus

calme; au contraire, à mesure que j'approchais de Paris, mon cœur se serrait davantage; je ne sais quel vague pressentiment me disait que j'y allais chercher des douleurs plus cuisantes encore. Je me rendis au logement que j'avais occupé, ma vieille hôtesse recula à ma vue et me confirma ce dont je me doutais déjà; c'est que je n'étais plus que l'ombre de moi-même.

« Ressentant de vives, de cruelles douleurs, mon inquiétude pour mon fils devient chaque jour plus terrible, et le désir de revoir Henri, désir que ma fierté avait tant repoussé, est maintenant un besoin que je ne puis réprimer. Sûre de mourir, je veux lui dire... Que lui dirai-je? il ne m'entendra plus. »

Ici l'écrit d'Antonia ne présentait plus que des phrases incohérentes; M. Delmot, le cœur profondément ému, voulut cependant l'achever entièrement.

« J'ai envoyé à l'hôtel; Henri est à Valbreuse avec sa belle-mère.... Pourquoi n'irais-je pas

l'y chercher, me cacher dans les environs, le voir enfin?...

« Ce matin, je suis allée encore me placer en face de l'hôtel; j'ai vu entrer beaucoup de meubles et d'objets précieux. Un voisin auquel je me suis adressé m'a assuré qu'on remeublait tout à neuf. Il est question d'un mariage; on dit que c'est celui de la marquise avec un ministre. . . . .

. . . .

« Non, je ne puis le croire, non c'est impossible, Henri se marie, assure-t-on, on l'attend de jour en jour; peut-être demain, peut-être aujourd'hui, je le verrai; oui, je le verrai, et je mourrai à ses pieds...

« Il est arrivé!

« J'ai trouvé une bonne femme qui a eu pitié de moi, c'est la femme du concierge de l'hôtel de Valbreuse; elle m'a dit que Henri ne voulait point de ce mariage, qu'il était revenu de la campagne triste et inquiet; elle m'a

promis de lui remettre à lui-même une lettre, mais à condition que je m'en rapporterais à elle, et ne ferais aucune démarche sans la consulter; je le lui ai promis et suis rentrée pour écrire.

« Je viens de porter ma lettre et suis revenue plus tranquille; mais quelle nouvelle angoisse m'accable; mon fils, mon petit Henri est malade, bien malade. Oh! mon Dieu, prends ma vie, avant que je ne perde mon seul bien, ma seule consolation.

« Depuis quinze jours je n'ai pas quitté mon enfant, j'espérais que touché de ma lettre, Henri viendrait ou m'écrirait au moins. Mais non, il faut que je sorte, il faut que je connaisse mon sort, il faut....

« Henri se marie demain. Demain, je veux le voir encore, je suis sûre que j'en mourrai, mais..... »

M. Delmot passa une partie de la nuit à lire les tristes pages écrites par Antonia. Plus d'une fois ses yeux s'étaient mouillés de larmes ; car, jugeant avec son cœur indulgent, la faute s'effaçait, il ne songeait qu'au malheur qui en avait été la suite.

Pauvre enfant! se disait-il, en regardant dormir le fils de la victime de M. de Valbreuse,

ta mère infortunée a-t-elle emporté dans la tombe cet acharnement du sort qui semble s'attacher à tout ce qui aime cet homme? Et ma Caliste, et toi cher innocent, échapperez-vous à son cruel ascendant?

Le docteur reposait seulement depuis quelques heures, lorsque son élève vint lui annoncer que tout était prêt pour conduire la pauvre Antonia à sa dernière demeure.

— J'ai présumé, ajouta-t-il, en songeant surtout aux liens qui vous unissent à cette infortunée, et à votre excellent cœur, que vous désireriez que tout se fît convenablement, et...

— J'approuve tout ce que vous avez fait, interrompit M. Delmot; chargez-vous aussi de conduire cet enfant. Vous le mènerez rendre les derniers devoirs à sa mère; qu'il connaisse la place où elle repose. Je ne me sens pas la force de vous y accompagner. Qu'une tombe...

— Soyez tranquille, interrompit à son tour l'ami de M. Delmot, je suis bien aise, je vous

l'avoue, que vous ne veniez point avec nous. A votre âge, avec le temps qu'il fait, ce serait une imprudence; votre vie est trop nécessaire aux malheureux. Allons, mon petit ami, ajouta-t-il doucement en prenant la main de Henri, viens, je te ramènerai bientôt.

Quelques heures après, l'orphelin se retrouva dans les bras de M. Delmot, qui eut bien de la peine à le con oler un peu.

— Je pars, dit le lendemain ce digne homme à son ami, j'emmène cet enfant, n'oubliez pas que je vous attends au printemps chez moi.

Le jeune médecin pressa la main que son vénérable professeur lui tendait, l'aida à se placer commodément dans sa voiture, et allait lui dire un dernier adieu, quand il se rappela une circonstance dont il crut devoir faire part au docteur, et se penchant à son oreille, il lui dit :

— Pendant qu'on sortait le cercueil d'Antonia de la maison, j'ai remarqué un homme

qui regardait enlever le corps, et qui ensuite a disparu. Frappé de quelques questions qu'il a faites, j'ai chargé une personne de confiance de le suivre. On est venu m'apprendre qu'il était entré à l'hôtel de Valbreuse.

Le doctenr ne répondit rien et donna l'ordre au postillon de partir. Ah ! se dit-il à lui-même, le cruel doit être tranquille; on aura été lui annoncer que maintenant la malheureuse Antonia ne le gênera plus sur la terre, mais si la tombe est muette, la conscience ne l'est pas.

Il était nuit lorsque la voiture de M. Delmot entra dans la cour de sa maison. Son cœur était rempli d'une oppression douloureuse. Qu'allait-il dire à Caliste qui s'avance avec Geneviève; ses yeux sont baissés, tant elle craint de lire sur la physionomie de son père l'arrêt de son malheur. Mais en voyant le petit Henri habillé de deuil, Caliste espéra que l'air de tristesse de son bienfaiteur, était causé par

une douleur qui ne la touchait pas, et, quoique bonne et sensible aux chagrins des autres, elle respira plus librement.

M. Delmot, désirant laisser passer à sa fille encore une nuit tranquille, se retira presque aussitôt, non sans avoir recommandé à Geneviève de coucher le pauvre petit orphelin près d'elle, et de ne le laisser parler à personne. Mais quand le lendemain il se retrouva au coin de son feu, paisible, entouré de ces habitudes si chères à la vieillesse, il retrouva aussi le regard timidement interrogateur de Caliste. Il sentit qu'il ne pouvait reculer une explication.

— Ma fille, dit-il tristement, mon absence a été courte, et cependant remplie d'événemens. Il en est un auquel j'étais loin de m'attendre; un accident déplorable m'a fait découvrir ma petite-fille; mais je l'ai retrouvée pour recevoir son dernier soupir. Elle m'a confié son fils qui n'a que moi pour le protéger, tu le soigneras, n'est-ce pas, mon enfant? Ta jeunesse prêtera à

son enfance l'appui que ma vieillesse ne pourra long-temps lui offrir?... Caliste lui promit d'aimer le pauvre orphelin, mais ses yeux l'interrogèrent encore.

— Je te comprends, reprit M. Delmot, tu veux que je te parles de l'objet principal de mon voyage, de ce qui t'intéresse enfin. Eh bien! ma fille, souviens-toi de ta promesse; car le comte Henri de Valbreuse est indigne de ton amour.

La pâleur de Caliste devint si effrayante. que M. Delmot la retint dans ses bras.

— L'avez-vous vu? demanda-t-elle à voix asse.

— Non.

— Non! et vous l'avez jugé sans l'entendre, s'écria-t-elle, en se dégageant des bras de son vieux père, sans que le nom de Caliste ait été prononcé devant lui Ah! mon père, est-ce là ce que vous m'aviez promis?

M. Delmot fut un instant blessé de ce re-

proche; mais sachant combien la douleur rend injuste, il répondit tendrement à Caliste :

— Hélas ce que j'ai appris du comte de Valbreuse m'a ôté tout désir de le voir. Crois-moi, mon enfant, j'aurais tout sacrifié pour ton bonheur, et ton vieux père n'a rien à se reprocher.

Caliste couvrit de larmes une des mains que lui présentait le respectable vieillard; elle pleurait, car elle espérait encore que peut-être M. Delmot était trop sévère pour Henri. Trop sévère! il fallait que la passion égarât Caliste, pour qu'elle crût que son excellent père pût jamais être trop sévère.

— Ma fille, reprit le docteur, sentant qu'il fallait lui ravir toute espérance; ma fille, je te le répète, le comte est indigne de toi. Je ne veux pas souiller la pureté de ton âme. Mais il est bien coupable; il a causé la mort d'une infortunée, il a failli à l'honneur à l'humanité. Si tu le veux, Caliste, tu liras l'histoire de la

mère de ce pauvre enfant que j'ai ramené. Tu sauras....

—Rien, mon père, rien, je tiendrai ma promesse; je ne prononcerai jamais le nom de Henri. Si je ne puis oublier, je puis mourir.

Elle s'éloigna et laissa le docteur tristement préoccupé de ce qui venait de se passer. « Pauvre enfant! pensait-il, je te pardonne l'irritation d'une douleur bien naturelle. Mais combien elle m'inquiète! Caliste, si douce, si tendre, accuse et repousse presque son vieux père. Qu'elle doit souffrir pour me traiter ainsi! mais enfin, je n'ai rien à me reprocher, elle reviendra à moi, nous pleurerons ensemble. »

Caliste ne connaissait pas l'étendue de son malheur, ayant refusé d'écouter ce que voulait lui raconter son père; elle ignorait que le comte fut marié; elle pensait seulement que le docteur avait découvert une ancienne liaison de Henri, et que l'enfant qu'il avait amené en était le fruit. Depuis le moment où cette

pensée entra dans son esprit, elle se sentit, pour ce pauvre petit, un éloignement qu'elle ne pouvait vaincre ni parvenir à cacher.

Cependant, au bout de quelques semaines, son excellent caractère, les grâces et la gentillesse de l'orphelin vainquirent cette répugnance, le cœur de Caliste conserva une douleur profonde, mais moins injuste. Elle n'essaya point d'oublier, elle se résigna à souffrir. « J'ai toujours pensé, se disait-elle souvent, que ma vie imparfaite ne saurait être d'une longue durée; eh bien! cet enfant consolera mon bienfaiteur. Il est le fils de sa fille, moi, je ne lui suis rien, je n'appartiens à personne. Jetée sur cette terre comme une victime du sort, je n'aurai jamais connu le bonheur, qu'importe donc que je finisse ou plus tôt ou plus tard.

Si Caliste avait voulu lire l'histoire d'Antonia, peut-être serait-elle convenue qu'on pouvait avoir été plus à plaindre qu'elle. Mais il aurait fallu se convaincre aussi que Henri en avait

aimé une autre, le trouver peut-être trop coupable. Elle repoussait une pareille conviction. Les mois s'écoulaient; la nature, toujours constante, redevenait fraîche et belle. Le petit Henri, bien soigné, sans oublier sa mère ne la pleurait plus; sa figure enfantine présentait à Caliste une ressemblance frappante avec celle de Henri. C'était bien son œil d'azur et sa blonde chevelure. Elle ne cessait de le regarder, elle finit par l'aimer, et voulut faire à cet enfant, tout le bien qui pouvait être en son pouvoir en lui donnant ses talens. Mais elle ne trouvait, dans cette occupation, ni distraction, ni soulagement à ses maux, et chaque jour ils devenaient plus sérieux.

M. Delmot observait en gémissant le changement extrême de sa fille, il faisait venir de Paris tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable; il lui présentait lui-même les remèdes qu'il croyait salutaires, mais rien ne la soulageait. Il semblait que la mort eut marqué sa victime, et

pour qu'elle parut plus cruelle, Caliste devint chaque jour meilleure et plus aimable.

Dans ce petit coin du monde le petit Henri, seul, se trouvait heureux. M. Delmot ne sortait de chez lui que dans les occasions urgentes; mais on venait fréquemment le consulter. Toujours l'ami et le médecin des pauvres du village, il fuyait toute autre relation, et surtout celle de M. de Lesbière, car il ne voulait rien savoir de la famille de Valbreuse. Aussi, le docteur ne fut-il pas médiocrement contrarié de voir arriver un matin M. de Lesbière chez lui.

M. Delmot était au jardin avec Caliste et le petit Henri, lorsque M. de Lesbière s'annonça lui-même. Il eut bientôt remarqué le nouvel hôte du docteur, et s'écria :

— Parbleu! voilà qui est bien extraordinaire, ce beau garçon ressemble étonnamment au comte Henri de Valbreuse!

Les pâles joues de Caliste se couvrirent d'une

légère rougeur, elle appela Henri, et rentra dans la maison avec lui.

— Comme je vous le disais donc, reprit le bavard Lesbière, cet enfant ressemble au comte d'une manière....

— C'est possible, interrompit froidement M. Delmot; je ne connais pas le comte, et je n'en puis juger.

— C'est vrai, c'est vrai; mais, mon voisin, je suis venu pour vous parler d'une affaire sérieuse, et même avantageuse pour vous.

— Avantageuse! si elle est de quelque utilité pour les autres à la bonne heure, monsieur Lesbière, le reste m'intéresse peu.

— Vous saurez que la marquise est arrivée il y a quelques jours au château.

— Et le comte Henri? interrompit avec inquiétude le docteur.

— Il est resté à Paris avec la jeune comtesse qui est enceinte. D'ailleurs, il ne convenait pas qu'il fut présent à ce qui va se passer.

Certain que Henri ne viendrait pas troubler, par son approche, la triste tranquillité de Caliste, M. Delmot se prépara à écouter sans aucun intérêt ce qu'allait lui apprendre son indiscret voisin.

— Vous saurez donc, continua M. Lesbière, que la marquise est venue dans sa terre pour faire constater la folie du fils aîné de son époux. Rappelez-vous ce que je vous ai dit il y a quelques mois. La marquise voulait le mariage du comte Henri; elle a réussi. Aujourd'hui, elle veut qn'il obtienne la pairie qui repose sur la tête de son frère aîné, et, comme celui-ci ne meurt pas, il s'agit enfin de prendre un parti, de faire prononcer son interdiction, c'est-à-dire, sa mort civile. Alors le comte Henri sera pair de France, et le ministre, pour que sa nièce soit placée dans un rang plus élevé, érigera cette terre en duché, ce qui sera facile à obtenir, car la marquise est très bien à la cour, et sans doute vous savez pourquoi?

— Nullement, répondit froidement M. Delmot.

— Vous ignorez tout, reprit M. Lesbière avec une humeur assez comique. Eh bien! sachez donc, qu'à l'époque de la restauration, madame de Valbreuse se rendit fort utile. Elle est, comme vous savez, d'une des plus anciennes noblesses de France; une partie de sa famille, il est vrai, avait accepté de servir sous Bonaparte; mais la marquise avait encore à l'étranger quelque cousin, ou quelque oncle avec qui elle conservait des rapports. Elle s'est vraiment fort bien conduite dans tout ceci, et a été fort utile à notre parti.

M. Delmot dit en souriant :

— Est-ce que dès ce temps-là vous étiez déjà royaliste?

— Sans doute, reprit M. Lesbière sans le moindre embarras, j'ai toujours regardé l'autre comme un usurpateur et....

— Je croyais vous avoir entendu parler

autrement; mais il n'importe, ne nous occupons point de politique. La mienne est trop simple pour que vous puissiez la comprendre. Revenons à ce qui me regarde, et dites-moi en quoi tout ceci peut m'être avantageux?

— Je suis satisfait de vous voir enfin cette curiosité, voisin, s'écria M. Lesbière, voici donc ce qui vous regarde; il est arrivé ce matin au château deux fameux médecins de Paris. Ils ont une grande réputation, l'un, surtout, vient d'être nommé baron. Ce sont eux qui doivent juger et constater l'état du marquis, et vous pensez que, vu leurs lumières et le crédit de la marquise.....

— J'entends, interrompit M. Delmot, je ne doute pas qu'ils ne trouvent que le marquis n'a pas l'ombre de raison. Mais....

— Mais, attendez donc, il faut trois médecins; et la marquise, bien aise d'avoir quelqu'un sur les lieux pour qu'on puisse apprécier plus clairement ses intentions, la mar-

quise, dis-je, vous a choisi, et doit vous faire avertir ce matin.

— Elle aura tort, s'écria M. Delmot, car je la refuserai; jamais je ne repousserai l'occasion d'être utile à un être souffrant ou malheureux; mais servir l'astucieuse ambition d'une femme... jamais.

— Et vous ferez mal, s'écria M. Lesbière presque avec colère, en acceptant, vous pouvez vous rendre indispensable à la marquise, faire beaucoup de bien dans le village; vous ne pouvez et vous ne devez pas hésiter.

M. Delmot ne répondit plus; mais on voyait sur sa figure, ordinairement si calme et si indulgente, briller un vif sentiment d'indignation. Désirant être libre, il reconduisit poliment M. Lesbière jusqu'à la petite porte de son jardin, d'où celui-ci pouvait se rendre plus promptement chez lui. Après s'en être débarrassé, le docteur se promena long-temps seul.

« Comment se fait-il, se demandait-il, que

ce nom de Valbreuse frappe ainsi toujours mes oreilles; que moi, qui méprise cette famille, le hasard m'en rapproche? Quoi! mon obscurité ne peut-elle me soustraire au malheur de sentir le contact des grands? Oui, sûrement, je refuserai, je dirai...

Dans ce moment le petit Henri accourut avertir le docteur qu'on le demandait; alors il rentra pour recevoir un message qu'on lui dit envoyé par la marquise de Valbreuse.

Tout résolu que fut M. Delmot à refuser ce que lui demandait la marquise, il se trouva embarrassé pour répondre au billet extrêmement poli qu'elle lui adressait; le refus devait être conçu dans des termes qui ne laissassent aucun espoir, et cependant ne fissent naître nul soupçon, le docteur ne perdant point de vue qu'il avait recueilli le fils d'Antonia. Henri était bien coupable, mais le docteur était persuadé que c'était à l'ascendant de sa belle-mère que le comte devait une partie de ses

torts. Le docteur redoutait donc le moindre rapport avec une femme si dangereuse, et pourtant ne savait comment lui déclarer ses intentions. Il était seul depuis assez longtemps, lorsque le valet que lui avait envoyé madame de Valbreuse réclama une réponse.

En faire une verbale était moins convenable que d'écrire ; et Geneviève, qui était venue avertir son maître qu'on attendait impatiemment, Geneviève lui présentant sa canne et son chapeau, ajoutait à son embarras au lieu de le diminuer. On est toujours mécontent de son irrésolution devant un tiers, et M. Delmot s'irritait de ce qu'il appelait une persécution.

— Cependant, observa Geneviève, un superbe équipage attend monsieur.

— Cette annonce décida le docteur. Cette femme impérieuse ne doute pas, se dit-il, que tout ne doive plier sous sa volonté. Une telle conviction me donnera la force de la refuser en face, et j'irai.

— Avertissez l'homme de la marquise, dit tout à coup le docteur en parlant à Geneviève, qu'il emmène sa voiture, j'irai au château en passant par la petite porte de mon jardin.

Geneviève fût d'assez mauvaise grâce exécuter les ordres de son maître; tant elle était contrariée de ne pas le voir partir dans le brillant équipage.

Le docteur était tellement préoccupé des réflexions que lui suggérait l'entrevue qu'il allait avoir, qu'il n'aperçut le pavillon de la forêt que lorsqu'il fut auprès de ses hautes murailles. Il n'était pas venu de ce côté depuis bien des années, et en remarquant la porte bardée de fer, il soupira de compassion, et se sentit un peu ébranlé. Peut-être, se dit-il, pourrais-je être utile à l'infortuné renfermé là; mais non, ce ne sont point des secours, des adoucissemens à son sort que l'on veut lui offrir; on veut river ses fers, et je ne dois ni ne veux y aider.

M. Delmot atteignit la grille dorée qui séparait les bois du parc particulier, et, au bout d'une longue et superbe avenue de peupliers, il découvrit le château. L'aspect en était imposant. Une large pelouse s'étendait devant le perron autour duquel régnait une riche balustrade. Des vases et des statues antiques étaient placés de distance en distance. Au-delà, l'œil se perdait sous de sombres et magnifiques allées. Et lorsque le docteur monta les degrés de marbre blanc qui conduisaient chez la marquise, son cœur se sentit gêné de cette magnificence. Un grand nombre de valets se tenaient rassemblés dans les anti-chambres. Leur maintien était respectueux, mais assez triste. On jugeait que, dans cette maison, on régnait bien plus par la crainte que par la douceur.

— Madame la marquise vous attend dans son oratoire, dit un valet qui précéda M. Delmot.

On fit passer le docteur dans plusieurs salons meublés avec un luxe presque royal.

Était-ce par un vrai sentiment d'humilité que l'oratoire de la marquise présentait une si grande différence? Toujours est-il que cette pièce, meublée de soie grise et noire, sans dorures ni glaces, offrait à l'œil toute l'apparence d'une simplicité sévère et religieuse.

Lorsqu'on annonça le docteur, la marquise se leva à moitié de son divan, s'inclina avec dignité et lui fit signe de s'asseoir.

Placé contre le jour, le docteur ne pouvait distinguer qu'imparfaitement la figure de la marquise.

— J'ai pensé, dit-elle, après un moment de silence, j'ai pensé, monsieur, que vous voudriez bien vous joindre aux médecins que j'ai fait venir de Paris, pour constater l'état du marquis de Valbreuse, fils aîné de mon époux. Elle s'arrêta, et le ton de sa voix avait baissé en prononçant ces dernières paroles.

Je suis fâché, madame, répondit M. Delmot, de ne pouvoir répondre que par un refus à la

confiance dont vous daignez m'honorer; mais je suis très vieux et depuis long-temps je n'exerce mon art qu'en faveur des malheureux. Je craindrais également d'être un mauvais juge pour prononcer dans une affaire d'une si haute importance. Il vous est du reste si facile de me remplacer, madame, que cela atténue mes regrets de ne pouvoir vous obéir.

En parlant ainsi, M. Delmot se leva et s'inclina pour se retirer.

La marquise se leva à son tour; il est facile de penser que, profondément blessée de trouver un obstacle à sa volonté, elle dut dissimuler pourtant le sentiment qui la dominait pour essayer de l'emporter encore.

— J'espérais, dit-elle, en retenant M. Delmot, et posant sa main d'albâtre sur le bras du vieillard; j'espérais que le docteur Delmot, si humain et si obligeant, ne refuserait pas son secours à un infortuné qui depuis long-temps repousse toute espèce de soins, et veut bien

seulement aujourd'hui en recevoir. Car ce n'est pas simplement pour constater un état dont on ne peut malheureusement pas douter, que j'insiste pour que le marquis reçoive des médecins, mais c'est dans l'espoir surtout qu'on trouvera quelque soulagement à ses maux.

Tandis que la marquise parlait, M. Delmot, étonné lui-même d'être sourd si long-temps à la voix de la prière et embarrassé de renouveler un refus, baissait les yeux avec toute la timidité qu'inspire la bonté.

La marquise, interprêtant son silence comme un refus irrévocable, laissa échapper le bras qu'elle retenait, en prononçant avec un accent âpre et violent :

— Vous me refusez, monsieur?

Il y avait dans ces paroles, dans la manière dont elles furent prononcées, une inflexion qui rappela au docteur un souvenir ineffaçable. Ce n'était point une idée fixe encore; mais il lui semblait que dans une occasion im-

portante, la voix de la marquise avait déjà frappé son cœur et vaincu sa répugnance. Ému sans trop savoir le motif de son trouble, il leva les yeux sur la belle et majestueuse figure de la marquise. Ses idées confuses se débrouillèrent tout à coup. Voilà bien les traits purs et réguliers qu'il retrouve chaque jour dans ceux de Caliste, voilà bien son front si noble et ses yeux dont l'expression fière est tempérée chez son enfant adoptif, par la douceur et la sensibilité. Ces yeux noirs et brillans, comme ceux de Caliste, n'ont pas la même expression, et cependant la ressemblance est frappante. Non, il n'en peut plus douter, cette femme si haute et si fière, la marquise de Valbreuse, enfin, est la mère de Caliste.

Cette découverte porta un coup violent au cœur de M. Delmot; il chancela, et fut obligé à son tour de s'appuyer sur le bras de la marquise. Mais cette femme n'est plus pour lui une étrangère, un être qu'il redoute et ne peut

aimer. La mère de Caliste, celle qu'il a vu dans un moment si touchant, si terrible, cette femme lui inspire un sentiment qui le soumet à tous les désirs qu'elle exprime. Il oublie qu'elle abandonna son enfant, sans verser une seule larme et qu'elle n'a fait aucune démarche pour le retrouver. Il espère qu'elle ne fut que malheureuse, qu'en secret elle déplore la perte de sa fille. Peut-être il va parler, quand le souvenir du comte vient l'arrêter. Il ne veut pas confier le sort de sa fille adoptive à la belle-mère de Henri.

— Vous acceptez donc ? dit madame de Valbreuse, qui vit que le docteur ne se retirait pas. Recevez tous mes remercîmens, et croyez que les preuves de ma reconnaissance...

M. Delmot fit un geste qui arrêta la marquise, elle reprit, non sans quelque embarras.

— A l'époque du dérangement de la raison du fils de mon époux, on l'attribua légèrement à des motifs qui sont faux, ces bruits

sont sans doute venus jusqu'à vous, monsieur Delmot?

Le docteur s'inclina en signe de négation.

— On a prétendu, reprit la marquise fort vite et comme pressée de mettre fin à un sujet si pénible; on a prétendu qu'à l'époque de son mariage, mon beau-fils nourrissait une passion secrète, et que son père exigea qu'il se mariât à une autre que celle qu'il aimait. C'est une fable, car on ne sût jamais le nom de cette femme. Et il n'est que trop vrai que de hautes espérances trompées ont seules produit sur un esprit faible et ambitieux un dérangement d'esprit pour lequel, je le crains, il n'y a aucun remède.

— Mais en a-t-on essayé, madame?...

— Sans doute, reprit la marquise, mais tout a été infructueux. Maintenant, je crois qu'il est nécessaire que je fasse avertir les médecins qui arrivent de Paris.

L'un, avec un médiocre savoir, s'était fait

une nombreuse clientelle, car il flattait ses malades, écoutait avec patience les longues plaintes des femmes, était de l'avis de tout le monde et ne soignait jamais que les gens riches. L'autre, célèbre avec raison, méritait, par son habileté, sa belle et brillante réputation. Mais, pour parvenir, et plus haut et plus vite, il ne dédaignait pas les pratiques d'une hypocrisie méprisable. Ses yeux baissés essayaient de cacher sous une feinte modestie le feu de son génie, et, rapportant au ciel tous ses succès, sa fausse humilité recevait déjà son prix, car le titre de baron relevait depuis quelque temps le simple nom plebéïen que ce prétendu chrétien ne trouvait pas assez illustré par le seul talent.

Peut-être ces illustres esculapes se seraient-ils trouvés blessés d'être associés à un simple médecin de campagne, car le mérite de M. Delmot, quoique supérieur, ne lui avait pas fait une de ces réputations colossales qu'on accorde en-

core plus souvent au charlatanisme qu'à la véritable supériorité. Mais dans l'occasion qui les rassemblait, il importait peu que les réputations fussent égales. M. Delmot était choisi par la marquise; sans doute elle savait bien ce qu'elle faisait, et cet obscur confrère était certainement, comme eux, décidé à faire et à voir ce que désirait une femme qui, par son immense crédit et sa grande fortune, pouvait récompenser et payer la complaisance.

— Messieurs, dit la marquise après les avoir présentés les uns aux autres : la triste circonstance qui vous rassemble, est une de ces calamités que le ciel envoie à une illustre famille, comme pour l'avertir que Dieu seul tient dans ses mains une félicité parfaite.

Quand j'eus le malheur de perdre mon époux, son fils aîné était, depuis plusieurs années, atteint de l'aliénation mentale qui le domine aujourd'hui; mais elle avait un autre caractère, et la violence qu'on y remarquait à

cette époque s'est changée en une apathie qui laisse peu d'espoir. Long-temps on n'a pu lui administrer, qu'en employant la force, les remèdes dont on espérait quelque succès. Mais ce moyen ayant paru trop cruel on céda aux désirs du marquis, qui étaient de demeurer dans une entière solitude; il fut conduit dans une retraite dépendante de cette terre; il y reste tranquille, ne rompant presque jamais le silence que pour repousser les secours de la médecine qu'on ne cesse de lui offrir. Une sombre mélancolie mine sa vie, et dans cette position, l'intérêt de notre maison exige une mesure qui ne peut rien changer à la situation sans espoir du marquis.

Cependant il consent aujourd'hui à voir un médecin, il faut en profiter pour juger de son état et prononcer. Je ne vous dirai point, messieurs, d'apporter dans cette circonstance toute votre attention et votre science; j'estime trop vos talens, vos caractères. Je m'en rapporterai

entièrement à votre jugement, et c'est de lui que dépendra mes démarches ultérieures.

Les deux médecins de Paris s'inclinèrent, et assurèrent la marquise qu'ils ne négligeraient rien pour répondre à la confiance dont elle daignait les honorer. M. Delmot ne prononça pas une parole et regarda la marquise avec une profonde attention; le vif attendrissement que lui avait causé la découverte qu'il avait faite, cet attendrissement était un peu dissipé; s'il rendait justice à la beauté de la marquise, à la supériorité incontestable de son esprit, le sien était trop juste, trop pénétrant pour s'abuser sur les qualités de son cœur; et puis rarement un bruit universel est-il tout-à-fait sans fondement. La marquise passait pour être dure et ambitieuse. Elle avait connu et peut-être causé une partie des malheurs d'Antonia, et dans tout ce qu'elle vient de dire en parlant du fils de son époux, rien ne décèle un cœur généreux et sensible. Cependant, M. Del-

mot a promis, il ne peut plus, il ne veut plus reculer.

— Eh bien donc! messieurs, reprit madame de Valbreuse, après avoir vainement attendu la réponse de M. Delmot, on va vous conduire chez le marquis. Pendant votre absence, je vais me jeter aux pieds de la croix; prier Dieu de vous éclairer et de donner à la famille de l'infortuné marquis, la force nécessaire pour supporter l'arrêt qu'il lui plaira de vous inspirr.

En achevant ces mots, la marquise s'avança vers le modeste prie-dieu qui était placé dans l'oratoire, et le baron D*** s'inclina en levant les yeux au ciel avec un air de componction qui faisait du moins honneur à son adresse. Son confrère voulut l'imiter, mais on jugeait facilement qu'il était moins avancé dans l'art de parvenir et de faire sa cour. M. Delmot les suivit sans quitter son maintien sévère. Il garda le même silence quand ils furent montés

dans la calèche qui les transporta au pavillon, et de simples phrases de politesse, furent échangées en arrivant à l'asile du malade.

La porte du pavillon, ou plutôt de la prison du marquis, leur fut ouverte par l'homme si bien dépeint par Geneviève. Sa figure, en effet, était dure et rébarbative, et ce ne fut qu'après avoir échangé quelques mots à voix basse avec un valet qui paraissait posséder toute la confiance de madame de Valbreuse, qu'il introduisit les médecins dans l'intérieur du pavillon. Le vestibule revêtu de bois de chêne et éclairé d'en haut formait une rotonde. Cette pièce très sombre ne préparait que trop au déplorable spectacle qu'allait présenter aux regards du bon, de l'excellent M. Delmot, un de ses semblables privé du plus beau privilège de l'homme, de sa raison.

Déjà le docteur avait été vivement impressionné par la découverte qu'il venait de faire concernant sa fille adoptive, et son âme sen-

sible reculait devant la nouvelle émotion qui l'attendait. Il était donc déjà disposé à l'attendrissement, quand il vit s'ouvrir une porte massive donnant dans le vestibule, et par laquelle on entrait dans un grand salon où travaillait une femme âgée qui paraissait remplir les fonctions de garde-malade. Assise auprès d'une autre porte entr'ouverte, elle quitta avec précaution et silence sa place pour s'avancer audevant des médecins.

— Pourquoi déranger mon malade? demanda-t-elle à voix basse; il repose, et ce bonheur lui arrive si rarement, qu'on devrait au moins respecter son sommeil.....

La physionomie de cette femme contrastait d'une manière frappante avec celle du gardien, ou plutôt du geôlier du pavillon.

— Madame la marquise a ordonné, interrompit cet homme d'une voix haute, qu'on fit entrer ces messieurs chez M. le marquis.

On entendit le faible son d'une sonnette; la

garde entra aussitôt dans l'autre pièce, où elle resta quelques instans, puis elle revint ensuite chercher les médecins.

La chambre qu'occupait le marquis était soigneusement matelassée; aucune glace, aucun ornement ne l'égayait. Tout paraissait accordé à de tristes précautions. Cependant le calme dont paraissait jouir le malade semblait accuser leur présente inutilité. Un large lit de repos tout en velours noir était placé près d'une grande fenêtre grillée, mais ouverte. Trois ou quatre arbustes verts y avaient été apportés comme pour cacher l'aspect de ces grilles; mais cette attention, que le malade devait à son attentive garde, répandait quelque chose de plus mélancolique encore dans l'appartement. On eut dit que ces arbres des tombeaux ornaient tout naturellement l'asile d'un être pour qui l'existence était déjà une mort anticipée. Des siéges furent placés autour de ce lit de repos sur lequel était couché le marquis,

enveloppé d'un long vêtement de soie brune. Sa tête découverte n'offrait plus à l'œil que quelques cheveux rares mais d'un noir d'ébène; penchée sur sa poitrine, cette position ne laissait qu'à peine apercevoir sa figure. Mais quand le marquis se souleva pour prendre quelques gouttes que lui présentait sa garde, on put remarquer sa maigreur et l'état de débilité de toute sa personne. Sa main pouvait à peine soutenir le vase qu'on lui offrait, et il retomba de suite sur sa couche, comme s'il eut fait un grand effort.

M. Delmot, assis plus loin que les autres medecins, pouvait difficilement voir le marquis; mais il se sentait attiré vers cet infortuné par une profonde pitié. Le silence durait depuis assez long-temps, le baron D*** le rompit le premier.

— Vous avez désiré, M. le marquis, dit-il d'un ton respectueux et insinuant, vous avez désiré recevoir les conseils de la méde-

cine; votre illustre et désolée famille, heureuse d'un désir que vous n'avez encore jamais témoigné, a cru que plusieurs avis pourraient éclairer davantage sur votre situation. On nous a mandé de Paris; honorés d'une confiance que nous tâcherons de mériter, nous nous sommes réunis au docteur Delmot qui habite les environs, nous estimant heureux de profiter de sa longue expérience pour.....

Au nom de Delmot, le marquis leva les yeux qu'il n'avait cessé de tenir baissés et tressaillit. Un rayon de soleil perça à travers les barreaux et les arbustes qui garnissaient la fenêtre et éclaira la figure du malade, ces grands yeux bruns se tournèrent du côté de M. Delmot; leur expression, ces traits si distingués, cette physionomie si frappante et qu'on ne pouvait oublier, tout porta au cœur de M. Delmot une lumière qui le fit frémir.

— Grand Dieu! se dit-il à lui-même, en s'ap-

puyant convulsivement au bras du fauteuil sur lequel il était assis.

— Grand Dieu! quelle découverte. Oh! Caliste, mon enfant, est-ce ton malheureux père que je trouve ici, est-ce ta mère qui punit un coupable, ou qui persécute un complice? Et les lèvres tremblantes, le cœur rempli à la fois d'émotion et d'effroi, M. Delmot s'attendit à voir dérouler devant lui un drame à la fois touchant et terrible.

FIN DU TOME PREMIER.

